

Pierres De Sang: Prix Du Quai Des Orfèvres 2000

André Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PIERRES de sang

André Arnaud



Fayard

**PRIX DU QUAI
DES ORFÈVRES 2000**

André Arnaud

PIERRES DE SANG

Fayard

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Dimanche

Lundi

Mardi

Mercredi

Jeudi

Vendredi

Samedi

PRIX DU QUAI DES ORFÈVRES

© Librairie Arthème Fayard, 1999.
978-2-213-64916-0

Le Prix du Quai des Orfèvres a été décerné, sur manuscrit anonyme, par un jury présidé par M. le Directeur central de la Police judiciaire, au 36, quai des Orfèvres. Il est proclamé par M. le Préfet de police.

23 Novembre 1999

Dimanche

En rentrant chez lui, vers deux heures du matin, Patrick Sarun eut une surprise dont il se serait bien passé : il buta contre un corps gisant sur le sol, devant sa propre porte.

Patrick Sarun était légèrement éméché, ce qui lui arrivait quelquefois, le dimanche, pour tuer le temps et la solitude, et sa rapidité de compréhension s'en trouvait ralentie. Pendant un moment, il contempla, d'un regard incertain, cette masse qui obstruait l'entrée de son appartement. Puis il se dit qu'il s'agissait sans doute d'un homme pris de boisson, lui aussi, mais rendu à un niveau d'imprégnation autrement élevé que le sien. Un locataire d'un étage supérieur, peut-être, que le sommeil avait surpris avant qu'il eût atteint son domicile. L'homme était couché sur le flanc. Ses traits, à la faible lueur de l'ampoule de palier, étaient indiscernables.

Patrick avança un pied prudent et entreprit de secouer le corps immobile, appuyant sa tentative de quelques paroles d'encouragement.

« Allons, l'ami, un petit effort, vous serez quand même mieux dans votre lit ! »

L'homme ne bougea pas. Patrick poussa un peu plus fort, sans obtenir de réaction.

Il s'arrêta, recula, sentant poindre l'inquiétude, en même temps que commençaient à se dissiper les légers brouillards où baignait son cerveau. Il s'adossa au mur du couloir, ne sachant quel parti prendre. Il n'avait jamais de sa vie connu pareille situation et n'osait plus toucher au corps, de peur de découvrir une réalité qu'il aurait eu du mal à affronter. Il n'avait rien d'un téméraire et répugnait au spectacle de la violence.

Il réalisa qu'il ne pouvait rester ainsi, seul face à une situation incompréhensible. Il lui fallait demander de l'aide, partager l'épreuve avec quelqu'un. Il alla s'asseoir sur une marche, se prit la tête dans les mains. À qui s'adresser ? À un voisin ? Il examina l'idée, l'écarta. Tout était silencieux dans l'immeuble ; aucune lumière ne filtrait sous les portes des deux autres appartements du palier. Ses rapports avec leurs occupants étaient dépourvus de chaleur et il se sentait peu enclin à aller frapper chez l'un d'eux à cette heure de la nuit. Il marmonna :

« La police, c'est tout ce que je peux faire. »

La perspective ne l'enchantait guère plus : il avait conçu de longue date une méfiance craintive pour tout ce qui touchait aux forces de l'ordre. Mais il ne voyait pas d'autre issue.

« Oui, allons chercher la police », s'encouragea-t-il.

Il se leva de sa marche et entreprit de descendre l'escalier, lourdement, cramponné à la rampe. Arrivé au rez-de-chaussée, la pensée le frappa qu'il ignorait l'emplacement du commissariat de police et qu'il aurait du mal, dans ce quartier peu fréquenté la nuit, à trouver quelqu'un pour le renseigner. Il avança dans le couloir, la démarche mieux assurée, et se trouva en face de la loge du gardien de l'immeuble.

« Au fait, pourquoi me compliquer la vie ? Le gardien... Après tout, c'est son boulot. »

Il appuya sur la sonnette, un coup bref d'abord, suivi d'autres de plus en plus longs à mesure qu'il s'enhardissait, jusqu'à ce que la lumière jaillît au fond de la loge, visible à travers la porte vitrée.

« C'qui s'passe ? »

L'homme, grand et fort, avait passé un pantalon sur son pyjama, et affichait l'air hébété de quelqu'un que l'on vient de tirer d'un sommeil profond.

« Il y a un type couché devant ma porte. »

Le concierge alla allumer la minuterie, puis revint vers son interlocuteur.

« Ah ! c'est vous, monsieur Sarun. Il est très tard, vous savez. C'que vous avez dit ?

— Il y a un type couché devant ma porte. »

Patrick était maintenant à peu près dégrisé. Il ajouta :

« J'ai l'impression qu'il est mort. »

Le concierge hoqueta.

« Vous voulez dire qu'il y aurait un macchabée devant votre porte ?

— C'est ce que j'essaie de vous dire, oui. Mettons que si ce n'est pas un macchabée, ça y ressemble beaucoup. Possible, bien sûr, que le client ait seulement ramassé une mufflée de première classe. Mais alors il faudrait que ce soit une belle mufflée, une mufflée de catégorie supérieure. »

Il soupira.

« J'aimerais autant ça... »

Le concierge digéra l'information, se gratta la tête.

« Vous le connaissez ?

— Il fait trop sombre pour que j'aie pu voir sa tête. Je ne crois pas.

— Faudrait p'têt' qu'on aille y voir tous les deux ? »

Patrick acquiesça.

« Si on pouvait le réveiller et lui faire débarrasser le plancher... Je voudrais bien rentrer chez moi et me coucher. Je suis crevé. »

Ils montèrent jusqu'au premier étage, Patrick précédant le concierge.

« Vous voyez que je n'ai pas rêvé.

— Il était dans cette position-là ?

— La même. Il n'a pas bougé.

— Vous avez essayé de le réveiller ?

— Ouais... Si on veut... Du bout du pied. Je n'ai pas beaucoup insisté. J'ai eu la trouille. Essayez, vous. »

Le concierge secoua la tête.

« Moi aussi j'ai la trouille. Si ce type est vraiment mort, mieux vaut pas le toucher. Faut appeler la police. V'nez chez moi, on va téléphoner. »

Dans l'escalier, Patrick posa sa main sur l'épaule du concierge.

« Au fait, ce type... Vous avez idée de qui ça peut être ? »

Le concierge eut un moment d'hésitation.

« J'ai pas vu son visage. J'peux pas dire. Et pourtant, j'ai eu comme une impression... »

Il secoua la tête.

« Du diable si j'sais laquelle... »

Les deux policiers arrivèrent au bout de dix minutes, accompagnés d'un médecin. L'homme était toujours dans la même position. Les policiers braquèrent leur torche pendant que le médecin l'examinait. Patrick et le concierge étaient demeurés légèrement en retrait.

Le médecin ne tarda pas à se redresser.

« Il est mort. Depuis longtemps.

— Combien de temps ? dit l'un des policiers

— Difficile de savoir pour le moment. Plusieurs heures, sans aucun doute.

— Une idée de la cause du décès ?

— Voyez vous-même. »

Il retourna le corps, le mit sur le dos. Tout le devant de la veste était imprégné de sang coagulé qui raidissait le tissu.

« Arme à feu ?

— Poignardé. Au moins en dix endroits. »

Patrick, que l'effarement avait jusque-là frappé de mutisme, intervint :

« Mais pourquoi ? Pourquoi l'avoir assassiné ici devant ma porte ? »

Le policier examina minutieusement le sol sur toute la longueur du corridor.

« Il n'a pas été assassiné ici. Sinon, il aurait saigné, et il y aurait du sang partout sur le plancher. Ce qui n'est pas le cas. Il devait être mort depuis déjà un bout de temps quand on l'a transporté.

— Mais pourquoi l'avoir amené devant ma porte ? »

Le policier se tourna vers Patrick, comme s'il prenait seulement conscience de sa présence.

« C'est votre appartement ?

— C'est moi qui ai découvert le corps quand j'ai voulu rentrer chez moi !

— Vous le connaissez ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas vu son visage. Je n'ai pas osé le toucher. »

Le policier braqua sa lampe sur le visage du mort.

« Regardez-le maintenant. »

Patrick hésita, submergé d'appréhension. Le policier le saisit par le bras et le tira vers le cadavre.

« Regardez-le », répéta-t-il rudement.

Patrick fit un effort pour surmonter sa répugnance. Il vit le visage blême, les yeux fermés, la bouche entrouverte. Il sentit la nausée monter dans sa gorge. Et la peur. Il fit un violent effort sur lui-même et parvint à articuler :

« Non... Non, je ne l'ai jamais vu.

— Vraiment ? »

Le policier avait un ton étrange, entre scepticisme et surprise. Il se tourna vers le concierge.

« À vous. »

Le concierge s'approcha, le genou flageolant, et se pencha vers l'homme.

« Nom de Dieu ! »

Il se redressa, jeta au policier un regard effaré puis répéta :

« Nom de Dieu !

— Alors ? »

Le concierge eut du mal à reprendre son souffle. Il finit par articuler :

« Alors, si je ne voyais pas monsieur Sarun là, debout, à côté de moi, je serais prêt à jurer que le macchabée, par terre, c'est monsieur Sarun lui-même. Mais regardez donc, c'est monsieur Sarun tout craché ! »

Le policier éclaira alternativement le visage du cadavre et celui de Patrick.

« Tout craché, si vous y tenez. Apparemment, monsieur Sarun, vous ne vous êtes jamais regardé dans une glace ! »

Lundi

Le reste de la nuit fut pénible pour Patrick. Incapable de supporter l'agitation que menaient les services techniques de la police autour du cadavre, il était allé chercher refuge dans un petit hôtel voisin. Mais le tourbillon de pensées et d'inquiétudes qui l'assaillait l'avait, pendant longtemps, empêché de trouver le sommeil, et il ne s'était endormi qu'aux toutes petites heures du matin. Lorsque le jour qui filtrait à travers les volets l'éveilla, vers huit heures, il se sentit si mal en point qu'il eut un moment la tentation de rester couché. Mais il ne le pouvait pas. Le policier lui avait ordonné de se présenter à neuf heures à la Police judiciaire, et il n'était pas question de passer outre à une injonction formulée sur un ton spécialement comminatoire.

Il resta un long moment assis sur le bord du lit, essayant de rassembler ses esprits. Sans succès. Son cerveau fonctionnait à vide. Au prix d'un gros effort, il se leva et alla se réfugier sous la douche, qu'il fit couler longuement. Il se sentit un peu mieux et s'enjoignit de ne plus penser à rien jusqu'à son rendez-vous à la police.

« Asseyez-vous là, dit le planton. On va vous appeler. »

Patrick prit place sur une chaise, dans le couloir, face à une porte vitrée portant l'inscription : « Commissaire principal Morturier ». La nervosité le reprenait. Il se dit qu'un verre aurait été le bienvenu. Et pourtant, si, le soir, il lui arrivait de boire, et quelquefois un peu plus que de raison, il restait toujours sobre dans la journée. Mais l'épreuve qu'il venait de subir l'avait mis à bout de nerfs, et il redoutait que l'attente dans ce couloir ne se prolongeât au-delà de ses capacités de résistance. « Je vais arrêter complètement de boire, se promit-il. Ne plus être tributaire de l'alcool, ne plus me trouver dans une situation de besoin, comme en ce moment... » Il essaya de se raisonner. « De quoi as-tu peur ? On ne t'accuse de rien Tu n'es qu'un témoin. » Il frissonna. « Oui, mais un témoin sosie de la victime. » Il regarda la porte vitrée en face, l'angoisse au ventre. Qu'est-ce qui l'attendait derrière cette porte ? Il consulta sa montre de poignet. Il n'était là que depuis quelques minutes. Elles lui avaient paru interminables.

La porte s'ouvrit.

« Venez. »

Le commissaire était un homme maigre, de taille moyenne, aux cheveux gris, une joue barrée par une profonde cicatrice en diagonale. Du doigt, il désigna une chaise à Patrick, alla s'installer derrière son bureau et alluma une cigarette.

« Qu'est-ce que vous pensez de cette histoire ? »

Interloqué, Patrick demeura muet pendant un moment. Il s'attendait à tout sauf à une question de ce genre.

« Mais, finit-il par dire, je n'en pense rien. Je n'y comprends rien. »

Le commissaire Morturier hocha la tête.

« Donc vous n'avez aucune explication ? Pas la moindre lueur sur cette présence, devant votre appartement, d'un cadavre lardé de coups de couteau qui vous ressemble, paraît-il, comme un clone ? »

Patrick écarta les bras en une mimique d'impuissance.

« Tout de même, c'est une chose plutôt extraordinaire, non ? continua le commissaire. Vous avez dû vous poser des questions depuis hier. Ça vous a peut-être mené quelque part. Dites ? »

Que répondre ? Des questions, il n'avait pas arrêté de s'en poser, mais sans résultat, tant avait été grand son désarroi. Pour qu'il eût pu réfléchir utilement, il lui aurait fallu disposer d'un minimum de calme, alors que, toute la nuit, son crâne avait été la proie d'un incessant maelström.

« Je ne comprends pas, dit-il. Je ne sais rien. C'est un mystère total. »

Le commissaire le fixa un long moment silencieusement, en tirant des bouffées de sa cigarette, puis demanda :

« Mais vous connaissiez la victime ? »

Patrick serra les dents.

« Je ne l'ai jamais vue !

— Vous en êtes sûr ? Absolument sûr ?

— Je ne l'ai jamais vue !

— Vous rappelez-vous avoir déjà rencontré un homme vous ressemblant assez pour qu'on puisse vous confondre avec lui ? »

Patrick secoua la tête.

« Non. Je ne crois pas. Non. J'en suis sûr. Jamais ! »

Il ajouta après réflexion :

« Ou, si c'est arrivé, je ne m'en suis pas rendu compte. Vous savez, les ressemblances, ce sont les autres qui les remarquent. Cette nuit, je ne me

serais aperçu de rien sans l'intervention du concierge.

— Donc vous ignorez tout de l'identité de la victime ?

— Absolument !

— Et, bien sûr, vous n'avez aucune idée de ce qu'il y a derrière ce meurtre ? »

Patrick, dont les angoisses s'étaient un peu atténuées depuis le début de la conversation, fut repris de panique.

« Je vous l'ai déjà dit. Je vous le répète. Je suis complètement étranger à cette histoire. »

Sa voix avait monté de plusieurs tons, devenant criarde.

« Calmez-vous, dit Morturier. Si vous n'y êtes pour rien, vous n'avez pas de raison de vous énerver... »

L'accent était paisible. Patrick se rasséra. Le commissaire éteignit sa cigarette, et aussitôt en prit une autre. Il tendit son paquet à Patrick qui, un peu machinalement, se servit. Morturier alluma les deux cigarettes avec son briquet. Il tira à lui un bloc de papier.

« Que faites-vous dans la vie ? Je veux dire : votre métier ?

- Journaliste.

— Où ça ?

— À l'Agence Presse-Information. Je travaille au service étranger.

— Depuis longtemps ?

— Sept ans.

— Vous êtes marié ? »

Patrick secoua la tête en signe de dénégation, la gorge nouée. Pourquoi cet interrogatoire détaillé ? Le soupçonnerait-on sérieusement ?

« Vous habitez seul dans cet appartement de la rue Cadet ?

— Oui. C'est petit. Un simple studio.

— Depuis quand ?

— Sept ans. Depuis que j'ai trouvé cet emploi à l'agence, et un salaire suffisant pour payer le loyer.

— Que faisiez-vous auparavant ?

— Étudiant. À l'école de journalisme.

— Quel âge avez-vous ? Dans les trente ?

— Trente-deux.

— De la famille ? »

Patrick fit un nouveau signe négatif de la tête. À quoi bon tous ces détails ?

« Mes parents ont disparu depuis plusieurs années. »

Morturier releva la tête et posa son crayon.

« Disparu ? Vous voulez dire qu'ils sont morts ? »

Patrick eut un moment d'hésitation.

« Je suppose qu'ils sont morts. »

Le commissaire se renversa dans son fauteuil, son regard posé sur Patrick avec insistance.

« Vous supposez ?

— Mes parents ont disparu au Cambodge au moment du génocide perpétré par les Khmers rouges. Il y a donc toutes probabilités pour qu'ils soient morts. Mais aucune preuve.

— J'ignorais que des Français avaient été victimes du génocide.

— Ils n'étaient pas français. Ils étaient cambodgiens. Mon père était métis, de père cambodgien et de mère française. Au moment de l'arrivée des Khmers rouges à Phnom Penh il était professeur à l'École de droit. Lui aussi avait épousé une Française, mais il était de nationalité cambodgienne.
»

Morturier l'observa avec attention. Son métissage lui avait totalement échappé. Et il ne s'en serait probablement jamais aperçu, sans les révélations qu'il venait de recevoir. Mais en y regardant de près, certains caractères du visage pouvaient effectivement trahir l'origine asiatique : couleur très sombre des yeux et des cheveux, léger épatement des narines.

« Si je compte bien, vous aviez neuf ans à l'époque. Pourquoi n'étiez-vous pas avec vos parents au moment de la chute de Phnom Penh ? »

Patrick écrasa sa cigarette dans un cendrier vide que Morturier avait poussé vers lui.

« J'étais avec eux. Mais ma mère a eu brusquement l'intuition de ce qui allait se produire. Elle a réussi, juste avant de tomber aux mains des Khmers rouges, à me confier à un couple français qui a trouvé refuge à l'ambassade. Un mois plus tard, quand les Français ont fini par être évacués sur Bangkok, je suis parti aussi, avec ce couple, les Gautier, qui m'ont fait passer pour leur enfant.

— Et vous n'avez jamais eu d'indication sur le sort de vos parents ?

—Jamais. Jamais de certitude quant à leur liquidation physique. Mais c'est tout comme. Les intellectuels ont tous été décimés. Et par-dessus le marché, un couple formé d'un métis et d'une femme française constituait une offense vivante au dogme de la purification de la race khmère. Deux raisons largement suffisantes pour qu'ils aient été massacrés. »

Patrick avait répondu d'une voix devenue soudainement calme, presque détachée, comme si cette histoire tragique n'était pas la sienne. « Indifférence ? » se demanda Morturier. « Résignation plutôt... Après tout, vingt-trois ans se sont écoulés depuis le drame, et il n'avait que neuf ans à l'époque... »

« Qu'êtes-vous devenu alors ?

— Je suis rentré à Paris avec les Gautier, qui m'ont gardé avec eux. Ils ne pouvaient pas avoir d'enfants, et se sont attachés à moi.

—Pourquoi ne vous ont-ils pas adopté légalement ?

— Il ne pouvait en être question tant que la chape de plomb restait posée sur le Cambodge, et que le monde entier ignorait ce qu'il s'était passé. Les Gautier étaient, eux, tout à fait décidés à entamer une procédure d'adoption mais, pendant des années, j'ai repoussé cette idée. Parce que je vivais dans l'espoir de retrouver mes parents, et de retourner à Phnom Penh... Puis le temps a passé... Sans que rien ne vienne nous renseigner sur le sort de mes parents. Quant à l'éventualité d'une adoption, le projet s'est révélé très difficilement réalisable, précisément par l'impossibilité de prouver leur mort. Ce qui n'a pas empêché les Gautier de continuer à me considérer comme leur enfant, de m'élever et de financer mes études. »

Le commissaire rapprocha son bloc et prit son crayon.

« Vous avez conservé des liens avec eux, je suppose. Où vivent-ils ? »

Patrick eut un sourire triste.

« Ils sont morts. Une collision de voitures sur l'autoroute de l'Ouest. Il y a dix ans. »

Morturier reposa son crayon. Un long silence suivit.

« En fin de compte, dans quelle situation êtes-vous ? Je veux parler de votre nationalité. Vis-à-vis des lois françaises. Où en êtes-vous exactement ?

—Je suis devenu français. À ma majorité, j'ai demandé la nationalité française et l'ai obtenue sans difficulté.

— Et vous avez adopté un nom français ?

— Non. Sarun est un nom cambodgien. Celui que portaient mes parents. Il n'y avait pas de raison pour que j'en change. Simplement, la prononciation khmère est différente. Quant à mon prénom, c'est celui que ma mère m'a donné. Elle était française et avait voulu que je porte un prénom français. »

Morturier repoussa le bloc de papier sur lequel il n'avait finalement rien écrit et se leva.

« Bon. Nous allons en rester là pour aujourd'hui. Si vous pensez à quoi que ce soit qui puisse nous être utile, venez me le dire. De toute façon, nous aurons l'occasion de nous revoir... Alors, ne quittez pas la ville. Pour le moment... »

Il alla ouvrir la porte.

« Au fait, vous m'avez bien dit que vous travailliez à la division des relations internationales de votre agence ? Vous vous occupez d'un secteur particulier ?

— Oui, du Sud-Est asiatique : Thaïlande, Vietnam, Laos, Cambodge etc... C'est normal: je parle vietnamien et cambodgien.

— C'est normal », convint Morturier.

Il referma derrière Patrick. De l'autre côté de la pièce, une autre porte, restée entrebâillée pendant la conversation, livra passage à un homme jeune, élégamment vêtu d'un costume gris foncé.

« Tu as entendu, Mattei ? » demanda Morturier.

L'inspecteur opina.

« Vu et entendu.

— Le type est nerveux, continua Morturier. Ce qui n'a rien de surprenant étant donné ce qu'il vient d'encaisser. Il a un peu perdu les pédales quand il a eu l'impression que je le suspectais. Au point de se mordre les lèvres jusqu'au sang... Alors je lui ai offert une cigarette. »

Avec une pince, il ramassa le mégot laissé par Patrick dans le cendrier et le plaça dans une enveloppe.

« Donne ça au labo. Qu'ils voient si on peut en tirer quelque chose, côté empreintes génétiques. »

Mattei prit l'enveloppe et la mit dans sa poche.

« Il me faudrait également le profil génétique de l'autre. Du mort. Et

qu'on compare les deux. Enfin j'aimerais savoir si la victime est, elle aussi, d'origine asiatique. C'est probable, étant donné la ressemblance. »

Mattei se dirigea vers la porte puis se retourna :

« Vous croyez que ce Sarun est dans le coup, patron ?

— Je n'ai pas d'opinion pour le moment. La première hypothèse qui vient à l'esprit est que l'inconnu du palier a été victime d'une tragique erreur et qu'on l'a confondu avec Sarun. Hypothèse élémentaire, peut-être trop élémentaire... »

Il hocha la tête.

« Mais si c'est le cas, Sarun court un grand danger. Place-le sous surveillance permanente pendant les jours qui viennent. Surveillance ultradiscrète : il faut que lui-même, surtout, ne s'aperçoive de rien. »

Morturier alla chercher un grand atlas dans la bibliothèque derrière son bureau, l'ouvrit à la rubrique « Sud-Est asiatique » et se perdit, pendant un long moment, dans la contemplation de la carte du Cambodge.

Puis il décrocha son téléphone et demanda qu'on lui appelle l'Agence Presse-Information.

À l'Agence Presse-Information, Guyon, chef du service des relations humaines (alias service du personnel) vint accueillir Morturier dans le hall d'entrée et le conduisit à son bureau. Un homme à cheveux blancs, un peu distant, d'une courtoisie froide.

« Je suis à votre disposition, monsieur le commissaire.

— Comme je vous l'ai dit au téléphone, j'aimerais me renseigner sur l'un des rédacteurs de votre agence.

— Notre agence compte beaucoup de rédacteurs. Puis-je savoir lequel vous intéresse ?

— Celui qui m'intéresse s'appelle Patrick Sarun », dit Morturier. Il ressentait un peu d'agacement, sans bien savoir pourquoi. La voix un peu trop distinguée du chef de service, peut-être...

Guyon souleva un sourcil surpris.

« Aurait-il un problème avec la police ?

— Il ne vous a pas mis au courant ?

— Il a téléphoné ce matin à l'un de mes collaborateurs pour dire qu'il était convoqué à la PJ et qu'il serait en retard à son bureau. Mais il n'a pas dit pourquoi. Serait-il mêlé à une affaire délicate ?

— Un meurtre », dit simplement Morturier.

Le visage de Guyon se décomposa.

« Un meurtre ! Grands dieux ! Un meurtre ! »

Morturier s'offrit le petit plaisir d'attendre quelques secondes avant de préciser :

« Mais il n'a été entendu que comme témoin. C'est lui qui a découvert le cadavre. »

Guyon poussa un soupir de soulagement. L'alerte avait été chaude.

« Toutefois, ledit cadavre obstruait la porte d'entrée de son appartement », reprit Morturier d'une voix indifférente.

Nouveau soupir. De découragement cette fois. Morturier eut pitié.

« Ça ne suffit pas pour faire de Sarun l'assassin. Mais nous sommes obligés d'envisager toutes les possibilités, y compris celle d'un lien entre le

meurtre et lui. Le lien peut d'ailleurs exister sans pour autant que Sarun soit coupable. »

Il fit une relation détaillée des événements de la nuit, mais passa sous silence l'étrange ressemblance entre Sarun et la victime. Mieux valait garder ce genre d'information en réserve...

« Que souhaitiez-vous savoir ? » demanda Guyon qui commençait à se remettre de la commotion et dont la voix reprenait une tonalité plus naturelle.

« Je voudrais me former une idée de la personnalité de ce garçon, connaître le jugement que vous portez sur lui, sur son travail. Mais j'aimerais aussi que vous me disiez ce que vous savez de sa vie en dehors de son métier.

— Je crains, sur ce dernier point, de n'être guère en mesure de satisfaire votre curiosité, commissaire.

— Vous ne savez rien de sa vie privée ?

— Non. Mais c'est normal. Nous avons pour principe de ne pas interférer dans les affaires personnelles des collaborateurs de l'agence. Elles ne nous concernent pas. Sauf, bien entendu, dans l'éventualité où elles pourraient avoir une incidence directe sur le comportement professionnel de l'intéressé. Ce qui, je m'empresse de le dire, n'a jamais été le cas de monsieur Sarun. »

Il ajouta après quelques secondes, un peu dépité :

« Jusqu'à aujourd'hui...

— Donc vous ne pouvez rien me dire sur ses habitudes. Femmes, mœurs sexuelles, drogue, alcool ? »

Guyon secoua la tête en signe de dénégation. Morturier insista :

« Même pour l'alcool ? Vous n'avez jamais constaté chez lui de problème d'alcoolisme ?

— Jamais ! En tout cas, jamais pendant le travail ! »

Morturier hocha la tête.

« Bien. Laissons de côté, pour le moment, la vie privée. Sarun dit avoir été employé par votre agence depuis sept ans. J'en conclus que vous ne devez pas être mécontent de la collaboration qu'il lui apporte ? »

Pour la première fois, un large sourire éclaira le visage de Guyon.

« Mécontent ? Mais Sarun est un des meilleurs journalistes de la maison ! Irremplaçable dans sa partie. Un des plus grands spécialistes actuels du Sud-Est asiatique. Il sait tout. Connaît tout. Il suffit que les feux de

l'actualité se portent sur cette partie du monde pour qu'il vous ponde dans l'heure une dépêche éblouissante ! Ce serait une catastrophe pour l'agence s'il venait à nous quitter ! »

La voix de Morturier se fit insinuante :

« Quelque chose vous donne à penser qu'il pourrait peut-être s'en aller ? »

Le sourire disparut du visage de Guyon.

« Non. Bien sûr que non. En aucune façon. Simple manière d'exprimer le prix que nous attachons à sa collaboration.

— Ce n'est pas parce que vous envisagez la possibilité qu'il soit coupable ?

— Pourquoi envisagerais-je cette possibilité ? Je ne vois aucune raison de le faire.

— Mais vous ne l'excluez pas ? »

Guyon pianota nerveusement sur le sous-main placé devant lui, gêné par le regard scrutateur de Morturier.

« Je vous répète que je ne connais de cet homme que son activité professionnelle. Le reste ne me concerne pas. »

La voix était sèche..

« Je vois, dit Morturier. Et avec ses collègues, comment sont les relations ?

— Cordiales, selon toute apparence. En tout cas je n'ai jamais eu connaissance de difficultés particulières. Il est vrai qu'il a peu d'occasions de contacts avec les autres rédacteurs. Ayant l'exclusivité du "desk" Sud-Est asiatique, il travaille seul dans son bureau. S'il a noué des relations personnelles avec certains d'entre eux en dehors de l'agence, je l'ignore.

— Lui arrive-t-il de recevoir des gens dans son bureau ?

— Sans doute. Comme tous les autres journalistes. Ça fait partie du métier. Quant à vous dire qui il voit, je serais bien embarrassé de le faire. Cette agence est une ruche, il y règne un va-et-vient continu. Et chacun des rédacteurs a toute liberté de recevoir qui il veut. Il est impossible dans ces conditions d'établir un quelconque contrôle des visiteurs. Non, vraiment, je ne pourrais guère vous renseigner sur ce point.

— Saviez-vous qu'il était d'origine cambodgienne ?

— Bien entendu. Nous ne pouvons engager un journaliste sans prendre quelques renseignements sur ses antécédents. »

Morturier se leva.

« Cette enquête en est à son tout début, dit-il. Rien ne permet pour le moment de charger Sarun d'une suspicion particulière. Aussi je vous demande de le laisser dans l'ignorance de ma visite. Je souhaite qu'il puisse continuer à faire son travail dans les mêmes conditions que précédemment. »

Guyon le raccompagna cérémonieusement.

« Si, par aventure, il vous revenait en mémoire un fait que vous jugeriez propre à éclairer cette enquête, j'insiste vivement pour que vous m'en teniez informé... », dit Morturier, tout aussi cérémonieusement, en prenant congé.

Mattei entra dans le bureau de Morturier et lui tendit un lot de photos.

« J'ai posté Godard devant l'agence. Sarun y est arrivé peu après nous. Godard l'a bien repéré et lui filera le train, où qu'il aille, sans le lâcher. On peut lui faire confiance. Je suis passé à l'Institut médico-légal et j'y ai pris cette série de photos. J'en ai profité pour étudier de près la physionomie du macchabée. Le caractère asiatique du visage ne fait pas de doute, plus marqué même que chez Sarun, à mon avis. Mais lui aussi est un métis... »

Morturier examina longuement les photos.

« Ouais... Il y a une ressemblance. Je la trouve tout de même moins frappante qu'on ne me l'avait affirmé. Probablement parce que le palier était mal éclairé...

— Il y a une ressemblance dans la forme du visage, la couleur des cheveux. Mais celui-ci paraît avoir le teint plus sombre.

— Quel gabarit ?

— À peu près le même que celui de Sarun. Petit et mince, un mètre soixante-cinq, cinquante-huit kilos.

— Bon. Attendons les résultats du labo. S'il y a une parenté, l'analyse le dira peut-être.

— J'ai une autre chose, patron, plus sérieuse... »

Morturier interrogea du regard.

« Le macchab est constellé de traces noires. Brûlures de cigarettes. Ça rend loquace, en règle générale... »

Morturier sifflota entre ses dents.

« On dirait qu'on a affaire à des méchants. À d'authentiques malfaisants.

— Qu'est-ce que je fais, patron ?

— Qu'est-ce que tu veux faire ? La routine, pour le moment. »

Il reprit les photos, les étudia à nouveau, en sélectionna une.

« Celle-là me paraît la meilleure. Vois au fichier si l'on a quelque chose qui ressemble à ça. Tu en fais des tirages, et tu envoies nos gars se répandre dans le treizième arrondissement et autres lieux de concentration asiatique.

»

Mattei siffla sur deux notes.

« Eh, oh ! Patron ! Bonjour l'entreprise titanesque !

— Je sais. Ça ne mènera probablement à rien. Mais on doit en passer par là. Qu'ils commencent par les restaurants khméro-thaïlandais, puis les épiceries et autres boutiques. »

Mattei ramassa les photos. Morturier alluma une cigarette et dit, l'air pensif :

« Comment ce corps a-t-il bien pu arriver devant cette porte ? D'où pouvait-il venir ? De l'extérieur ? De l'intérieur ? »

Mattei fit la moue.

« De l'intérieur ? Vous y croyez vraiment, patron ?

— Peu probable... Mais faut quand même vérifier. Tu vas m'étudier la liste des locataires, et voir si l'un d'eux pourrait avoir le profil d'un assassin. Cuisine le concierge. D'après ce que m'en a dit le commissariat, il n'a pas une tête à avoir redécouvert tout seul les trente-deux premières propositions d'Euclide, mais il peut savoir pas mal de choses sur les occupants. Si par hasard il y a parmi eux un Asiatique — on ne sait jamais —, faudra approfondir la recherche. »

Morturier se leva, alluma une nouvelle cigarette et marcha de long en large.

« Autre chose... En dehors de ses vêtements, le cadavre n'avait rien sur lui. Aucun papier, mais aucun objet usuel non plus, du genre mouchoir, clés, briquet, porte-monnaie, argent. Et aucune marque de vêtement... Ça t'inspire quelque chose ?

— Ben oui ! Technique classique pour empêcher l'identification d'un corps...

— Mais identification par qui ? Par nous, la police ? Si les assassins l'ont confondu avec Sarun, ces précautions étaient inutiles puisque le gars avait l'aspect physique de Sarun et qu'il était couché devant sa porte, ce qui aurait suffi à une identification immédiate...

— Ça voudrait dire que les assassins ne se sont pas trompés ?

— C'est ce que ça pourrait signifier. Les assassins ne veulent pas que nous sachions qui est cet homme. »

Il demeura un moment pensif.

« Et ça peut signifier quelque chose de plus.

— Ah?

— Oui, petit. Ça peut vouloir dire, en même temps, que Sarun, lui, n'avait pas besoin d'indice pour identifier cet homme. Parce qu'il le connaissait...

— Alors Sarun serait un menteur de première classe !

— Pourquoi pas ? Si j'avais eu autant de pièces de dix francs que j'ai entendu de suspects mentir avec la voix de l'innocence, je pourrais acheter la tour Montparnasse... »

« Non, dit-il après un instant de réflexion. Pas la tour Montparnasse. Elle est trop moche. »

« Un petit franc, madame. Pour manger et rester propre ! »

La dame âgée fouilla dans son porte-monnaie, en extirpa une pièce de cinquante centimes qu'elle lança dans la casquette posée à côté de l'homme.

« Merci bien, madame. Passez une bonne journée ! »

« Charitable mais près de ses sous », commenta-t-il in petto.

Pourtant, ça marchait mieux avec les femmes, surtout quand elles n'étaient plus très jeunes. Les hommes se montraient, en règle générale, plutôt constipés du porte-monnaie, passant devant lui raides et dignes, affectant de regarder ailleurs, ou bien lui balançant des regards hargneux. Néanmoins, dans l'ensemble, le système était plutôt rémunérateur. Ça commençait à peser pas mal dans sa poche, toutes ces pièces ! Faut dire qu'il était là depuis un sacré bout de temps : plusieurs heures à surveiller le portail de l'immeuble où était installée l'agence, depuis que Mattei l'y avait posté, vers dix heures, ce matin. Vêtu d'un pantalon gris sale, d'une chemise à carreaux et d'un vieux blouson, il avait trouvé une place stratégique de l'autre côté de la rue, sur un mur bas qui longeait un petit square. Sa panoplie du parfait SDF se complétait d'une vieille ardoise de carton aux bords rognés sur laquelle il avait inscrit : « Sans travail et sans domicile », et qu'il avait placée, avec sa musette, sur le muret à côté de lui.

Et il attendait. Attendre était sa fonction première. Des attentes souvent très longues, interminables, - mais qu'il supportait avec philosophie, parce qu'il était doté d'une exceptionnelle capacité de patience, et parce qu'elles débouchaient, dans beaucoup de cas, sur des phases d'actions rapides, parfois violentes, souvent dangereuses. Et ça, l'inspecteur Godard, il aimait !

Il s'était demandé si Sarun sortirait pour aller déjeuner, mais l'autre ne s'était pas montré. Sans doute existait-il une cafétéria à l'intérieur de l'agence. À moins que l'homme ne se contentât d'avalier un sandwich dans son bureau. Ou qu'il appartînt à cette catégorie de gens qui font l'impasse sur le déjeuner... Lui-même était de ceux-là, habitué, après un énorme breakfast, à ne plus rien absorber de la journée. Nécessité professionnelle : dans sa spécialité, pas question d'interrompre une filature pour s'envoyer un steak-frites au bistrot d'à côté...

Sarun apparut aux environs de six heures et demie, une serviette noire sous le bras. Une sortie discrète, que Godard enregistra pourtant au vol.

Programmé pour ce genre de traque, il possédait l'oeil d'un rapace et laissait rarement une proie lui échapper. Il ramassa l'ardoise, la glissa entre sa chemise et son blouson, se coiffa de la casquette, mit sa musette en bandoulière et emboîta le pas à l'homme, ménageant entre eux une distance d'une dizaine de mètres. La foule était dense et il ne voulait pas risquer de le perdre de vue. Quant à se faire lui-même repérer par Sarun, l'éventualité était hautement improbable...

Sarun ne possédait pas d'auto, comme Mattei et Godard avaient eu la précaution de le vérifier auprès du service des immatriculations. C'était un avantage, mais qui n'excluait pas pour autant tous les aléas de la filature. Si l'homme sautait dans un taxi au vol, Godard pouvait se retrouver semé sur le trottoir et gros-jean comme devant. En dehors de cette hypothèse funeste, Godard ne voyait pas de situations qu'il ne fût en mesure d'affronter. Et il avait en son étoile une foi sans limites !

L'un suivant l'autre, ils firent une halte à un kiosque à journaux où Sarun acheta un quotidien du soir, puis continuèrent jusqu'à la station de métro Opéra, où ils entrèrent. Ils se retrouvèrent sur le quai de la ligne n° 7, direction Mairie-d'Ivry. À aucun moment Sarun ne s'était retourné, apparemment inconscient de la filature dont il était l'objet. Lorsque le métro fut à quai, Godard pénétra dans le même wagon que son gibier, mais une porte plus loin, pour ne pas risquer de le perdre de vue, dans l'affluence particulièrement forte de sortie des bureaux. Sarun descendit à la station Porte-de-Choisy et s'engagea dans l'avenue du même nom. Godard raccourcit la distance, précaution indispensable au milieu de la population du quartier, en très grande majorité asiatique, vive et foisonnante.

Sarun fit un arrêt devant un éventaire de légumes et de fruits. Godard se rapprocha encore, de façon à ne rien perdre de ses mouvements et de ses paroles. Dans un cageot, Sarun choisit soigneusement une sorte d'énorme fruit tout hérissé de pointes dont Godard n'avait jamais vu l'équivalent.

« C'est quoi, ça ? » demanda-t-il à un commis, sans quitter de l'oeil Sarun en train de payer son acquisition à la caisse.

« Dourian, répondit le commis. Fruit cambodgien. Première qualité. Beaucoup bon. »

Godard se rapprocha du cageot où l'un des fruits avait été partagé en deux pour appâter la clientèle et reçut dans les narines des effluves de fromage avancé, rien moins qu'engageantes.

« Vous en prenez un ? demanda le commis

—Non, pas aujourd'hui, bredouilla Godard. Une autre fois... »

Il ressortit sur les talons de Sarun, se demandant comment l'on pouvait avaler un fruit aussi malodorant.

Ils marchèrent encore une centaine de mètres. Sarun obliqua brusquement et, à la surprise de Godard, pénétra dans l'église Saint-Hippolyte, située là, à gauche, donnant sur le trottoir par une série de marches assez raides. Godard laissa passer quelques secondes et entra à son tour. Il y avait à l'intérieur une dizaine de personnes, disséminées dans la nef, pour la plupart asiatiques. Sarun alla s'asseoir à quelques rangs de l'autel, posa sur la chaise voisine de la sienne son dourian enveloppé dans du papier journal, mais garda sa serviette sur les genoux.

« Qui aurait dit qu'un mécréant de mon espèce viendrait s'asseoir dans une église, par un lundi ensoleillé de juin, à sept heures du soir ? » soupira Godard en s'installant assez loin derrière, à côté d'un pilier. « Si ce gars est venu seulement pour une petite prière, ça ne devrait pas durer trop longtemps... », essaya-t-il de se consoler.

Il se trompait. Ça dura longtemps. Il commençait à se poser des questions, quand un homme, passant par une travée latérale, vint discrètement s'asseoir à côté de Sarun. C'était un Asiatique, petit et râblé, au teint très sombre, aux cheveux épais et noirs coupés court.

« Oh, oh, ça se corse », souffla Godard, observant de tous ses yeux.

Placé comme il l'était, il ne voyait que le profil des deux hommes, et ne pouvait savoir s'ils étaient en conversation. Si le nouveau venu avait choisi, parmi les quelque trois cents chaises que devait contenir l'église, celle précisément qui se trouvait à côté de Sarun, ce n'était évidemment pas par distraction mais bien pour établir un contact. Et de cela Godard voulait avoir le coeur net. Il remonta le bas-côté opposé à celui des deux hommes et prit le risque de rester debout, un peu masqué par un pilier, à hauteur de leur travée...

Effectivement, les deux hommes étaient en train de se parler. Ils le faisaient sans se regarder, en bougeant les lèvres d'une manière à peine perceptible, mais qui n'échappait pas à la vue perçante de Godard.

Ils demeurèrent longtemps assis à la même place, le visage dirigé vers l'autel, plongés dans une étrange conversation, aussi animée qu'elle était silencieuse. Manifestement, ils étaient à cent lieues d'imaginer la présence de l'espion Godard dans la pénombre du bas-côté opposé.

Lentement, Godard revint vers le porche d'entrée. Il fallait prendre une décision : tout donnait à penser que les deux hommes allaient se séparer. Duquel devait-il s'occuper ? Il se dit qu'en toute logique mieux valait laisser tomber Sarun et essayer d'en savoir plus sur l'autre. Mais, ayant reçu pour mission de pister le premier, il ne pouvait prendre la décision sans en référer à Mattei.

Il sortit sur le parvis. Tout en gardant les yeux fixés sur l'entrée de l'église, il tira un téléphone mobile de son blouson et forma le numéro de

Mattei.

« Où es-tu ? demanda l'inspecteur.

— Une église, presque au bout de l'avenue de Choisy, à droite en descendant.

— Je vois, Saint-Hippolyte. Tu as un problème ? »

Godard fit un récit rapide de ce qui venait de se passer.

« Pas d'hésitation, dit Mattei. Tu t'accroches au nouveau et tu essayes d'en savoir le plus possible sur lui. Si tu arrivais à lui tirer le portrait, ce serait le pied... »

Godard rangea le téléphone cellulaire, traversa la rue et alla se poster au pied de l'immeuble d'en face, derrière une haie. Il prit dans la musette un appareil de photo sur lequel il fixa un téléobjectif et le régla sur le portail d'entrée de l'église. L'appareil dans la main droite, il ne quitta plus le portail des yeux.

L'Asiatique sortit. Seul, comme prévu. Godard prit aussitôt un premier cliché de face, puis plusieurs autres de trois quarts et de profil tandis que l'homme commençait à remonter l'avenue de Choisy. Godard remit l'appareil dans sa musette et lui emboîta le pas.

Il se demanda à quel moment Sarun allait quitter l'église à son tour.

Mardi

Le policier passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

« Y a un chinetoque qui apporte un paquet pour vous, chef. »

Mattei leva la tête.

« Un Chinois ?

— Enfin un gars de par là-bas. Un jaune, quoi !

— Il a dit ce que c'était ?

— Il n'a rien dit, mais il insiste pour vous parler.

— Un gros paquet ?

— Non, d'après ce que j'ai vu. Ça a l'air de tenir dans une enveloppe.

— Faites-le entrer. »

Mattei avait passé une très mauvaise nuit. Rongé d'inquiétude, il était resté à son bureau jusqu'à une heure tardive, la veille, attendant ce coup de fil qui n'était pas arrivé. Il avait lui-même essayé plusieurs fois d'appeler, mais sans succès. Revenu très tôt le matin, ses nouvelles tentatives n'avaient donné aucun résultat.

Le « chinetoque » était un homme âgé, de taille moyenne, mince, vêtu avec une certaine recherche, lunettes sans monture, rosette rouge à la boutonnière.

Après s'être assis, à l'invitation de Mattei, il dit :

« Je suis Nguyen Duc. Comme convenu, je vous apporte le paquet que l'on m'a remis hier pour vous. »

Il déposa sur le bureau une enveloppe semblant contenir un objet de forme cylindrique. Avant même de l'ouvrir, Mattei savait ce qu'il contenait : un rouleau de pellicule photographique. L'angoisse lui tordit l'estomac.

« Vous dites que quelqu'un vous a remis ce paquet pour moi hier soir ? »

Le visiteur eut un sursaut d'étonnement.

« N'étiez-vous pas au courant ? »

Mattei ne répondit pas directement.

« L'homme qui vous a remis ce paquet vous a-t-il dit son nom ?

— Non. Il m'a seulement dit qu'il appartenait à la police. Tout cela s'est passé si vite !

— Pourquoi si vite ?

— Je n'en sais rien. L'homme est entré brusquement dans ma boutique d'antiquités, au moment où j'étais sur le point de fermer, m'a littéralement jeté ce paquet en me disant de le faire parvenir ce matin à l'inspecteur Mattei à la Police judiciaire, et ajoutant avec insistance qu'il allait vous prévenir. J'ai eu à peine le temps de noter votre nom qu'il repartait déjà en courant... »

Mattei resta un moment silencieux, puis secoua la tête.

« Il ne m'a pas prévenu... »

Le visiteur demanda, une pointe d'inquiétude dans la voix :

« Mais vous savez de qui il s'agit ?

— Oui, je sais de qui il s'agit. Je vous suis très reconnaissant de m'avoir apporté ce paquet dès ce matin, comme il vous l'avait demandé. Et de vous être déplacé vous-même. »

Le visiteur inclina légèrement la tête

« C'était la moindre des corrections », dit-il de sa voix courtoise.

Il fit mine de se lever. Mattei l'arrêta d'un geste.

« Pouvez-vous m'accorder encore quelques instants ?

— Certainement, je n'ouvre pas ma boutique avant onze heures. »

L'inspecteur réfléchit un moment.

« Comme vous devez aisément l'imaginer, nous menons une enquête sur une affaire d'une particulière gravité, et la scène dont vous avez été hier l'acteur involontaire en est une péripétie. Aussi suis-je dans la nécessité de vous demander de ne pas l'ébruiter. Il y a tout lieu de penser que l'homme qui vous a remis ce rouleau de pellicule — et qui appartient à notre service — est en sérieuse difficulté puisqu'il n'a pas eu le loisir de me prévenir, comme il vous avait dit en avoir l'intention. Tout dans son attitude donne à supposer qu'un événement inquiétant est intervenu dans un secteur proche de votre magasin. Vous comprendrez dans ces conditions qu'il me soit nécessaire de savoir où ce magasin se trouve. »

Le visiteur sortit de son portefeuille un bristol et le tendit à l'inspecteur.

« Rue Baudricourt, commenta Mattei. Treizième arrondissement. Si je ne me trompe, c'est bien une rue qui donne dans l'avenue de Choisy ?

— C'est exact. Ma boutique se situe dans la partie centrale de la rue.

— Pas loin de l'église Saint-Hippolyte ?

— À cinq cents mètres. »

« Excusez ma curiosité — travers professionnel —, dit Mattei en reconduisant le visiteur. Je constate que vous portez l'insigne d'officier de la Légion d'honneur. Le fait n'est pas très courant chez les Vietnamiens. »

Duc hocha la tête.

« Il est vrai que je suis d'origine vietnamienne. Mais j'avais déjà obtenu la nationalité française longtemps avant que le Vietnam ne devînt indépendant. Lorsque j'étais jeune chef de province, dans ce qu'on appelait alors la Cochinchine... »

Il eut un léger sourire:

« Une rude école, qui m'a inculqué les vertus de la discrétion et du civisme. Et c'est tout naturellement que je continue d'en appliquer les principes, aujourd'hui encore où le destin m'a réduit au rôle de modeste antiquaire de quartier. Aussi pourrez-vous compter sur moi. Je resterai bouche cousue. »

« Toujours rien ? » demanda Morturier.

Il avait son air des mauvais jours. Mattei secoua négativement la tête.

« J'ai envoyé la pellicule au labo pour développement immédiat. On ne devrait pas tarder à avoir les photos.

— Et Sarun ?

— Pas de nouvelles. À partir du moment où Godard a cessé de le filer, nous ne savons pas ce qu'il est devenu. L'hypothèse la plus probable est qu'il est tout simplement rentré chez lui. J'ai envoyé Flohic se poster devant son immeuble de bonne heure ce matin. Il doit m'appeler dès qu'il se manifestera, en principe pour aller à son travail. Flohic lui collera au train et ne le quittera plus. »

Ils restèrent un moment silencieux. Morturier alluma une cigarette.

« Une enquête dans le treizième, c'est la galère. Au milieu de tous ces Asiatiques, ça tourne vite à la recherche de l'aiguille dans la botte de foin. Mais je ne lâcherai jamais. Si des types ont touché à Godard, il faudra qu'ils paient. Et cher. J'y mettrai le temps et les moyens qu'il faudra. »

Il respira un bon coup.

« Pour le moment, nous avons deux pôles de recherche : l'immeuble de Sarun, rue Cadet, et les environs de la rue Baudricourt. Et trois personnages : Sarun d'abord, son macchabée ensuite, et enfin le type de l'église Saint-Hippolyte. Il va nous falloir travailler à partir de ça.

— Du côté de l'immeuble de la rue Cadet, maigre butin pour le moment. J'ai cuisiné le concierge. Il ne m'a pas appris grand-chose sur Sarun, sinon qu'il avait été jusqu'ici un locataire sans histoire, du genre discret et silencieux.

— Il vit seul ? »

Mattei hésita.

« C'est-à-dire qu'il vit généralement seul. Mais le concierge affirme qu'à une certaine période une femme est venue de temps en temps passer la nuit dans l'appartement. Mais il semblerait que cette relation soit terminée depuis plusieurs mois.

— Bien entendu, le concierge ignore l'identité de la femme?

— Complètement. Elle venait le soir, à la nuit tombée. Il se souvient d'une blonde aux yeux clairs, assez grande, beaucoup d'allure, mais il n'a rien pu me dire de plus.

— Et les autres locataires ?

— À mon avis, rien à glaner. J'ai étudié la liste de près. Bon immeuble bourgeois, gens sans histoire, la plupart dans la maison depuis longtemps.

— Pas d'Asiatiques parmi eux ?

— Pas un... »

Mattei se frotta le menton.

« Enfin... À première vue... Je veux dire que je n'ai pas relevé dans la liste de nom à consonance asiatique. Et le concierge affirme qu'aucun des locataires ne possède un physique de chinetoque. Mais on ne sait jamais... Après tout, Sarun lui non plus n'a pas un physique de chinetoque...

— Ses relations avec les autres occupants de l'immeuble ?

— Inexistantes, selon le concierge. D'après lui, il n'occupe son logement que pendant la nuit. Il part pour son travail le matin aux environs de neuf heures et demie, et ne revient qu'assez tard dans la soirée.

— Des visites, en dehors de celles de la fille ? Des copains, des relations ? »

L'inspecteur fit une moue négative.

« Jamais. Le concierge le décrit comme un gars solitaire. Il lui arrive de rentrer assez tard, avec quelquefois un petit coup dans le nez, mais toujours seul. »

Le téléphone sonna sur le bureau de Morturier, qui décrocha très vite.

« Ah ! C'est toi... »

Le ton était celui de la déception. Mattei comprit : ce n'était pas Godard... Morturier écouta puis dit :

« Bon. Reste où tu es. J'enverrai quelqu'un te relever en début d'après-midi. » Il raccrocha.

« Flohic ? » interrogea Mattei

Morturier opina.

« Sarun est sorti de chez lui à l'heure habituelle, comme si de rien n'était, puis est allé à son boulot à l'agence.

Il alluma une cigarette.

« Il ne faut pas le perdre de vue. À aucun moment... Je persiste à penser

qu'il court un grand danger. Et qu'il en est conscient. Il doit être terrorisé, mais ne demandera jamais une protection officielle : s'il sait des tas de choses, comme c'est probable, il ne doit pas vouloir qu'on y mette le nez. Reste à savoir de quoi il s'agit. »

Le planton entra, une grosse enveloppe à la main.

« Un pli urgent du labo. »

Il contenait une dizaine de clichés, tous de bonne qualité, en noir et blanc. Le même homme très brun, de type asiatique, pris de face, de profil, de trois quarts. L'agrandissement faisait ressortir tous les détails du visage.

« Sacré Godard, dit Mattei. Virtuose de l'objectif. »

Morturier étudia longuement les photos comme s'il voulait imprimer le visage dans son esprit. Il grommela entre ses dents :

«Toi, l'ami, il faudra que tu nous racontes ta vie...

— Quand on lui aura mis la main dessus..., dit Mattei avec une moue pessimiste.

— On le coincera. Tu t'y attelles immédiatement. Mets tout en branle, fichiers, ordinateurs, Interpol, le grand cirque, quoi... Mais tu me le retrouves.

— Ça va pas être du nougat. Ce type est peut-être un clandestin dont il n'y a trace nulle part...

— Clandestin ou pas, il nous le faut. Et vite... »

Mattei soupira.

« D'accord, patron. Je mets tout ça en marche. »

Il ramassa les photos, en sélectionna deux, l'une de face, l'autre de trois quarts, qu'il glissa dans sa poche, où elles rejoignirent celle du cadavre de la rue Cadet. Arrivé à la porte, il se retourna.

« Et puis, je vais quand même aller faire une reconnaissance du côté de la rue Baudricourt. J'ai envie de voir la boutique d'antiquités de monsieur Duc. Et ce qu'il y a autour... »

En arrivant rue Baudricourt, Mattei fut frappé par l'élégance sobre de la boutique d'antiquités. Les objets d'art, peu nombreux, mais élégants, étaient disposés avec harmonie, si bien que l'espace en réalité restreint en paraissait agrandi.

Derrière un étroit comptoir en forme de vitrine exposant des bijoux et des colifichets asiatiques, Nguyen Duc était assis, plongé dans la lecture d'un quotidien du matin. Il leva la tête à l'entrée de l'inspecteur, sans manifester de surprise particulière.

« Rebonjour, inspecteur. Pour être franc, je m'attendais à votre visite à bref délai. Mais je ne l'imaginais pas aussi rapide. J'en conclus que l'affaire est particulièrement grave, est-ce que je me trompe ? »

Mattei hocha la tête. Il fallait qu'il livre au moins un bout d'explication.

« Nous n'avons aucune nouvelle de l'homme qui vous a remis cette enveloppe hier.

— Cet homme qui était censé vous prévenir de ma venue ? »

Mattei acquiesça.

« Et vous craignez de plus en plus qu'il lui soit arrivé quelque chose de très fâcheux... Je comprends... Je reconnais que son comportement, hier, ici même, a de quoi accréditer cette hypothèse.

— Justement. J'aimerais revoir avec vous le déroulement de toute la scène. Peut-être pourrions-nous en tirer une indication, une direction de recherche ?

— À votre disposition, inspecteur. »

Il tira deux chaises auprès d'un gracieux guéridon. Sur la tablette laquée il posa un panier d'osier contenant un rembourrage où s'encastrait une théière en terre vernissée.

« Voulez-vous du thé ? dit-il. J'en bois toute la journée. Cet objet matelassé permet de le maintenir au chaud pendant des heures. Une version asiatique de la marmite norvégienne, en quelque sorte. »

Il emplit deux tasses. Ils s'assirent et burent en silence pendant quelques instants.

« Je voudrais, dit Mattei, essayer de reconstituer la scène d'hier depuis le

début. Depuis le moment où Godard... »

Il s'interrompt

« Oui, c'est son nom, Godard. Autant que vous le sachiez pour la facilité de la discussion...

— Un de vos collègues, m'avez-vous dit ce matin ? »

Mattei opina.

« Je suis prêt à vous aider », dit Nguyen Duc.

Mattei réfléchit quelques secondes.

« Vous rappelez-vous la place que vous occupiez dans le magasin au moment où Godard y a fait irruption ? »

Duc n'hésita pas.

« Je m'en souviens d'autant mieux que je venais de recevoir une communication téléphonique. J'étais en train de reposer le combiné. »

Il désigna l'appareil de la main. Celui-ci se trouvait sur une étagère, à droite de la porte d'entrée de la boutique.

« Donc vous vous trouviez à proximité de la porte ?

— Exactement. D'ailleurs, toute la scène s'est déroulée en quelques secondes à un mètre de cette porte.

— Dans ces conditions, vous aviez la possibilité de voir Godard avant même qu'il soit entré dans la boutique. Quand il se trouvait encore dans la rue ? »

Duc se concentra, sourcils froncés.

« Pendant mon coup de téléphone, je ne regardais pas dans la rue. Je suppose que je conservais la tête baissée, le regard vers le sol, très attentif aux propos de mon interlocuteur qui m'entretenait d'une affaire importante. Ce n'est qu'après avoir reposé le combiné que j'ai relevé la tête et que je l'ai vu. Il était au milieu de la rue et courait vers la boutique...

— Vous dites : au milieu de la rue ?

— Sans doute possible.

— Donc il venait du trottoir d'en face ?

— Selon toute apparence. »

Il but une gorgée de thé, imité par Mattei, puis dit :

« Mais il n'avait pas traversé exactement en face de la boutique. En réalité, lorsque je l'ai aperçu, il occupait une position décalée par rapport à l'entrée, vers la droite.

— Il venait donc, semble-t-il, de la direction générale de la rue de Choisy ? »

Duc acquiesça d'un hochement de tête :

« Je vais vous montrer. »

Ils se levèrent, se placèrent légèrement en retrait de la porte. Duc désigna du doigt un point vers le milieu de la rue.

« Je me trouvais exactement où nous sommes en ce moment quand, en relevant la tête, je l'ai vu là-bas qui accourait vers la boutique. »

Ils reprirent place devant leurs tasses de thé.

« Monsieur Duc, pourriez-vous fixer approximativement l'heure à laquelle l'incident s'est produit ? »

Duc eut un léger sourire.

« Je peux même le faire de la façon la plus précise, monsieur l'inspecteur. Ainsi que je crois vous l'avoir dit, j'étais sur le point de fermer ma boutique, à vingt heures, comme chaque soir. Le coup de téléphone m'a retardé de quelques minutes... Disons que l'affaire s'est déroulée vers vingt heures cinq... »

Mattei demeura pensif un long moment. L'appel que lui avait lancé Godard depuis l'église Saint-Hippolyte était intervenu aux environs de dix-neuf heures trente. Que s'était-il passé pendant ces trente-cinq minutes, entre Saint-Hippolyte et la boutique d'antiquités, sur un trajet aussi court, un trajet de cinq cents mètres à peine ?

Duc l'observait entre ses paupières fines qui ne laissaient apparaître des yeux qu'une ligne sombre. Il respecta la réflexion de Mattei. Celui-ci finit par rompre le silence.

« Venons-en à la scène elle-même. Je souhaiterais savoir l'ordre dans lequel les choses se sont déroulées au moment où Godard est entré dans la boutique... »

Duc l'interrompt.

« On ne peut pas dire qu'il soit entré dans la boutique. Il est resté dans l'encadrement de la porte.

— Et c'est de là qu'il vous a jeté, m'avez-vous dit, le rouleau de pellicule ?

— Oui, mais pas tout de suite. Il m'a d'abord expliqué très vite ce qu'il attendait de moi, puis, comme s'il était tenaillé par le temps, m'a effectivement jeté le rouleau de pellicule qu'il venait de sortir de la poche de son blouson et est reparti en courant.

— Dans quelle direction ? »

Duc désigna la direction opposée à celle d'où Godard était venu.

« Et ensuite ? »

L'antiquaire écarta les mains en signe d'impuissance.

« Ensuite, je ne sais plus rien.

— Vous n'avez pas vu s'il continuait tout droit ou s'il bifurquait dans une des rues adjacentes ?

— Non. Et pour une simple raison. C'est que je ne suis pas sorti tout de suite de ma boutique. Je suis d'abord allé jusqu'à mon comptoir pour y déposer le rouleau et surtout pour noter votre nom avant que ma vieille mémoire ne me trahisse. Cela n'a duré que quelques secondes, mais lorsque je suis ressorti sur le trottoir, Godard avait disparu...

— Vous a-t-il donné l'impression d'être poursuivi ?

— Je ne saurais le dire. En tout cas, je n'ai vu personne lancé à sa poursuite. Mais tout cela s'est fait si vite... Quelqu'un a très bien pu passer devant la boutique sans que je le voie, précisément pendant que j'étais occupé à noter votre nom... Lorsque je suis ressorti, la rue était calme, sans trace visible d'agitation.

— Avez-vous eu le sentiment de vous trouver en face d'un homme effrayé par un quelconque danger ?

— S'il était effrayé, il ne le montrait pas... Non, je ne pourrais pas dire qu'il paraissait effrayé. »

Il ajouta, après réflexion :

« Il avait seulement l'air d'un homme pressé... »

Mattei prit dans sa poche l'enveloppe contenant les photos, en choisit deux qu'il posa sur le guéridon.

« Puis-je vous demander de regarder ces photos ? Ce sont celles que Godard vous a confiées hier et que nous avons développées sans attendre. J'aimerais que vous me disiez si, par extraordinaire, vous auriez déjà vu l'homme qui y figure. Dans la mesure où elles ont été prises tout près d'ici, rien n'interdit de penser qu'il puisse vivre dans le quartier... »

Duc s'arma d'une loupe et examina les photos avec attention pendant un long moment.

« L'avez-vous déjà vu ? » interrogea Mattei.

L'antiquaire secoua la tête.

« Non. Mais ce n'est pas étonnant. Je sors peu de ma boutique. Et je n'ai même pas à me déplacer pour rejoindre mon domicile... »

Il fit de l'index un geste en direction du plafond.

« J'habite au-dessus. »

Il ajouta au bout de quelques instants :

« De toute façon, je connais peu de gens en dehors de la population d'origine vietnamienne. »

Mattei reprit les deux photos et les examina à nouveau. Elles étaient, sans contredit, d'une qualité exceptionnelle.

« Vous avez donc l'impression qu'il ne s'agit pas d'un Vietnamien ? »

Nguyen Duc eut un léger sourire.

« C'est plus qu'une impression... Bien sûr, en cette matière, on ne peut jamais avancer de certitudes. Mais, pour moi, cet homme est tout sauf un Vietnamien. Il peut être indonésien, cambodgien, laotien, birman, thaï à la rigueur, mais pas vietnamien, ni chinois. »

Mattei sortit de l'enveloppe une troisième photo, celle de l'inconnu de la rue Cadet, prise par l'identité judiciaire.

« Et celui-ci ? »

Duc examina la photo, eut un imperceptible mouvement de recul.

« Un cadavre !

—Cet homme a été trouvé assassiné, sans rien sur lui qui permette de l'identifier. Nous cherchons à savoir qui il peut être. »

Surmontant une répugnance visible, Duc examina de nouveau la photo avec sa loupe puis la reposa.

« Je ne l'ai jamais vu. »

Il ajouta, au bout de quelques secondes.

« C'est un métis...

— De quelle origine à votre avis ? Vietnamiennne ?

— Impossible à dire... La marque asiatique est évidente, mais on ne peut rien affirmer d'autre. »

L'inspecteur vida sa tasse de thé et se leva. Il fit des yeux le tour de la boutique.

« Je vois que vous proposez des objets de grande valeur...

— Disons plutôt de qualité...

— Tous d'origine vietnamienne?

— Les meubles et les statues proviennent surtout de Thaïlande et de Birmanie, la vaisselle et les colifichets d'un peu partout en Asie du Sud-Est, y compris du Vietnam... »

Mattei s'approcha du comptoir en forme de vitrine derrière lequel Duc se tenait à son arrivée.

« Je remarque que vous vendez aussi des bijoux...

— Uniquement des bijoux fantaisie. Il n'y a aucune pierre précieuse dans cette vitrine.

— Ce genre de commerce ne vous intéresse pas ? »

Duc haussa légèrement les épaules. Mattei eut l'impression qu'il mettait du temps à répondre.

« Je laisse ça aux spécialistes... »

Les deux hommes sortirent sur le trottoir.

« Voici le numéro de mon téléphone mobile, vous pourrez m'y joindre à toute heure du jour et de la nuit, dit l'inspecteur. Je voudrais vous demander de faire quelque chose pour moi. De me prévenir si jamais vous voyez cet homme dans les parages. Je peux vous en laisser une photo si vous le souhaitez. »

Duc secoua la tête avec, sur son visage maigre, un léger sourire qui lui donnait un air de jeunesse.

« Ce ne sera pas nécessaire. Je suis plutôt physionomiste. Je n'oublierai pas les traits de cet homme... Mais j'aime autant ne pas garder sa photo ici. Soyez assuré que je vous préviendrai immédiatement si je le vois. D'une manière générale, puisque, comme on peut le supposer, les nécessités de votre enquête vous ramèneront dans ce secteur, vous me trouverez toujours disposé à vous apporter mon concours, si je le peux, et si vous le souhaitez... »

Mattei remercia. Il était sensible à la vivacité et à la précision intellectuelles de l'homme. Il s'interrogea sur l'âge qu'il pouvait avoir, et constata qu'il était incapable de répondre à la question.

Duc demeura sur le pas de la porte pendant que Mattei s'éloignait. Il le vit traverser la rue et suivre le trottoir opposé vers l'avenue de Choisy. Il hocha la tête. Il avait prévu qu'il prendrait cette direction-là. « Saint-Hippolyte, se dit-il. Il ne m'en a pas parlé aujourd'hui, mais il y a fait allusion hier : lorsqu'il m'a demandé à quelle distance de l'église se trouvait ma boutique. Et je serais bien étonné que ce ne soit pas les marches de Saint-Hippolyte que l'on aperçoit sur la photo, derrière le visage de

l'homme. »

Il se promet d'aller faire un saut jusqu'à l'église, simplement pour le plaisir de vérifier qu'il ne s'était pas trompé. Ça ne lui posait pas de problème, de toute façon : il était de religion catholique et assistait de temps en temps à la messe, le dimanche.

À Saint-Hippolyte, précisément.

En empruntant en sens inverse le chemin parcouru la veille par Godard, Mattei réfléchissait à ce que venait de lui dire l'antiquaire : Godard s'était comporté en homme pressé, mais il n'avait pas l'air effrayé.

Fallait-il en déduire qu'il n'avait pas conscience, à ce moment-là, de courir un danger immédiat ?

L'hypothèse d'un Godard traqué — la première à laquelle s'était arrêté Mattei — perdait alors beaucoup de sa consistance, tandis que prenait corps l'hypothèse inverse : au moment de son apparition dans la boutique, Godard n'était peut-être pas le gibier. Peut-être était-il le chasseur. Ce qui expliquerait pourquoi l'antiquaire n'avait vu personne à ses trousses.

Pourtant Godard avait éprouvé le besoin de se débarrasser du rouleau de pellicule. Une façon d'agir qui ne lui ressemblait guère... Il fallait donc qu'il eût été amené, à un certain moment, à penser qu'il pourrait se trouver ultérieurement en situation difficile. Que s'était-il passé pendant les trente-cinq minutes qui avaient séparé son départ de Saint-Hippolyte et son irruption dans la boutique ?

Mattei marcha lentement tout au long de la rue Baudricourt, puis de l'avenue de Choisy, observant avec attention façades, boutiques et restaurants, ces derniers en grand nombre. Quelque part, sur cette distance de six cents ou sept cents mètres, Godard avait forcément eu la révélation d'une chose grave. Laquelle ? Et où ? Dans une des tours d'habitation ? Dans une boutique, un bistro, un restaurant ? Comment le savoir ? Bien sûr, les enquêteurs de la PJ allaient s'activer sur le secteur. La photo du mystérieux interlocuteur de Sarun à la main... Pas assuré, le résultat ! On n'était guère porté sur la confiance, dans cette partie de la capitale...

Il entra dans l'église Saint-Hippolyte, sans raison précise. Que pouvait-il y apprendre ? Une église récente, largement éclairée par de grands vitraux, modernes comme l'ensemble de la décoration. Il admira un chemin de croix d'une inspiration originale, signée d'un artiste vietnamien, et, derrière l'autel, un impressionnant crucifix de bois stylisé. L'église était vide en ce début d'après-midi, et il en fit le tour, se demandant si les deux hommes, la veille, avaient eu une raison particulière pour la choisir comme lieu de rendez-vous.

Au moment où il s'apprêtait à sortir, un homme franchit l'une des petites portes latérales d'accès. Il était vêtu d'un complet civil mais arborait sur le revers de son veston une petite croix de métal. Mattei alla vers lui.

« Je suppose, mon père, que vous êtes l'un des desservants de cette église ? »

Le prêtre acquiesça aimablement et demanda s'il pouvait être de quelque utilité.

« Pardonnez ma curiosité, dit Mattei, mais je me demandais quel niveau de fréquentation atteignaient vos offices, dans ce quartier où les Asiatiques forment la majorité de la population. »

Le prêtre sourit.

« Nous faisons le plein chaque dimanche, monsieur. Et nombreux sont les gens qui assistent en semaine à nos groupes de discussion. Vous savez, beaucoup de Vietnamiens et de Chinois sont catholiques, et généralement très pratiquants.

— Et les autres ? Je veux dire les Indonésiens, les Cambodgiens, les Thaïs, les Malais, les Birmans ? »

Le prêtre secoua la tête.

« Les Indonésiens dans leur immense majorité et les Malais sont musulmans. Les autres sont bouddhistes, mais, à la différence du Vietnam, toutes les tentatives d'évangélisation dans ces pays se sont soldées par des échecs. Le bouddhisme du Petit Véhicule, qui y est pratiqué, est une forteresse imprenable... Déjà, dans le passé, les conversions étaient rarissimes. Aujourd'hui, avec les bouleversements du monde moderne, elles sont pratiquement nulles... Voilà pourquoi on ne voit guère de leurs ressortissants dans cette église...

— Vous voulez dire aux offices ? »

Devant l'air étonné du prêtre, Mattei expliqua :

« J'ai une raison précise pour évoquer ce point. J'appartiens à la Police judiciaire... »

Il exhiba son insigne.

«... et j'enquête sur une affaire très sérieuse. Nous avons une indication selon laquelle l'un des personnages clés de cette affaire aurait rencontré hier, ici même, un homme dont l'aspect physique trahirait une origine asiatique. »

Mattei sortit la photo de sa poche et la tendit au prêtre.

«Voici cet homme. Peut-être avez-vous eu l'occasion de l'apercevoir, ici ou ailleurs... »

Le prêtre prit la photo, y jeta un coup d'oeil et n'hésita pas.

« Ah, celui-là, je l'ai vu ! Je l'ai remarqué parce qu'il est effectivement

venu hier, en fin d'après-midi, s'asseoir dans l'une de ces rangées, à côté d'un Européen avec qui il avait visiblement rendez-vous... »

Il marqua une pause puis dit, l'air pensif :

« Je n'y aurais pas prêté attention si un scénario identique ne s'était produit la semaine dernière... Et la semaine précédente...

— Et auparavant ? »

Le prêtre secoua négativement la tête.

« Non... Du moins à ma connaissance. Parce que je ne suis pas toujours là...

— Et vous n'avez, je suppose, aucune idée de l'identité de cet homme ?

— Aucune.

— Et de l'homme qui était avec lui ?

— Pas l'ombre. »

Morturier alluma sa cigarette au mégot de la précédente.

« Je veux que demain, à la première heure, on passe ces six cents mètres au peigne fin, chaque boutique, chaque restaurant, chaque immeuble, étage par étage, appartement par appartement... Godard a vu quelque chose de gros sur ce trajet, le doute n'est plus permis... Assez grave en tout cas pour qu'il prenne le risque de partir en chasse... Alors il faut que nos types fouinent partout, et qu'ils y aillent franc jeu. Pas question de prendre des gants, de ménager les susceptibilités. Nous ne pouvons plus nous payer ce luxe. C'est de la peau de Godard qu'il s'agit... »

Il avala une bouffée de sa cigarette et se mit à tousser.

« Quant à Sarun, on ne peut plus perdre de temps avec lui. Il va devoir se mettre à table. Nous donner l'identité de l'individu à la face brune et s'expliquer sur leurs rencontres répétées... Je veux le voir demain matin. Fais-lui porter une convocation rue Cadet. Je ne le lâcherai pas tant qu'il ne nous aura pas dit qui est Face-Brune, ce qu'il magouille et où il crèche... Même si je dois le faire inculper de complicité d'assassinat ! Au fait, où est-il en ce moment ? »

Mattei consulta sa montre de poignet.

« Bientôt six heures et demie. Il ne va pas tarder à quitter son bureau à l'agence. Nos gars se sont relayés là-bas pour le surveiller. C'est Flohic qui a repris la planque et qui doit le filer à sa sortie...

— Appelle Flohic... Je veux un rapport sur la position du gars toutes les dix minutes. Et s'il retourne du côté de Saint-Hippolyte, tiens-moi une équipe dans le secteur, prête à embarquer Face-Brune si jamais il se pointe lui aussi...

— Très bien, patron. Mais je ne crois pas que les choses se passent de cette façon. À mon avis, Sarun ne retournera pas aujourd'hui à Saint-Hippolyte.

— Pourquoi ?

— Si j'en crois ce que m'a dit le prêtre, les trois rencontres ont été séparées chaque fois par un intervalle d'une semaine. »

Morturier hocha pensivement la tête.

« Trois rencontres... Un manège qui dure depuis trois semaines... Qu'est-

ce qu'ils peuvent bien se raconter ? Le journaliste Sarun est peut-être sur un scoop et Face-Brune l'alimente en informations. On en est réduit aux hypothèses... »

Mattei alla au téléphone, appela Flohic et lui transmit les instructions de Morturier.

« Tu as bien compris ? Toutes les dix minutes... Et essaie de te faire le plus transparent possible. Sarun ne doit te repérer à aucun prix. Ni personne d'autre... »

Il revint vers Morturier.

« Sarun a quitté son bureau et se dirige vers le métro. Reste à savoir s'il prendra la direction de la rue Cadet ou celle de la Porte de Choisy. C'est la même ligne, mais en sens opposé... »

Il prit un air songeur, puis dit :

« Pour en revenir à votre hypothèse, si Sarun est en possession d'une information de première bourre, avec Face-Brune dans le coup, ça doit être quelque chose d'explosif...

— Il y a des chances, oui. Si nous n'arrivons pas à stopper ça très vite, nous filons à toute allure vers le massacre en série. Il faut absolument que Sarun nous dise tout ce qu'il cache.

— Alors faudra se magner drôlement pour être persuasifs... Il détient le scoop de sa vie, il ne crachera pas si facilement le morceau même s'il meurt d'inquiétude. Derrière son air doux et innocent, il me paraît savoir ce qu'il veut, surtout si son avenir de journaliste est en jeu. Le métier habitue les gars à prendre des risques. »

Il retourna dans son bureau. Au bout de quelques minutes, le téléphone sonna.

« Je suis rue Cadet, dit Flohic.

— Il est chez lui ?

— Pas exactement. Il vient d'entrer dans une petite brasserie, à une centaine de mètres de son immeuble.

— Entres-y aussi. S'il rencontre quelqu'un, tu m'alertes et je t'envoie du renfort. Surtout si le bonhomme a la peau foncée ! Et encore une fois, fais gaffe : te laisse pas repérer... »

Dix minutes plus tard, le téléphone grelotta à nouveau.

« Il s'est envoyé deux apéros au bar, et maintenant il est en train de dîner, seul à une table. Je crois que je vais en faire autant. Si je dois planquer toute la soirée, mieux vaut prendre des forces !

— À ton aise... Mais ne le quitte pas des yeux. »

Flohic appela à diverses reprises. Sarun avait fait traîner son repas en longueur, bu un pousse-café, et était rentré chez lui aux environs de neuf heures sans avoir rencontré qui que ce soit.

« Qu'est-ce que je fais ?

— Tu restes jusqu'à minuit, pour être sûr qu'il ne va pas ressortir. Puis tu laisses tomber et tu reprends la surveillance demain matin. Surtout sois là bien avant qu'il quitte l'immeuble. À huit heures, par exemple...

— Bien patron », soupira Flohic.

Mercredi

« Alors, ce bougre de Sarun ? »

Mattei venait d'entrer dans le bureau de Morturier, l'air préoccupé.

« Je viens d'avoir le juge Devaucelles au bout du fil, et il a l'air de penser que nous ne faisons pas beaucoup de progrès, continua Morturier. »

Devaucelles était le juge d'instruction chargé du dossier.

« Il se passe quelque chose de tordu, patron. »

Le commissaire lança à son adjoint un regard aigu, chargé d'interrogations.

« Je viens de recevoir un appel de Flohic. Sarun n'est toujours pas sorti de chez lui... »

Morturier consulta sa montre. Dix heures vingt. Sarun aurait dû être parti depuis belle lurette pour se trouver à temps à sa convocation, à neuf heures et demie.

« À quelle heure Flohic a-t-il interrompu sa surveillance hier soir ?

— À minuit.

— Et il l'a reprise à quelle heure ce matin ?

— À huit heures.

— Tu es bien sûr que la convocation a été remise à Sarun dès hier ?

— Je l'ai fait porter rue Cadet vers dix-sept heures avec instruction de demander au concierge de la passer immédiatement sous sa porte.

— Tu crois le concierge capable d'avoir bouffé la consigne ?

— Guère de risques... Avec la police, il est d'une prévenance qui confine à l'obséquiosité. J'ai déjà fait mon enquête. Le porteur m'affirme qu'il l'a vu monter avec le papier dès qu'il lui a été remis. De toute façon, même si Sarun, pour une raison incompréhensible, n'avait pas eu la convocation, il serait quand même sorti ce matin à neuf heures et demie pour se rendre à son bureau, comme tous les jours. Je crois qu'il va falloir aller voir ça de près, patron...

— On va même y aller tout de suite. Je veux que nous puissions entrer au plus vite dans l'appartement : espérons que le concierge aura un double des clés. »

Flohic émergea d'un petit hôtel, en face de l'immeuble de Sarun. Il y avait installé sa planque, dans une chambre qu'il avait louée au premier étage, avec fenêtre donnant sur la rue. Il était descendu en voyant arriver la voiture de police.

« Toujours rien », dit-il, répondant à l'interrogation muette de Morturier.

L'effarement se peignit sur le visage du concierge quand, en ouvrant sa porte, il se trouva en présence des trois policiers.

« Avez-vous aperçu Patrick Sarun ce matin ? » interrogea Morturier.

L'homme mit quelques instants avant de répondre, comme s'il avait eu de la difficulté à comprendre la question. Visiblement, la surprise lui faisait perdre ses moyens...

« Non, j'l'ai pas vu. Mais j'suis pas toujours à guetter les locataires. Y a des tas de fois qu'ils passent sans que j'les voye !

— Et hier soir, vous l'avez vu ? »

Le concierge n'hésita pas.

« Pour sûr que j'l'ai vu, hier soir. Vers neuf heures. Même que là, oui, j'l'ai guetté pour lui dire qu'il avait une convocation de la police passée sous sa porte ! J'voulais pas qu'il la rate ! L'agent de police qui m'l'avait remise m'avait dit que c'était important !

— Il a réagi quand vous lui avez parlé de cette convocation ? Il a dit quelque chose ? »

Le concierge se gratta le dessus du crâne.

« Non... J'crois qu'il a rien dit... Ou p'têt juste "Tiens !" ou "Ah oui ?". Et puis il a pris l'escalier.

— Il n'a pas eu l'air particulièrement étonné ?

— J'ai pas remarqué.

— Et depuis vous ne l'avez pas revu ? Il ne serait pas ressorti un peu plus tard ?

— C'est possible qu'il l'ait fait. Mais j'ai rien vu. À c't'heure-là, j'mets le code à la porte et j'vais m'installer devant la télé. Et à onze heures j'suis au lit. Et plus personne jusqu'au lendemain ! »

Il hocha la tête, puis dit :

« Mais pourquoi que vous me posez toutes ces questions ? Il est p'têt

encore chez lui après tout ?

—Et ça vous paraît normal qu'il soit encore chez lui à onze heures du matin alors qu'il était convoqué à la police à neuf heures et demie ? »

Dépassé par la complexité du problème, le concierge leva vers le ciel des bras impuissants.

« Assez perdu de temps comme ça, dit Morturier. Allons voir ce qui se passe là-haut. Vous n'auriez pas, par hasard, un double des clés de l'appartement ? »

Le regard du concierge chavira d'angoisse.

« Ben... C't'à dire...

— Oui ou non ? »

Le concierge passa aux aveux.

« Oui, j'en ai un. Sarun nous le laisse pour que ma femme, de temps en temps, puisse aller promener un plumeau sur les meubles !

— Au noir, hein ?

— C'est pas vraiment du travail, pleurnicha-t-il. Plutôt pour rendre service à un gars célibataire.

— Ça va, ça va, coupa Morturier. On a autre chose à faire. Vous montez avec nous, et si Sarun ne répond pas, vous ouvrez la porte.

— J'peux pas faire une chose pareille, se lamenta le concierge. J'ai pas le droit...

— Mais si... Je représente la loi et j'ai le pouvoir de perquisitionner. Allons-y ! »

Ils n'eurent pas à se servir des clés du concierge. La porte était entrebâillée.

Dans le petit appartement, il n'y avait personne.

Ils cherchèrent des traces de violence, mais n'en trouvèrent pas. Sur le bureau, la lampe, toujours allumée, éclairait un journal du soir ouvert à la page des nouvelles internationales.

Le lit n'avait pas été défait.

« On dirait qu'il est sorti au milieu de la nuit », déduisit le concierge dans

un effort intellectuel inhabituel.

Morturier leva les yeux au ciel.

« Ben voyons ! Pour une petite balade de santé, sans doute. Histoire de prendre l'air... En laissant un journal ouvert sur le bureau, en omettant d'éteindre la lampe, et en oubliant de fermer la porte. Plutôt distrait, le gars ! Fâcheusement négligent !

— Ou sacrement pressé, dit Flohic.

— Mais pourquoi tant de hâte au milieu de la nuit ? Tu as bien arrêté ta surveillance à minuit ?

— À minuit, comme prévu, patron. Et je l'ai reprise ce matin à huit heures. »

Morturier se tourna vers Mattei qui se livrait à une inspection minutieuse du petit appartement.

« Tu trouves quelque chose ? »

L'inspecteur secoua la tête.

« Impossible de dire si le studio a été fouillé. Il y a peu de mobilier et on fait vite le tour des tiroirs du bureau et de l'armoire. Non, je ne vois rien... Rien, sinon que les clés sont toujours sur la porte. À l'intérieur... »

Cigarette aux lèvres, Morturier se leva de sa chaise et arpenta son bureau. Il avait envoyé dare-dare les gars du labo à l'appartement de Sarun, à la pêche aux empreintes ou autres indices. Sans grande conviction. Il n'y aurait dans l'appartement, il n'avait aucune illusion là-dessus, qu'une seule série d'empreintes : celles de Sarun... Et pourtant tout indiquait que celui-ci n'était pas parti de son plein gré. L'hypothèse, un moment envisagée, selon laquelle il aurait réagi à un appel téléphonique ne tenait pas. Si tel avait été le cas, il aurait pu, à la rigueur, laisser dans sa hâte son journal ouvert et sa lumière allumée. Mais la porte ? Tout type qui quitte un appartement a le réflexe d'au moins claquer la porte, même si, en plein désarroi, il oublie de la fermer à clé.

Or la porte était entrebâillée.

Il posa sa cigarette dans le cendrier, saisit le téléphone, appela l'Agence Presse-Information et demanda à parler à Sarun. La sonnerie retentit une dizaine de fois.

« Il n'est pas dans son bureau, dit la standardiste.

— Voulez-vous me passer monsieur Guyon ? »

Le chef du service des relations humaines vint en ligne.

« Avez-vous eu l'occasion de voir Sarun ce matin ? » demanda Morturier après le salamalec d'usage.

« Non. Mais il se passe parfois des jours sans que nous nous rencontrions. Il n'est pas dans les habitudes de la maison de contrôler les allées et venues de nos collaborateurs. Avez-vous appelé dans son bureau ?

— Il n'y est pas. Il n'aurait pas essayé de vous joindre au téléphone, par hasard ?

— Absolument pas... Mais qu'est-ce qu'il se passe ? »

Un soupçon d'inquiétude pointait dans la voix modulée.

« C'est bien ce que j'essaie de savoir ! Et pour le moment je n'en ai pas la moindre idée... »

Il résuma les événements de la nuit, l'étrange disparition de Sarun de son domicile. Il évita de mentionner la surveillance dont celui-ci faisait l'objet, mettant sur le compte du concierge la découverte de la porte entrebâillée.

« Incompréhensible, balbutia Guyon. Un homme sans histoire, si tranquille... Qu'est-ce qui a pu lui arriver ? Est-ce que je peux vous être de quelque utilité ?

— Oui... En exerçant une surveillance discrète et en me prévenant aussitôt au cas — peu probable — où Sarun viendrait à réapparaître à son bureau. Idem s'il se manifeste au téléphone. Bien entendu, black-out total !

— Vous pouvez compter sur moi » dit Guyon d'une voix sépulcrale.

— Je voudrais vous demander autre chose. D'interroger vos souvenirs. Peut-être retrouverez-vous une réflexion, une phrase, un mot qu'aurait prononcé Sarun et qui pourrait orienter nos recherches ! »

Il raccrocha et appela Mattei.

« Des nouvelles du treizième ?

— Nos gars sont sur place et ratissent depuis deux heures. Ils ne devraient pas tarder à rendre compte. »

Il posa deux papiers sur le bureau de Morturier.

« Ce sont les analyses génétiques du macchab et de Sarun. Le labo vient de me les faire parvenir.

— Résultat ?

— Pas probant. Rien de décisif sur la possibilité d'une parenté entre eux. Et tous deux inconnus des services...

— L'âge du macchab ?

— Dans les quarante-cinq.

— Donc nettement plus âgé que Sarun... Et Face-Brune ?

— Les photos ont été diffusées partout. Pas de réactions jusqu'ici.

— Peut-être un clandestin. »

Le mobile de Mattei couina.

« C'est Rachid, un de nos gars du treizième. Quelque chose qui l'intrigue... », dit l'inspecteur après avoir écouté son interlocuteur sans l'interrompre.

« Quelle chose ?

— Rue Baudricourt, dans un immeuble, un appartement, porte entrebâillée...

— Encore !

— Rachid a appelé sans obtenir de réponse et s'est gardé de pénétrer à l'intérieur. Il demande ce qu'il doit faire.

— Il ne fait rien. Il reste devant la porte, et il attend que tu arrives. Tu files là-bas et tu fouilles... »

« Au deuxième étage », dit l'agent en faction devant l'immeuble de la rue Baudricourt.

Mattei grimpa l'escalier puis, suivi de Rachid, poussa la porte et pénétra dans l'appartement. Il traversa deux pièces rapidement et s'arrêta à la troisième. Il prit son mobile et appela Morturier.

« Cette porte-là était bien entrebâillée elle aussi, patron. Mais cette fois il y a quelqu'un dans l'appartement. Tout froid et raide. Cheveux noirs et teint foncé. Une balle dans la tête.

— Face-Brune ?

— Non. Pas lui. Mais ça pourrait être son frère. Ou son cousin.

— Des papiers ?

— Rien. Ni carte d'identité, ni carte de séjour, ni carte de travail. Juste une petite chose...

— Explique.

— Une feuille de papier avec trois lignes d'une écriture qui ressemble à du chinois...

— C'est tout ?

— Encore un petit détail. L'appartement est entièrement vide. Pas un meuble, à l'exception d'un coffre, porte ouverte, sans rien à l'intérieur.

— Je t'envoie l'équipe du labo. Et puis tu rentres avec ce papier et on essaie de le faire traduire.

— D'accord, patron. Sur le chemin je ferai quand même un petit arrêt chez le père Duc. Il a sûrement un avis sur l'écriture. J'aimerais le connaître... »

Nguyen Duc était accoudé à une des fenêtres de son appartement, au-dessus de la boutique. Il vit Mattei s'arrêter à hauteur de la vitrine. Il le hêla d'en haut.

« Je descends, monsieur l'inspecteur. »

Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvrit de l'intérieur.

« De ma fenêtre, j'observais ce grand remue-ménage dont la rue Baudricourt, d'ordinaire plutôt paisible, est le théâtre depuis un moment, dit Duc. Et je me demandais ce qui motivait cet impressionnant déploiement de police. »

Mattei se dit que le téléphone asiatique avait déjà dû répandre la nouvelle, avec de nombreux détails. La question maintenant était de savoir, au moment où il allait solliciter à nouveau la collaboration de l'antiquaire, quelles nouvelles limites il devrait fixer à ses révélations sur l'affaire. Il était difficile de dissimuler le lien qui existait entre la disparition de Godard et le corps découvert dans un appartement à quelques centaines de mètres de là. Jusqu'ici Duc n'avait pas montré de curiosité particulière. S'il avait répondu aux questions avec beaucoup de bonne volonté, il s'était gardé d'en poser lui-même. Mais les choses prenaient une tournure telle qu'on ne pouvait le laisser dans l'ignorance d'au moins quelques aspects de l'affaire. Le mieux, pensa Mattei, était de naviguer à vue...

« Nous n'avons toujours aucune nouvelle de Godard, dit-il. Et nous avons pensé qu'une recherche rue Baudricourt, dans la partie d'où il semblait arriver quand il a fait irruption chez vous, pourrait peut-être nous apporter des éléments utiles à l'enquête. Et ce matin nous y avons envoyé une équipe...

— Si je vous comprends bien, cette investigation portait seulement sur ce court tronçon de la rue Baudricourt? Mais je ne vois rien dans ce que j'ai pu vous dire hier qui sous-entendait une telle limitation. Godard, après tout, pouvait fort bien arriver de plus loin... Vous ne croyez pas ? »

Mattei soupira.

« Notre intention était de commencer par la rue Baudricourt et de continuer notre investigation dans l'avenue de Choisy...

— Mais là vous vous seriez heurté à un problème : quelle direction prendre? Vers le nord ou vers le sud... Je me trompe? Mais enfin la question n'a sans doute plus d'objet puisque, si j'en juge par ce grand concours de police, vos enquêteurs paraissent avoir fait une découverte importante. Peut-être vous apportera-t-elle — en tout cas je le souhaite sincèrement — quelque clarté dans cette affaire.

— J'aimerais en être sûr. Mais pour le moment, nous sommes toujours dans le noir... En fait, ce que nous avons trouvé, c'est un cadavre... Certains cadavres peuvent être éloquents. Quand ils ont, par exemple, le bon goût de porter des indices qui permettent leur identification. Celui-là... »

Il fit une moue pessimiste.

« Vous voulez dire que vous n'avez trouvé aucun papier qui puisse vous renseigner sur lui ?

— Pas tout à fait... Nous n'avons trouvé aucun papier officiel, carte d'identité, permis de conduire, carte de séjour, carte d'hébergement, etc. Rien ! L'homme n'est pas identifiable.

— Peut-être par ses empreintes?

— Je doute qu'elles nous conduisent quelque part.

— Permettez-moi une question. Est-ce que l'homme est un Asiatique ? »

Mattei acquiesça de la tête.

« Un Asiatique de teint foncé, dans le genre de celui dont je vous ai montré la photo. Et c'est pourquoi je suis venu solliciter votre aide. »

Il sortit de sa poche le papier trouvé sur le corps.

« La seule chose que nous ayons trouvée sur lui... Ce n'est pas du vietnamien : je ne suis pas très calé sur l'Asie, mais je sais au moins que les Vietnamiens utilisent les caractères romains... En fait, ça me paraît être du chinois. Nous n'aurons pas de mal à faire traduire ces quelques lignes, mais je m'étais dit que si, par hasard, vous connaissiez cette langue, ça nous ferait gagner du temps. »

Duc jeta un coup d'oeil sur le papier et dit immédiatement :

« Effectivement, c'est du chinois.

— Vous le comprenez ? »

Duc eut un léger sourire.

« Je le comprends et le lis très bien. Voyez-vous, les lettrés vietnamiens, de mon temps, possédaient toujours une connaissance approfondie de la langue chinoise. »

Il invita Mattei à s'asseoir, posa le papier sur le petit guéridon et l'étudia avec attention.

« C'est une liste. Une simple liste. Un inventaire en quelque sorte...

— Mais un inventaire de quoi?

— De pierres précieuses. Une très grande quantité de pierres précieuses.

— Quelles sortes de pierres?

— Des rubis et des saphirs.

— Vous dites qu'il y en a beaucoup ?

— Si vous voulez bien prendre note, je vais vous énumérer ce que je lis.

»

Mattei sortit de sa poche un calepin et un crayon à bille.

« Trois cent trente rubis. Deux cent soixante-dix saphirs bleus, cent quarante saphirs jaunes, cent vingt saphirs roses. Chacune des pierres est estimée entre deux et trois carats.

— Bon sang! Mais ça représente une véritable fortune ! »

L'antiquaire lança à Mattei un regard amusé.

« Pas mal de millions de francs, probablement. Si ces pierres existent réellement... Je veux dire : autrement que sur ce bout de papier...

— Vous pensez qu'il est impossible de réunir une telle quantité de pierres précieuses?

— Pas du tout. Je crois la chose parfaitement possible, au contraire. Le sol du Sud-Est asiatique regorge de pierres de ce type. Ce que j'ignore, c'est la signification de ce papier.

— Il contient seulement cette liste ? Pas d'autre indication ? »

Nguyen Duc pointa un doigt sur la feuille.

« Là, il y a un mot que je ne comprends pas. Vous le voyez, placé au bas du texte, un peu comme une signature. Un nom propre selon toute vraisemblance.

— Un nom asiatique?

— Ça peut l'être. Mais ça pourrait aussi être un nom à consonance française. Écrit en caractères chinois. »

D'un bloc il arracha une feuille de papier et écrivit le nom en lettres d'imprimerie.

« On pourrait le transcrire ainsi. »

Mattei lut : « Pacard ».

« Ça vous dit quelque chose? demanda Duc.

— À première vue, rien du tout. Je vais faire vérifier si nos fichiers contiennent un nom qui ressemble à ça. »

Il ramassa le papier et se dirigea vers la porte.

« Merci de votre collaboration, monsieur Duc.

—Mais toujours à votre disposition, monsieur l'inspecteur. »

Youkphan tournait en rond dans sa chambre, se demandant quoi faire. Les choses prenaient très mauvaise tournure. Lui aussi avait assisté — de loin — à l'intervention des policiers, rue Baudricourt. Ils avaient donc fini par découvrir le cadavre, vingt-quatre heures après que lui-même l'avait trouvé allongé sur le sol dans la pièce du fond, un trou dans la tête... Il savait qu'il n'avait pas laissé d'empreintes, n'ayant touché à rien dans l'appartement et surtout pas au corps. Rien qui eût pu trahir son passage à un moment ou à un autre, avant, pendant ou après le crime. Il avait même évité de claquer la porte qu'il avait trouvée entrebâillée en arrivant et qu'il avait poussée d'un simple coup d'épaule.

Mais il y avait cet homme, celui qui montait l'escalier au moment où il sortait de l'appartement. Celui-là l'avait sûrement repéré... Sinon, pourquoi serait-il venu s'installer, quelques minutes plus tard, au bar de la discothèque, à quelques mètres de l'endroit où lui-même essayait de remettre de l'ordre dans ses pensées, eh buvant un alcool, après la découverte du meurtre ? L'homme avait-il eu la curiosité de pénétrer derrière lui dans l'appartement, aperçu le corps, et décidé de le prendre en chasse, lui Youkphan ? Dans quelle intention ? Le dénoncer, le faire chanter ?

Qui pouvait-il être ?

Et pourquoi avait-il soudain disparu, comme par magie ? Après l'avoir vu arriver, lui, Youkphan avait délibérément, pendant un moment, affecté de ne pas regarder dans sa direction. Quand, poussé par une curiosité incontrôlable, il avait à nouveau tourné les yeux vers l'endroit où l'homme était accoudé quelques minutes auparavant, celui-ci n'était plus là. Une disparition incompréhensible... Il ne pouvait être sorti par la porte d'entrée de la discothèque, que Youkphan avait eue constamment sous son regard. Il fallait donc qu'il fût passé par l'un des deux escaliers du fond, l'un descendant au sous-sol, vers les toilettes et le téléphone, l'autre montant aux étages, vers des appartements privés. Pensant d'abord que l'homme était descendu aux lavabos, Youkphan avait surveillé l'escalier pendant très longtemps.

Mais l'homme n'avait jamais reparu.

Après une longue hésitation, Youkphan s'était décidé à prendre à son tour le chemin des toilettes. Peine perdue. Le seul occupant était un jeune Chinois élégant en train de se laver les mains. Mais de l'inconnu, nulle

trace.

Ne restait plus alors qu'une hypothèse : celle d'une disparition dans les étages.

Seulement il n'était pas question que lui, Youkphan, aille traîner là-haut... Oh non...

Il avait attendu longtemps avant de se décider à regagner le réduit discret où il vivait, dans un autre quartier...

Et depuis, depuis la veille, il se perdait en conjectures. Non seulement sur l'identité de l'homme du bar, et sur son intervention incompréhensible dans l'affaire. Mais sur le reste. Sur l'homme assassiné de la rue Baudricourt... Si celui-ci avait été liquidé, sa peau à lui, Youkphan, ne valait probablement plus grand-chose. Pendant toute la journée du mardi, il avait tourné tout cela dans sa tête, sans savoir quel parti prendre.

Maintenant que la police avait trouvé le cadavre rue Baudricourt, il fallait agir.

D'abord, prévenir Sarun. À condition de le joindre... Sarun lui avait demandé de ne pas lui téléphoner, surtout à l'agence, pour des raisons de discrétion.

Il gagna une petite table qui lui servait de bureau, écrivit quelques mots sur une feuille qu'il inséra dans une enveloppe, et alla glisser le tout dans une boîte aux lettres proche de son immeuble.

Il remonta chez lui, toujours aussi préoccupé.

« Fallait s'y attendre, dit Mattei. Jusqu'ici la photo de Face-Brune n'a inspiré personne du côté du treizième. Pas plus que celle du cadavre de la rue Baudricourt. Ou si certains les ont reconnus, ils se sont bien gardés de nous le dire. Ces gens n'aiment pas trop voir la police se mêler de leurs affaires... »

Morturier tira sur sa cigarette.

« Un point qu'ils ont en commun avec ceux de ton île, Mattei. L'omerta à l'asiatique, en quelque sorte... »

Mattei sourit, habitué aux allusions plus ou moins fines de son patron sur ses racines corses.

« Il y a quand même une différence. Dans mon île, les gens sont tous de la même race. Dans le treizième, il faudrait plus des deux mains pour compter les diverses origines de ceux qui y cohabitent. Nguyen Duc affirme, par exemple, que Face-Brune pourrait appartenir à cinq ou six ethnies distinctes... Je me suis rendu compte, en parlant avec lui, qu'entre un Vietnamien et un Birman, il y a à peu près autant d'atomes crochus qu'entre un Finlandais et un Sicilien. Avec les défiances, voire les animosités, qui vont avec...

— Alors, continuons à ratisser le secteur en priant pour que les rivalités raciales nous conduisent à la lumière... Car pour le moment nous barbotons dans une des mélasses les plus épaisses que j'ai jamais rencontrées dans ma longue carrière, avec deux cadavres inconnus, et trois gus disparus sans laisser d'adresse. Et plus rien à quoi se raccrocher ! Le juge Devaucelles vient gentiment de me demander combien de cadavres d'Asiatiques j'espérais encore trouver d'ici à la fin de la semaine. »

Il réfléchit un long moment, sourcils froncés.

« On devrait quand même, par les voisins, arriver à en savoir un peu plus sur le mort de la rue Baudricourt !

— Nous avons interrogé tous les locataires, sans exception. Personne n'a jamais vu ce type. L'appartement était inoccupé depuis des mois...

— Ce sont des locations ?

— Uniquement. Immeuble à usage locatif. Alors je me suis dit qu'il serait peut-être intéressant d'aller faire un tour du côté de l'agence qui le gère.

— Dans le quartier?

— Avenue d'Italie. Tenue par des Vietnamiens.

— Alors?

— Ils ont interrogé l'ordinateur. Des tas de locataires se sont succédé dans l'appartement, depuis la construction de l'immeuble. Dans ce quartier, les gens vont et viennent sans arrêt, déménagent beaucoup... Le dernier en date avait loué depuis un an...

— Quand a-t-il rendu les clés ? »

Mattei esquissa un sourire.

« Il n'a pas rendu les clés. »

Morturier oublia de tirer sur sa cigarette et lui lança un regard aigu.

« Il a foutu le camp avec?

— Pas du tout. Et pour une bonne raison. C'est qu'il n'a jamais donné congé.

— Tu veux dire qu'il continue à être locataire ? »

Mattei opina.

« Et qu'il paie toujours son loyer ?

— Exactement.

— Et pourtant l'appartement est vide ?

— Pas une épingle en dehors du coffre, vide lui aussi... Je suis prêt à parier que depuis la signature du contrat de location personne n'a jamais occupé ce logement. J'ai demandé à l'agence. Elle n'en sait rien et s'en fout complètement du moment que les loyers tombent régulièrement à la fin du mois.

— Parce que les loyers sont payés régulièrement ?

— Rubis sur l'ongle. Par chèque.

— Dans ce cas, on devrait pouvoir retrouver le gars sans trop de difficultés avec l'adresse portée sur les chèques. »

Mattei fit une petite grimace désabusée.

« Eh non, patron. C'est bien là où ça coince. Les chèques sont émis par une société fiduciaire domiciliée à Bangkok. En dollars.

— Le contrat de location est au nom de cette société?

— Pas du tout. Il a été établi au nom d'un certain Chatichoeun. Un nom thaïlandais, d'après la mignonne de l'agence. Le gars a versé la caution cash, payé d'avance deux mois de loyer, puis la société fiduciaire a pris la relève et assuré les paiements mensuels depuis Bangkok. »

Morturier soupira.

« Je ne te demande pas si quelqu'un se souvient de ce gars à l'agence de location. Une intuition me souffle que tu vas me répondre non. Je me trompe ?

— Vos intuitions ne vous trompent jamais, patron, c'est bien connu. La fille chargée du dossier n'a en effet aucun souvenir de cet homme. Il faut dire qu'elle traite des dizaines d'affaires par semaine, et qu'elle se souvient seulement des mauvais payeurs ou des emmerdeurs à problèmes et à réclamations. Les autres, elle s'empresse de les oublier une fois qu'ils ont visité l'appartement et signé le contrat, ce qui est précisément le cas de notre Thaïlandais, ou présumé tel, qui ne s'est jamais manifesté depuis un an. Elle n'a plus la moindre idée de la tête qu'il peut avoir. Je lui ai montré la photo du type trouvé mort dans l'appartement : cela ne lui a rien dit. À tout hasard je lui ai présenté aussi la photo de Face-Brune, qui l'a également laissée de glace. »

Ils restèrent un long moment silencieux.

« J'ai pris les coordonnées de cette société fiduciaire de Bangkok. Je vais envoyer un fax à l'antenne de police de l'ambassade là-bas pour qu'elle essaie de se renseigner. Ça peut donner quelque chose. On ne sait jamais...

— On ne sait jamais », dit Morturier, lugubre.

Jeudi

Assis derrière son comptoir-vitrine, Nguyen Duc reposa l'ouvrage dont il avait entrepris la lecture quelques jours auparavant. Une volumineuse étude, due à la plume d'un historien de grand renom, consacrée au destin du régime soviétique. Grand lecteur, féru de politologie, il oubliait ainsi les heures, parfois longues, qu'il lui fallait passer dans sa boutique en attente du client. La matière du livre, comme tout ce qu'il lisait généralement, réclamait une attention soutenue. Capable d'ordinaire de grande concentration, il s'était surpris, à plusieurs reprises aujourd'hui, en train de laisser vagabonder son esprit dans des espaces fort éloignés des déboires de la défunte URSS.

En réalité, il ne pouvait s'empêcher de penser à l'aventure dont sa rue avait été le théâtre, et lui-même, d'une façon très inattendue, l'un des acteurs. Un acteur bien involontaire, jouant un rôle dans une pièce dont il ignorait le scénario. Le prudent Mattei ne distillait, au compte-gouttes, que les informations strictement incontournables. Nguyen Duc ne songeait pas une seconde à s'en formaliser, conscient que cette vigilance relevait des principes les plus élémentaires du métier d'enquêteur.

Mais l'énigme en elle-même stimulait son imagination. Elle avait apporté, dans son existence bien réglée et un peu monotone, un piment inattendu qui était loin de lui déplaire. Et il s'amusait, depuis la veille, à essayer d'ajuster les maigres éléments du puzzle dont il disposait.

Encore bien maigres en vérité, ces éléments : un policier déguisé en clochard évaporé en pleine rue; la photo d'un Asiatique ; celle d'un cadavre ; un autre cadavre d'Asiatique de teint foncé trouvé à cent mètres de sa boutique ; un inventaire de bijoux dressé en langue chinoise, agrémenté d'une sorte de nom propre... C'était tout.

Tout? Pas exactement. Il y avait aussi l'église Saint-Hippolyte. Un élément que Mattei lui avait donné indirectement. Il était même probable que l'inspecteur ne se souvenait plus d'avoir fait allusion à l'église lors de leur première entrevue. Duc, en revanche, avait enregistré l'indication dans sa cervelle bien organisée. Et quelque chose lui disait que cette pièce-là avait sa place dans le puzzle...

Décidément, il fallait qu'il aille faire un tour du côté de Saint-Hippolyte, comme il se l'était déjà promis...

Le concierge de l'immeuble de la rue Cadet était perplexe. Il ne savait trop quoi faire de la lettre libellée à l'adresse de monsieur Sarun que le facteur venait de lui remettre. Monsieur Sarun recevait très peu de courrier. Lorsque cela arrivait, le concierge le passait sous sa porte comme il le faisait pour tous les résidents.

Mais aujourd'hui ? Passer cette lettre sous la porte n'aurait pas eu de sens puisque Sarun avait disparu et que personne n'aurait pu dire s'il reviendrait jamais. D'un autre côté, personne ne pouvait dire non plus s'il n'allait pas réapparaître d'un moment à l'autre. Après tout, Sarun était encore locataire ; ses meubles ses objets personnels étaient toujours dans l'appartement.

Le concierge retourna la lettre. Il n'y avait pas d'indication d'expéditeur. Il déchiffra le cachet, vit qu'il portait la marque d'une poste de la rue Bréguet, onzième arrondissement. Ça ne l'avancait guère.

Quel embarras ! Si encore les policiers lui avaient donné des instructions! Mais non. Personne n'avait pensé à cet aspect des choses. Lui non plus d'ailleurs.

Tant pis... Il décida de garder la lettre dans sa loge, se réservant de la montrer à la police si celle-ci revenait faire un tour dans le coin. Ce qui pouvait bien arriver, après tout...

Nguyen Duc sortit sur le pas de la porte et examina le ciel. Le temps était vraiment superbe, et il se dit qu'une petite promenade dans le quartier ne manquerait pas d'agrément. Bien sûr, on était aux alentours de dix-neuf heures, et il s'était donné pour règle de fermer son magasin à vingt heures. Mais aucun client ne s'était montré de la journée, et il était peu probable que cela dût changer au cours de la dernière heure. Pourquoi alors ne pas profiter du beau temps pour aller, sans se presser, faire ce petit tour du côté de Saint-Hippolyte qu'il projetait depuis deux jours ?

Il hésita encore quelques secondes (toujours la peur de rater une vente intéressante), mais le démon de la curiosité l'emporta. Il ferma la boutique, baissa le rideau de fer et, d'un pas tranquille, s'engagea dans la rue Baudricourt. Il passa devant l'immeuble où avait été retrouvé le cadavre aux bijoux. Seule la présence d'un agent de police, faisant les cent pas sur le trottoir, rappelait qu'un drame sanglant s'était déroulé là peu de temps auparavant.

Il poursuivit son chemin jusqu'à l'avenue de Choisy, qu'il redescendit sur trois cents mètres, et grimpa les marches de l'église Saint-Hippolyte. Il remonta lentement en direction du chœur, par l'allée centrale, et s'installa sur l'une des chaises, à peu près à mi-chemin de l'autel.

L'église ne contenait qu'une vingtaine de fidèles, en majorité des femmes asiatiques âgées. Des hommes aussi, peu nombreux.

Il ne leur prêta pas attention. Curieusement, il ne s'expliquait plus très bien quel mouvement l'avait poussé vers cette église qui lui était familière. Pourquoi avait-il éprouvé le besoin d'y venir aujourd'hui ? Pour y chercher quoi ? Un rapport avec l'« affaire » ? Il s'était peut-être passé quelque chose dans cette église, puisque Mattei y avait fait allusion. Et que les marches spécialement raides qui y conduisaient apparaissaient clairement sur la photo prise par Godard. Mais c'était des indices bien légers... Cela ne faisait pas une certitude. Et même si, malgré tout, c'était le cas, quelle sorte de confirmation pouvait-il espérer trouver aujourd'hui dans ce lieu ? C'était absurde.

Et d'ailleurs, en quoi cela le concernait-il ? Était-ce pour la satisfaction puérile de découvrir par lui-même ce que Mattei n'avait pas jugé utile de lui confier qu'il se mettait ainsi à jouer les détectives amateurs ? Il se gourmanda : « Nguyen Duc, mon ami, ta curiosité te perdra... Oublie l'énigme Godard et le mystère des pierres précieuses. Laisse donc au

professionnel Mattei le soin de se colleter avec cette ténébreuse affaire. »

Il se dit qu'il ferait mieux de rentrer chez lui et de se replonger dans les heurs et malheurs de l'empire soviétique. Il se leva et, avant de se résoudre à partir, fit des yeux le tour de l'église, observant les choses et les gens, comme pour bien se persuader qu'elle n'avait décidément rien à lui apprendre.

Et brusquement il se laissa retomber sur son siège.

Ses yeux venaient d'accrocher l'homme seul, assis à l'extrémité d'une rangée de chaises, à gauche, à trois rangs devant lui. Un homme dont le physique tranchait avec celui des autres fidèles du lieu. Corps plus râblé. Teint plus sombre. L'homme de la photo prise par Godard.

Duc éprouva une sorte de contentement vaniteux. Ses intuitions ne l'avaient pas trompé. L'église Saint-Hippolyte représentait bien une pièce du puzzle. Il constata du même coup que l'histoire de l'URSS perdait provisoirement tout attrait pour lui.

Il décida de rester là où il était et d'attendre la suite des événements.

Sarun se retourna, faisant grincer le lit de fer. Il essaya de se lever, fit quelques pas, tituba et dut se rasseoir sur le bord de la couche étroite. Dieu, qu'il se sentait mal ! Il ne parvenait pas à se débarrasser de cette horrible nausée qui lui crispait l'estomac. Sa tête aussi était douloureuse. En y portant la main, il avait senti, sur le côté droit, ses cheveux collés par un liquide séché, épais, du sang évidemment. Il avait tâté la blessure et s'était rendu compte, avec un certain soulagement, qu'elle était superficielle.

Combien de temps avait-il passé dans cet état ? Plusieurs heures devaient s'être écoulées depuis qu'il était revenu à la conscience, mais il n'aurait pu le dire avec exactitude, étant retombé à plusieurs reprises dans des accès de somnolence.

Il resta assis longtemps, l'esprit vide, incapable de garder les yeux ouverts pendant plus de quelques secondes sans être repris par les nausées.

Ces nausées... Elles étaient insupportables, lui donnaient l'impression qu'il allait mourir, lui donnaient l'envie de mourir... Il fallait qu'il leur échappe, qu'il rassemble les débris de sa volonté et les surmonte... Dans le flou de son cerveau, l'idée s'installait en force, ne laissant place à aucune autre pensée.

Il garda les yeux fermés et entreprit de concentrer toute sa conscience sur la sensation pénible qui lui vrillait l'estomac. Ce fut difficile, infructueux d'abord, puis à mesure qu'il reprenait ses esprits, qu'il pouvait contrôler et maintenir son effort, la vieille méthode des moines bouddhistes commença de faire son effet. Le malaise se calma peu à peu et disparut. Il joignit les mains sous son menton, et eut une pensée de reconnaissance posthume pour son père, qui l'avait envoyé, vingt-trois ans auparavant, s'initier, comme tous les enfants cambodgiens de l'époque, aux secrets et aux mystères de la vie des pagodes du Cambodge.

Il fit, des yeux, le tour de la pièce. Une table, une chaise et une petite armoire constituaient, avec le lit de fer, le plus clair du mobilier. Il y avait deux portes. L'une, ouverte, donnait sur un minuscule cabinet de toilette réduit au strict minimum. L'autre, fermée, était de toute évidence la porte d'accès à la chambre. Le jour venait d'une imposte au-dessus de cette porte, et l'on pouvait voir, de l'autre côté, des feuillages agités par le vent... Sarun prêta l'oreille et se rendit compte qu'aucun bruit de circulation, aucune rumeur de grande ville ne parvenaient jusqu'à lui. Il en conclut qu'il devait se trouver en dehors de Paris, dans un lieu isolé. Pourquoi ? Pourquoi

l'avaient-ils amené ici ?

Il se leva, se traîna jusqu'à la porte d'entrée et essaya de l'ouvrir. Comme il s'y attendait, elle était verrouillée. Il résista à la tentation de se recoucher, et s'obligea à marcher de long en large afin de dissiper ses vertiges et de retrouver son équilibre. Puis il alla dans le cabinet de toilette et, après quelques ablutions, se sentit mieux.

Il redevenait capable de réfléchir. Mais avec la faculté de penser, la peur s'insinuait dans son esprit. Que lui était-il arrivé? Pourquoi ces malaises pénibles ? Que lui avait-on fait?

Il essaya de réveiller ses souvenirs. Il se revit quittant son bureau à l'Agence Presse-Information, un peu plus tard que d'habitude : les projecteurs de l'actualité s'étaient portés sur la Birmanie, où les tensions entre la junte militaire et l'opposante Aung Sang Suu Kyi étaient à nouveau entrées dans une phase aiguë. Et il avait dû rédiger une dépêche de synthèse sur l'ensemble du problème. Ensuite? Oui, il se vit clairement revenant rue Cadet, par le métro, comme toujours, dînant à la brasserie, puis rentrant chez lui. Il avait soigneusement fermé la porte. Cela, il se le rappelait très nettement : l'aventure de l'avant-veille l'avait rendu précautionneux. Puis il s'était installé comme chaque soir à sa table de travail pour y lire son journal, une occupation à laquelle il apportait d'ordinaire beaucoup de soins. Elle lui permettait de compléter et d'actualiser sans cesse la documentation qu'il entretenait sur les matières de politique internationale dont il avait la responsabilité à l'agence. Mais, ce soir-là, il n'avait guère eu de cœur à l'ouvrage, les événements qu'il affrontait depuis deux jours prenant dans son esprit une tournure obsessionnelle.

Et ensuite ? Que s'était-il passé?

Il s'affola. Sa mémoire soudain ne répondait plus à la sollicitation. Jusqu'à ce point précis, le déroulement de la soirée lui était revenu sans effort. Il se revoyait encore clairement assis à sa table, le journal ouvert devant lui. Il se souvenait même d'un article sur les difficultés économiques de la Thaïlande qui l'avait beaucoup intéressé.

Et puis tout d'un coup, rien, plus rien. Le trou noir.

Il se prit la tête entre les mains, la serrant très fort, comme s'il voulait en faire jaillir les souvenirs. Il sentit, sur le côté droit, le paquet gluant des cheveux collés par le sang séché. Une image surgit en lui, une sensation plutôt, celle d'avoir éprouvé précédemment une violente douleur à ce même endroit du crâne. Sensation fugitive, qui se dissipa aussitôt, sans qu'il pût la rattacher à une vision précise. On l'avait assommé, c'était évident, mais comment et dans quelles circonstances ?

Il mit sa cervelle à la torture jusqu'au moment où, devant l'inanité de ses efforts, il abandonna. Ses nausées et ses vertiges avaient disparu, mais il

ressentait une profonde fatigue, accompagnée d'une anxiété croissante. Quel sort lui réservait-on ? Après là sinistre mise en scène devant sa porte, il mesurait la terrible menace qui pesait sur lui. Pourquoi ne l'avaient-ils pas déjà tué ? Ils devaient chercher quelque chose et n'hésiteraient devant aucun procédé pour l'obtenir. Et lorsqu'ils verraient qu'ils ne parvenaient à rien...

Il les connaissait trop pour se faire la moindre illusion.

Son inquiétude vira à la panique. Enfermé dans cette chambre où il n'y avait rien, il ne lui restait d'autre choix que d'affronter la débâcle de ses propres pensées. Et d'attendre. Attendre qu'un événement survienne, dont il ne pouvait anticiper la nature et qui pouvait être terrifiant. Combien de temps cette attente durerait-elle ? Et comment arriverait-il à la supporter ?

De l'extérieur ne parvenait aucun bruit qui aurait pu témoigner d'une présence voisine. Il tendit l'oreille désespérément, douloureusement, mais le silence demeurait compact. Il alla à nouveau jusqu'à la porte d'entrée, y colla son oreille, sans plus de succès.

Il se sentit à nouveau si mal en point qu'il retourna s'allonger sur le lit. Et essaya de faire le vide dans sa tête.

C'était une sonnerie lointaine, et pourtant il l'entendit aussitôt.

Un téléphone.

Il se rendit compte qu'il était retombé dans une de ses somnolences et que ce son, si faible qu'il fût, l'en avait tiré, peut-être parce qu'il avait surgi au milieu du silence, et que son subconscient, aux aguets, l'avait enregistré.

La sonnerie se prolongea quelques secondes avant de s'éteindre. Il l'écouta avec une attention intense, et ressentit une sorte de déception lorsqu'elle s'arrêta, seul lien ténu avec le monde extérieur. Il demeura immobile, espérant presque qu'elle allait reprendre. Mais le silence à nouveau continua d'envelopper la chambre.

Pourquoi cette sonnerie lui avait-elle paru se rattacher à quelque chose. À quoi ?

Interrogation sans réponse.

Il ne pouvait plus endurer cette attente. Il voulait savoir. À tout prix. Même si cela devait déboucher sur une réalité terrifiante.

Il alla à la porte et tambourina, jusqu'à ce que sa main lui fasse mal.

Personne ne vint. Mais lorsqu'il s'arrêta, il entendit des coups lointains,

un peu assourdis, mais qui semblaient répondre aux siens.

L'homme, au bout de sa rangée, ne paraissait pas décidé à s'en aller. Assis un peu en arrière, Nguyen Duc, sans en avoir l'air, ne le quittait pas des yeux. La présence de ce personnage dans une église catholique lui paraissait insolite. Il collait mal avec ce sanctuaire consacré au Dieu des chrétiens. Duc était persuadé qu'il appartenait à une ethnie bouddhiste. « Tu ne dois pas généraliser, se dit-il, la sagesse t'interdit de tirer des conclusions hâtives à partir des caractéristiques physiques des gens. » Mais il n'en pensait pas un mot.

Il jeta un coup d'oeil sur son bracelet-montre. Près d'une heure s'était écoulée depuis qu'il était entré dans l'église. L'homme s'y trouvait peut-être depuis plus longtemps. De toute évidence, il attendait quelqu'un.

Quelqu'un qui tardait à venir. L'homme ne montrait pas de signes de nervosité. Ce qui ne signifiait rien, chez un Asiatique. Duc observait son profil, son nez légèrement épaté. Thaï ? Cambodgien ? Difficile à dire...

Il se demanda combien de temps allait durer l'attente. Mais il se sentait de plus en plus tenaillé par la curiosité (son défaut majeur), et il n'aurait pour rien au monde lâché sa proie. De toute façon, vivant seul, son temps lui appartenait. Et il recelait en lui des trésors de patience.

Et soudain l'homme quitta son siège et se dirigea vers la sortie de l'église. Duc demeura assis une vingtaine de secondes puis se leva à son tour. Sur le parvis il jeta un regard circulaire et n'eut aucun mal à repérer l'homme. Il remontait l'avenue. Duc le suivit à distance.

Comme il s'y attendait, l'homme tourna dans la rue Baudricourt, puis à gauche, rue du Château, et soudain entra dans un établissement qui apparut à Duc comme une sorte de bar ou de boîte de nuit. En approchant, il put entendre une de ces musiques de danse modernes qu'il avait en horreur. Il dépassa l'établissement et s'arrêta un peu plus loin, se demandant ce qu'il convenait de faire. Il se voyait mal pénétrer dans cet endroit où sa tenue et son âge auraient aussitôt attiré les regards, et il n'était pas question qu'il se fasse remarquer.

De toute façon, il ne pouvait plus continuer ce jeu tout seul. Il y avait danger, si l'on songeait à la disparition de Godard, et la sagesse commandait la prudence. Il avait eu raison de pousser jusque-là, mais c'était à la police de jouer maintenant. Mattei lui avait demandé expressément de le prévenir s'il revoyait l'homme de la photo. Il devait le faire sans tarder, tant que celui-ci se trouvait dans la boîte de nuit.

Il fallait téléphoner. Mais il n'avait pas de mobile, ni même une Télécarte qui lui aurait permis d'utiliser une cabine voisine. Seule issue : filer jusqu'à son appartement, distant seulement de trois cents mètres, et appeler sur son propre appareil.

Il partit d'un pas rapide et fut chez lui en trois minutes. Mattei vint en ligne immédiatement.

« J'ai retrouvé l'homme de la photo... Il est à vous, si vous faites vite.

—Bon sang, j'arrive tout de suite... Où est-il? »

Duc donna l'adresse de la discothèque. Puis expliqua qu'il avait dû abandonner sa surveillance pour venir téléphoner.

« Je retourne là-bas. J'espère qu'il n'aura pas disparu entre-temps. »

Mattei arriva au bout de vingt minutes, seul dans une voiture banalisée qu'il put garer à proximité. Duc faisait les cent pas sur le trottoir opposé.

« Je ne l'ai pas vu sortir.

—Je vais aller voir... Au fait, où et comment l'avez-vous repéré? »

Duc sourit.

« Où ? Pas loin d'ici, à l'église Saint-Hippolyte... Comment je l'ai retrouvé? À peu près par hasard...

— À peu près ?

— Je me ferai un plaisir de vous l'expliquer, inspecteur. Mais il ne s'agit que d'un détail. Je suppose que, pour l'instant, vous avez une tâche qui n'attend pas.

— Qu'allez-vous faire maintenant?

— Tout simplement rentrer chez moi. Je me suis acquitté de ce que vous m'aviez demandé. Le reste ne me regarde pas. Bien entendu, je demeure à tout moment à votre disposition si vous le jugez utile. »

Il ajouta avec son sourire un peu ironique :

« Vous savez, j'ai quelque expérience des choses de l'Asie. Je serais heureux de vous en faire bénéficier. »

Mattei pénétra dans la discothèque. Il y avait déjà une clientèle abondante, composée essentiellement de jeunes gens en train de s'agiter sur la piste centrale, au son d'une musique techno tonitruante, dans une palette pittoresque de races et de couleurs de peau mêlées. Pas facile de retrouver

quelqu'un dans cette foule. L'homme y était-il encore, d'ailleurs? Rien ne prouvait qu'il n'était pas sorti pendant le laps de temps où Duc avait dû relâcher sa surveillance pour aller téléphoner. La pensée de Mattei revint à l'antiquaire. Comment avait-il retrouvé la trace? Il faudrait tirer cela au clair. Plus tard. D'abord, mettre la main sur le suspect.

Il ne s'attarda pas à chercher parmi les danseurs. Il avait suffisamment étudié les photos prises par Godard : l'homme avait passé l'âge d'être l'un d'eux. Les clichés montraient un individu autour de la cinquantaine, pas du genre — mais pas du tout — à se trémousser sur des rythmes techno.

Il contourna la piste et passa sur le côté opposé à l'entrée. Tout le long du mur courait un bar avec des buveurs installés sur des tabourets. À droite, un panneau marqué « Toilettes-Téléphone » indiquait l'amorce d'un escalier descendant au sous-sol. À côté, un autre escalier montait vers l'étage.

Il alla s'accouder à l'extrémité du bar. De sa place il pouvait voir les buveurs en enfilade, mais la lumière tamisée ne rendait pas leurs visages très distincts. En outre, la plupart d'entre eux étaient des Asiatiques, et il avait tendance, n'étant pas familiarisé avec ce milieu, à trouver qu'ils se ressemblaient tous.

Il regretta un moment de n'avoir pas demandé à Duc de l'accompagner. Mais c'était impossible. Il ne pouvait pas mêler l'antiquaire à cette affaire : il y avait danger.

Le barman vint prendre la commande. Asiatique lui aussi, mais au teint clair et au visage légèrement empâté. Mattei demanda une bière.

« Vous n'étiez encore jamais venu dans notre établissement ? » interrogea le barman.

Il avait une voix haut-perchée, et posait sur Mattei un regard d'une curieuse fixité.

« Tout juste. Mais j'y reviendrai peut-être, si j'ai à nouveau l'occasion de passer dans le quartier... »

Le barman actionna la manette de la bière, tira un demi qu'il poussa devant Mattei.

« Donc vous êtes entré ici par hasard?

— Vous l'avez dit... Pur hasard... Ça a l'air de vous étonner ? »

Le barman se contenta de secouer négativement la tête, encaissa le prix de la bière et s'éloigna.

Mattei entreprit d'étudier un par un les visages des clients du bar, en grande majorité des hommes. Il jouissait d'une vue parfaite, mais les jeux

de lumière dispensés par une boule de verre tournant au plafond rendaient sa recherche épuisante. À plusieurs reprises, sous l'effet d'une sorte de vertige, il dut s'interrompre pour se reposer les yeux. Il s'obligea à persévérer jusqu'au bout de la rangée, et était près d'abandonner la partie, pensant que l'homme n'était plus là, lorsqu'il le découvrit.

Il était accoudé, à l'extrémité opposée, au point où le bar amorçait un coude très court, de sorte que Mattei pouvait le voir de face, entre deux éclairs de la boule du plafond. Pas d'hésitation possible. L'homme était bien celui de la photo, celui que, faute de pouvoir lui donner un nom, Morturier avait surnommé Face-Brune... Il ressentit, en pensant à Godard, une vague d'angoisse lui crisper l'estomac, et il dut faire appel à toute sa volonté pour résister à l'envie violente d'aller interpellé l'homme immédiatement.

Il se calma. Il fallait jouer en douceur. Ne pas créer une situation où risquerait de se rompre le seul fil, bien tenu, dont il disposait. Après tout, rien ne prouvait l'implication de Face-Brune dans la disparition de Godard. Ni dans celle de Sarun. Il décida de patienter aussi longtemps qu'il le faudrait, et d'improviser selon la tournure que prendraient les événements. Une des hypothèses possibles était d'attendre que l'homme se décide à partir, de l'accrocher à l'extérieur et d'avoir avec lui une petite conversation...

Mais Face-Brune n'avait pas l'air disposé à s'en aller. Il paraissait plongé dans une réflexion profonde et, pas une seconde, n'avait regardé dans la direction de Mattei. Celui-ci, de son côté, l'observait sans en avoir l'air. Un art qu'il avait depuis longtemps appris à maîtriser... Il sentait, dans cette ambiance très particulière, que les soupçons pouvaient être prompts à s'éveiller... Ainsi, le barman, obstinément, ne le quittait pas des yeux. Pourquoi ? Il se dit qu'il devait se passer quelque chose de pas très clair dans cette boîte, pour que l'arrivée d'un inconnu un peu différent de la clientèle habituelle y éveillât automatiquement la suspicion.

Il fit signe au barman et commanda une autre bière. Le barman le servit, toujours avec le même regard insistant. « Me soupçonne-t-il d'être un flic ? Ou autre chose ? Il faudra que nous songions à nous occuper de cette discothèque, un de ces jours... », pensa-t-il, tout en conservant un air lointain. À cause du barman...

Sacré Face-Brune ! Allait-il se décider à lever l'ancre ? Mattei se tenait prêt à sortir sur ses talons. Mais l'autre ne bougea pas. Il se fit même servir une boisson dans un verre-ballon, un cognac probablement.

Mattei jeta un coup d'oeil rapide à sa montre. Dix heures passées. « Une chance que ce ne soit pas jour de Catherine... J'y coupais pas du rouleau à pâtisserie... » Catherine était sa petite amie, la dernière en date, sexy et sensuelle, mais de nature spécialement possessive et ombrageuse. Ils se

voyaient une fois par semaine, le jeudi précisément, jour de relâche du théâtre de variétés où elle travaillait, dans le corps de ballet. Mais elle avait dû filer dans la Nièvre, appelée au chevet de sa mère, victime d'un accident de voiture sans gravité.

Il se résolut à commander une troisième bière, dont il n'avait vraiment pas envie, mais pour justifier sa présence persistante. Quitte à passer pour un alcoolique, ce dont il se balançait éperdument. Le barman lui apporta son verre, l'oeil toujours aussi scrutateur. Mattei regarda ailleurs, vers la piste de danse. Ce type commençait à l'agacer sérieusement.

Ses yeux furent accrochés par une silhouette féminine qui traversait la salle au milieu des danseurs. Mattei admira en connaisseur. Pas de doute, cette fille avait de l'allure... À l'admiration succéda la surprise. La fille venait de rejoindre Face-Brune.

« Voilà un homme qui me paraît avoir d'intéressantes relations, se dit Mattei, je sens que je vais être bon pour faire la fermeture... »

Il se mit à détailler la femme. Ce n'était pas une Asiatique, comme en témoignaient son teint de blonde et ses yeux très bleus. Elle était vêtue d'une blouse à dominante rouge sur un pantalon noir, et portait de longues boucles d'oreilles en métal couleur d'argent. Elle serra la main de Face-Brune, posa son sac sur le bar et alluma une cigarette. Le barman lui apporta un grand verre plein d'un liquide brun. Il l'avait fait automatiquement, sans qu'elle ait eu besoin de commander. « Une habituée, déduisit Mattei. Ou je me trompe fort, ou elle fonctionne au whisky-soda. »

« Une belle femme, n'est-ce pas ? »

Mattei faillit sursauter. Il avait oublié le barman et s'était imprudemment laissé surprendre en train de reluquer la fille avec un peu trop d'insistance. Il eut envie de s'emparer d'une bouteille d'eau qui traînait sur le comptoir et de la renverser sur la tête du barman. Il résista, mais difficilement.

« Quelle femme ? »

Pour la première fois le barman ébaucha ce qui pouvait passer pour un sourire. Mattei se dit qu'à tout prendre il le préférerait encore quand il ne souriait pas.

« Celle qui vient d'arriver, au bout du bar, et que vous regardiez avec beaucoup d'intérêt... »

Mattei affecta de la remarquer pour la première fois.

« Ah, celle-là, dit-il avec une moue désabusée. Non, elle ne m'intéresse pas vraiment. Pas mon genre. Voyez-vous, moi je les aime très courtes et très grosses... »

De scrutateur, le regard du barman se fit meurtrier. Il retourna à ses

bouteilles. Mattei se morigéna : « Fais gaffe... Le secteur est très chaud, ça se voit comme le nez au milieu du visage... Tu dois te tenir sur tes gardes tout le temps. Aie l'oeil sur tes deux zozos, mais arrange-toi pour que ça ne se voie pas. »

La femme et Face-Brune étaient plongés dans une conversation paisible, apparemment amicale. Elle était de face, et Mattei pouvait étudier son visage. Des traits agréables, mais pas une beauté éblouissante. De l'allure, oui, c'était l'allure qui faisait surtout son attrait...

De l'allure? Pourquoi ce mot provoquait-il soudain dans son esprit une sorte d'interrogation ? Comme si son subconscient essayait de lui suggérer une idée. Un peu ce que l'on éprouve lorsqu'on cherche un nom que l'on a « sur le bout de la langue » mais qui ne revient pas...

Il se dépêcha de chasser cette pensée de son esprit. Il y retournerait plus tard.

Parce que les choses étaient en train de bouger. La fille venait de prendre son sac, et Face-Brune faisait signe au barman. Mattei prit sa décision sans barguigner. Pour ne pas donner prise aux extrapolations du barman, il estima prudent de sortir avant eux et d'attendre au-dehors. Il laissa sur le comptoir un pourboire substantiel (il avait payé d'avance toutes ses consommations, précaution qu'il respectait toujours scrupuleusement) et fila en contournant la piste, pendant que le barman, le dos tourné, encaissait les consommations du couple.

Il traversa la rue et se mit en observation. Il attendit un moment, plus longtemps qu'il ne l'avait escompté, et il commençait à s'inquiéter, se demandant s'il n'avait pas fait une fausse manoeuvre, lorsqu'ils apparurent. Mais ils restèrent debout devant l'entrée de la boîte. « Ils attendent un taxi, se dit Mattei. Ils ont dû se le faire commander au bar, ce qui explique pourquoi ils ont tardé à sortir. » Il se dirigea vers sa voiture, qu'il avait garée à une trentaine de mètres de là, s'installa au volant et mit le moteur en route.

Le taxi s'arrêta devant la discothèque. Ils y montèrent tous les deux. Mattei démarra et vint se placer à une distance suffisante pour n'être ni repéré ni semé. Le taxi rejoignit la place d'Italie, dévala l'avenue des Gobelins et s'engagea dans la rue Monge, qu'il parcourut sur une certaine distance avant de stopper devant un immeuble d'habitation. La fille descendit seule du taxi, pianota sur le code et pénétra à l'intérieur.

Le taxi repartit, toujours suivi par Mattei qui enregistra au passage le numéro de l'immeuble. Il prit par la rue des Fossés-Saint-Bernard, passa la Seine, tourna autour du Génie de la Bastille et se retrouva rue de la

Roquette, où il lâcha son passager, qui, à son tour, entra dans un immeuble, mais d'aspect beaucoup plus modeste.

Mattei n'avait pas cherché à intervenir. Il n'en aurait d'ailleurs pas eu le temps. De toute façon, il savait désormais comment retrouver son bonhomme. Ici ou à la discothèque...

Il se dit qu'à ce point de l'évolution des événements il fallait d'abord qu'il rende compte à Morturier. Il était nécessaire de faire le point et d'arrêter un plan de campagne.

Sur le chemin de son appartement, il se remit à penser à la fille. Quelles étaient ses relations avec Face-Brune ? En les voyant à la discothèque, il s'était demandé s'ils couchaient ensemble. Il en était beaucoup moins sûr, maintenant... Relation d'affaires ? Ou de bistrot ?

En tout cas la fille avait de l'allure...

De l'allure, décidément.

Vendredi

Mattei ne fumait pas et avait horreur de l'odeur de la cigarette. Entrer dans cette tabagie qu'était le bureau de Morturier représentait à chaque fois une épreuve. Surtout en début de matinée, comme c'était le cas aujourd'hui. Morturier devait avoir déjà fumé la moitié d'un paquet.

« J'ai eu pas mal de pain sur la planche, cette nuit », dit Mattei.

Morturier afficha un sourire légèrement graveleux.

« Ah bon ? Aurais-tu rencontré une dévoreuse de santé ? »

Mattei resta impavide.

« Effectivement, j'ai rencontré une fille. Quant à savoir si c'est une dévoreuse de santé, je ne saurais le dire. Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier. Mais je peux vous donner son adresse, s'il vous prend l'envie d'aller y voir... Et ce sera peut-être plein d'intérêt, patron. »

Morturier retrouva un visage sérieux.

« Tiens, tiens ! Tu as mis la main sur quelque chose ?

— J'ai retrouvé Face-Brune. »

Morturier bondit de son fauteuil.

« Ça c'est du boulot ! Comment tu as fait ? »

Mattei eut le triomphe modeste

« À dire vrai, patron, ce n'est pas moi qui l'ai découvert. L'homme providentiel, c'est Nguyen Duc.

— Ce petit Vietnamien ? Qui aurait pu imaginer une chose pareille !

— Il est astucieux comme pas un, patron ! Et je me félicite de lui avoir montré la photo de Face-Brune. Il n'a pas perdu de temps...

— Et tu peux me dire comment il l'a retrouvé ? »

L'inspecteur eut un haussement d'épaules.

« Ça, ce n'est pas encore très clair. Parce que les choses sont allées trop vite pour qu'il ait eu le temps de m'expliquer. Le point étrange, c'est qu'il l'a retrouvé à l'église Saint-Hippolyte. »

Le commissaire écrasa dans le cendrier la cigarette qu'il venait tout juste d'allumer à la précédente.

« Saint-Hippolyte ? Mais qu'est-ce que Duc allait foutre à Saint-Hippolyte ? Tu lui avais dit quelque chose là-dessus ?

— Jamais de la vie ! Mais j'ai bien l'intention d'aller lui demander tout à l'heure la clé du mystère. Il est d'ailleurs tout prêt à me la donner. »

Morturier retourna s'asseoir derrière son bureau.

« Vas-y, raconte-moi un peu ça. »

Mattei fit un récit détaillé de ses aventures de la soirée et de la nuit.

Morturier eut un hochement de tête approbateur, puis alluma une cigarette.

« Tu crois que la femme a quelque chose à voir avec notre affaire ?

— Impossible à dire... C'est peut-être une simple relation de Face-Brune. Rien qu'une amie. Hier, personne n'aurait pu dire s'ils couchent ensemble ou non. Ils sont rentrés sagement chacun chez soi...

— Mouais... Ça ne prouve pas forcément que cela ne leur arrive pas de temps en temps. Ou que cela ne leur est pas arrivé... Elle est comment, cette fille ?

— Elle est pas mal. Un visage agréable. Mais surtout de l'allure. Oui, beaucoup d'allure... »

Morturier jeta à son adjoint un regard insistant.

« Tu dis bien : de l'allure ? »

L'étonnement se peignit sur le visage de Mattei.

« Oui, patron, c'est l'impression qu'elle m'a faite... »

Le commissaire hocha la tête.

« Je vais te dire une chose. Sais-tu que tu as déjà employé cette expression avant-hier, ici même, devant moi... »

Le front de Mattei se plissa sous l'effort de réflexion.

« Le concierge... », suggéra Morturier.

« Le concierge ? » répéta l'inspecteur, éberlué.

Puis son visage s'éclaira. Il se sentit presque libéré. Libéré de la tracasserie de son subconscient. Sacré Morturier ! Quelle mémoire ! Rien ne lui échappait...

De l'allure. C'était le mot qu'avait prononcé le concierge de la rue Cadet quand Mattei l'avait interrogé au sujet des habitudes de Sarun, en évoquant cette femme qui, à une certaine époque, venait de temps à autre passer la nuit dans l'appartement.

« C'est peut-être la même... Mais des mignonnes qui ont de l'allure, on en compte quelques-unes dans Paris, surtout parmi celles qui fréquentent les bars la nuit... »

Morturier acquiesça.

« Très juste. N'empêche que j'ai toujours eu pour principe de me méfier des coïncidences. Alors, cette fille, nous allons quand même la cadrer dans notre collimateur, et tâcher d'en savoir un peu plus sur elle... Donc tu mets un de nos types en piste et qu'il ne la lâche plus.

— C'est déjà fait, patron. J'en ai même mis deux devant sa porte depuis ce matin. Rachid et Béchaud. Avec mission de lui tirer le portrait pour faire bonne mesure. Ça peut servir...

— Bon travail. Quel genre de fille, à ton avis ? Une pute ? »

Mattei se gratta le menton.

« À vrai dire, je ne crois pas trop. Bien sûr, on ne peut jurer de rien, mais ni sa mise ni son comportement n'étaient cette idée. Et puis cette façon de rentrer bien sagement chez elle en taxi...

— De toute façon nous serons rapidement fixés. Parlons maintenant de Face-Brune. Notre plat de résistance, c'est lui... Le seul qui puisse nous mener à Godard. Et je n'ai pas l'intention de perdre la piste.

—Espérons qu'il nous y mènera, patron... Mais jusqu'à maintenant, nous n'avons aucune preuve qu'il soit pour quoi que ce soit dans la disparition de Godard. D'après ce que Duc m'a dit, Godard avait plutôt l'air de poursuivre quelqu'un que d'être lui-même poursuivi... »

Morturier fit la moue.

« Je sais... Mais c'est le seul élément dont nous disposions. Le seul... C'était tout de même lui que tu avais chargé Godard de prendre en chasse.

— Alors, on opère comment, patron ? »

Morturier réfléchit longuement, en tirant sur sa cigarette.

« Je crois qu'il va falloir y aller bille en tête, quitte à prendre le risque de faire fausse route. Avec deux cadavres et deux disparitions sur les bras, nous ne pouvons plus nous permettre d'attendre. Il faut cueillir ce gars tout de suite et voir ce qu'il a à nous raconter. Je dis bien : tout de suite. Ce matin. J'espère qu'il n'a pas déjà quitté son domicile.

— Faudrait qu'il se soit levé drôlement tôt, alors... Parce que j'ai planqué Flohic devant chez lui depuis huit heures, avec consigne de me prévenir immédiatement si le bonhomme sort, tout en le prenant en chasse...

— Très bien. Il ne te reste plus qu'à filer là-bas, et à l'embarquer dès qu'il

mettra le nez dehors. Tu l'amènes ici et on s'offre une petite conversation entre gens de bonne compagnie... »

Mattei parvint rue de la Roquette une demi-heure plus tard. Le trajet depuis le quai des Orfèvres n'avait duré que dix minutes. Il avait une voiture du service, avec un chauffeur, mais banalisée. Elle dut se garer en double file, en attendant qu'un stationnement finisse par se dégager, ce qui se produisit au bout de quelques minutes. Mattei resta assis auprès du chauffeur et, sur son mobile, appela Flohic, qu'il apercevait un peu plus loin, passionné, aurait-on juré, par la lecture de son journal.

« Il vient juste de sortir, dit Flohic. Il est entré dans le bistrot à côté de l'immeuble. Il a l'air de prendre son p'tit déj'.

—Bon... Inutile que tu restes là-bas. Remonte la rue et viens me rejoindre près de la voiture. On va l'alpagner dès qu'il mettra le nez dehors. »

Mattei sortit de la voiture, et les deux policiers remontèrent pendant une quinzaine de mètres en direction du café, sur le trottoir où donnait l'établissement, s'arrêtèrent et firent mine de s'absorber dans la contemplation d'une vitrine exposant des appareils électroniques, sans cesser de surveiller le bistrot. Au bout de quelques minutes, Face-Brune fit son apparition et vint dans leur direction.

Ils se laissèrent dépasser de trois ou quatre mètres, puis le rejoignirent, l'encadrèrent et le prirent sous les bras.

« Restez calme, dit Mattei en exhibant sa carte. Nous ne sommes animés d'aucune mauvaise intention. Nous voulons juste avoir une petite conversation avec vous. »

L'homme tourna la tête vers Mattei, l'observa longuement, mais ne dit rien, ne fit pas mine d'opposer la moindre résistance. Il se laissa docilement pousser sur le siège arrière de la voiture. Flohic s'installa à côté de lui, Mattei prenant place à l'avant. La voiture démarra rapidement. L'inspecteur décrocha le téléphone de bord et appela Morturier.

« Mission accomplie. Nous arrivons.

—Laisse-le d'abord dans l'antichambre avec Flohic. Je préfère te voir avant. »

Dans la voiture, l'homme continua de rester muet. Ce fut Mattei qui lança l'offensive.

« Je suppose que vous parlez français ? »

L'Asiatique haussa les épaules.

« J'ai toujours parlé le français. Autant que ma langue maternelle. »

Il avait un accent, mais peu prononcé.

« Votre langue maternelle ? »

Il jeta à Mattei un regard aigu, interrogateur, comme si la question le surprenait. Il répondit, au bout de quelques instants :

« La langue cambodgienne, bien sûr.

— Pourquoi "bien sûr" ?

— Parce que je suis cambodgien. Je pensais que vous le saviez.

— Tous les cambodgiens parlent le français ? »

Face-Brune haussa les épaules et ne répondit pas.

Mattei s'abstint d'insister. D'ailleurs, ils arrivaient quai des Orfèvres.

« Un Cambodgien, commenta Morturier.

— C'est ce qu'il dit. Et il n'y a pas de raison pour qu'il raconte des histoires. D'autant qu'il avait l'air de croire que nous étions au courant...

— Il doit penser que nous savons des tas de choses sur lui. S'il se doutait que nous ignorons tout ! Laissons-le mariner dans l'erreur. »

Il resta un moment silencieux, tirant pensivement sur sa cigarette.

« Il va falloir jouer prudemment. Nous n'avons rien de vraiment solide sur quoi nous appuyer, en dehors du fait qu'on le retrouve lié aux deux disparitions. Coïncidence suspecte, comme toute coïncidence. Mais si, subjectivement, une coïncidence éveille le doute, objectivement elle ne peut pas constituer une preuve. »

Mattei opina.

« Il y a quand même une autre coïncidence, patron : c'est que Sarun est d'origine cambodgienne, lui aussi. »

Le commissaire acquiesça d'un signe de tête. Puis il décrocha son téléphone et demanda qu'on lui passe le service du personnel de la PJ :

« Pourriez-vous m'envoyer une photo de Godard ? J'en ai besoin tout de suite. »

Face-Brune entra dans le bureau et s'assit sur la chaise que Morturier lui avait indiquée de la main. Il ne donnait aucun signe de nervosité, visage calme et mains croisées. Il était vêtu d'un sobre costume gris sur une chemise bleue, sans cravate.

« Voici le commissaire principal Morturier, dit Mattei. Je suis l'un de ses collaborateurs, mon nom est Mattei. »

Le Cambodgien inclina la tête, sans dire un mot.

« Je tiens d'abord à vous préciser, dit Morturier, que votre présence ici n'a aucunement le caractère d'une arrestation. Nous cherchons un témoignage et nous voudrions simplement que vous nous aidiez à y voir clair dans une

série d'événements graves, sans pour autant que nous vous suspicions en quoi que ce soit. Et si nous avons dû recourir à ce mode de convocation un peu expéditif, je le reconnais, c'est que le temps presse et que nous redoutons des développements dramatiques dans l'affaire qui nous occupe.

»

Face-Brune resta muet, se contentant de fixer le commissaire de ses yeux sombres. Celui-ci continua :

« Vous êtes cambodgien. Puis-je savoir depuis quand vous vivez en France ?

— Depuis six mois.

— Vous y êtes entré régulièrement ? »

L'homme prit un portefeuille dans la poche intérieure de son veston, en extirpa une carte de séjour et une carte de travail qu'il tendit à Morturier. Le commissaire les lut attentivement. Elles étaient toutes deux au nom de Tamlok Youkphan, originaire de Phnom Penh. Morturier releva les renseignements sur son bloc, puis rendit les papiers au Cambodgien.

« Vous êtes employé dans une entreprise d'import-export du treizième arrondissement. En quoi consiste votre travail ?

— Je suis chargé des opérations commerciales avec le Cambodge et la Thaïlande.

— Je vois. »

Morturier alluma une cigarette. Sarun lui aussi s'occupait de relations avec ces pays. Pas dans la même branche, à la vérité. Les coïncidences se multipliaient, décidément. Il décida de pousser les choses dans cette direction.

« Vous connaissez Patrick Sarun, n'est-ce pas ? »

Il s'était dit, sans trop y croire, qu'une question directe déstabiliserait peut-être son interlocuteur. Il ne fut pas réellement surpris en constatant que celui-ci restait impassible, et qu'il n'hésita que quelques secondes avant de répondre sur un ton tranquille :

« Je le connais très bien. Il est d'origine cambodgienne, comme moi.

— Vous vous voyez souvent ?

— Quelquefois.

— Clandestinement ? »

Pour la première fois le visage de Youkphan marqua une légère surprise.

« Je ne comprends pas », dit-il. Mais il demeurait parfaitement calme.

Morturier se pencha vers lui et sa voix se fit plus tranchante, tandis qu'il martelait du poing le sous-main sur son bureau.

« Nous savons beaucoup de choses, monsieur Youkphan. Nous sommes au courant de vos mystérieuses rencontres avec Sarun à l'église Saint-Hippolyte. »

Le Cambodgien ne broncha pas. Et même, l'ombre d'un sourire plana un instant sur son visage.

« Pourquoi "mystérieuses" ? Nos rencontres n'ont rien de mystérieux. Il est vrai que nous nous retrouvons parfois dans cette église pour des raisons de discrétion, mais il nous arrive aussi de nous rencontrer ailleurs, au restaurant ou au café.

— Pour des raisons de discrétion ? Quelles raisons ?

— Les raisons les plus banales. Sarun est journaliste. Il suit de très près la situation au Cambodge. Mais il en est parti depuis longtemps, alors que j'ai gardé beaucoup de contacts là-bas. Je lui transmets régulièrement les informations que l'on m'envoie et qui lui sont très utiles dans son métier. Mais, comme tout journaliste, il tient à protéger ses sources. Voilà pourquoi il préfère que cela se fasse dans un lieu discret. »

Morturier se rejeta dans son fauteuil. L'explication se tenait, mais il était persuadé qu'elle ne correspondait pas à la réalité. Il n'avait, pour le moment, aucun moyen de le savoir.

« Comment êtes-vous entré en relation avec Sarun ?

— Par hasard. Dans un bar. Il a compris, à mon physique, que j'étais cambodgien, comme lui, et nous avons lié conversation... Nous avons découvert que nous avions fréquenté le même lycée français à Phnom Penh, le lycée Descartes. Mais pas à la même époque. Il est beaucoup plus jeune que moi.

— Quel âge avez-vous ?

— Cinquante-trois ans.

— Pourquoi êtes-vous venu en France ? »

Youkphan eut un imperceptible haussement d'épaules.

« La vie au Cambodge devenait de plus en plus difficile. »

Il se fit un silence. De façon inattendue, ce fut Youkphan qui le rompit.

« Pourquoi m'interrogez-vous sur mes rapports avec Sarun ? »

Morturier hésita sur la réponse à donner. Il finit par décider qu'à ce stade une explication était nécessaire : Youkphan demeurerait le seul fil conducteur, le seul susceptible de conduire sur les traces de Godard. Il fallait lâcher du

lest.

« Nous avons à élucider un crime. Un homme non identifié à été trouvé assassiné devant le domicile qu'occupe Sarun. »

Le visage de Youkphan ne traduisit aucune émotion. Il se borna à dire :

« Sarun ne peut pas être un assassin.

— Pourquoi ?

— Il n'a pas une nature d'assassin. C'est un homme doux et pacifique.

— Si vous saviez le nombre d'hommes doux et pacifiques qui sont des assassins en puissance... Dans cette matière, les apparences sont trompeuses.

— C'est possible... Mais pas Sarun.

— Vous êtes bien catégorique ! »

Youkphan posa sur le commissaire un regard perçant, tandis qu'une légère grimace plus proche du rictus que du sourire se dessinait sur son visage.

« J'ai moi aussi une certaine expérience en la matière. J'ai rencontré beaucoup d'assassins dans ma vie. »

Puis devant la réaction interloquée de Morturier :

« Pendant trois ans, mon pays a été livré aux assassins. Des assassins de l'espèce la plus sanguinaire... »

Le commissaire hocha la tête. Tous ces Cambodgiens avaient été marqués par le génocide. Les parents de Sarun lui-même avaient compté parmi les victimes...

Il y eut un coup frappé à la porte, Mattei alla ouvrir et revint avec une enveloppe qu'il posa sur le bureau de Morturier. Celui-ci en sortit la photo de Godard.

« Je voudrais que vous regardiez cette photo et que vous me disiez si vous avez déjà vu cet homme. »

Youkphan prit la photo d'un geste lent, suivi par les regards concentrés des deux policiers. Il l'examina pendant plusieurs secondes, puis secoua négativement la tête. Mattei eut l'impression d'avoir vu une ombre passer sur son visage, une légère crispation des mâchoires, un frémissement des narines épatées, mais il n'aurait pu jurer qu'il n'avait pas été victime de son imagination.

« L'avez-vous déjà vu ? » insista Morturier.

De nouveau, le Cambodgien fit non de la tête.

« Vous en êtes tout à fait sûr ? » Le ton du commissaire était de plus en plus rugueux.

Youkphan reposa la photo sur le bureau

« Je ne l'ai jamais vu », dit-il d'une voix calme.

Morturier comprit qu'il ne pouvait aller plus loin. L'homme mentait sans doute mais il n'avait pas le moyen de le savoir. En tout cas pour le moment... Il se leva.

« Nous en resterons là. Pour aujourd'hui, car je me réserve d'avoir recours à vous tant que le mystère du cadavre trouvé devant chez Sarun n'aura pas été élucidé. Je ne vous cache pas que j'avais espéré, du fait de vos relations avec Sarun, que vous auriez pu nous apporter des éléments propres à faire avancer notre enquête. Car vous étiez au courant de cette affaire ? Je ne me trompe pas ? »

À la surprise des deux policiers, Youkphan répondit d'une voix tranquille :

« Évidemment... Sarun m'a raconté toute l'histoire. Il était d'autant plus bouleversé qu'il ne comprenait rien à cette mise en scène.

— Et vous, vous y comprenez quelque chose ? »

Le Cambodgien secoua la tête, l'air soudainement préoccupé.

« C'est un mystère.

— Vous ne voyez rien dans la vie de Sarun qui puisse nous mettre sur la voie ?

— Ce que je connais de sa vie privée me paraît d'une totale transparence. Quant à sa vie professionnelle, en dehors des informations que je lui fournis sur la situation au Cambodge, je pense qu'il est plus qualifié que moi pour vous en parler et vous aider à trouver une explication... »

Morturier sentit en cet instant qu'une faille venait d'apparaître. Un créneau qu'il fallait exploiter sans attendre.

« Je suis entièrement de votre avis, dit-il lentement. Sarun est certainement le mieux qualifié pour nous parler de sa vie professionnelle et privée... »

Il s'interrompit, ménageant son effet.

« Malheureusement pour lui et pour nous, il n'est plus en mesure de le faire... »

Il s'arrêta à nouveau et dévisagea le Cambodgien. Pour la première fois depuis son entrée dans la pièce, une émotion s'était reflétée sur son masque jusque-là impassible. Il avait été touché, c'était visible, et il accusait le

coup. Il tourna vers le commissaire un regard interrogateur, lourd d'inquiétude.

Morturier fit durer le silence, prit le temps d'allumer une cigarette, attendant une question. L'autre continuait de le fixer avec intensité, mais n'ouvrait pas la bouche. « Ce type a des couilles en béton », ne put s'empêcher d'admirer Mattei dans son for intérieur.

Morturier comprit que l'homme resterait enfermé dans son silence. Il se décida à laisser tomber d'une voix froide :

« Il a disparu de son domicile dans la nuit d'avant-hier... »

Mattei, qui observait Youkphan, crut déceler une légère décrispation de ses traits. Soulagement, peut-être ? Le Cambodgien s'était-il attendu à quelque chose de pire ?

« Je l'ignorais, dit Youkphan.

— Avez vous une idée de ce que cache cette disparition ? »

Le Cambodgien secoua la tête, puis dit, après un instant de silence :

« Aucune idée. En dehors des relations dont je vous ai parlé, je savais peu de chose de la vie de Sarun. Je ne savais même pas où il habitait. »

Les deux policiers échangèrent un coup d'oeil rapide, frappés d'une même impression. Le ton de l'homme manquait de conviction. Il en savait sûrement beaucoup plus qu'il n'acceptait de le reconnaître...

Morturier s'approcha de lui et posa la main sur son épaule.

« Je ne vous retiens plus, monsieur Youkphan. Vous allez pouvoir retourner à vos occupations. Mais avant que vous partiez, je dois vous rappeler que nous sommes en présence d'un crime d'abord, puis d'une disparition inexplicable et inquiétante. La possibilité qu'une lourde menace pèse sur la vie de Sarun ne peut être écartée. Alors, si vous êtes en possession de quelque indication, si infime soit-elle, vous avez le devoir de nous la communiquer. Je vous conseille d'y réfléchir, monsieur Youkphan ! »

Le Cambodgien leva les yeux vers lui, le considéra un moment mais ne fit aucun geste qui pût signifier une approbation ou une désapprobation. Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit, se tourna vers les deux policiers et les salua à la manière bouddhique, les mains jointes sous le menton. Puis il sortit sans dire un mot.

« Coriace, le bonhomme... », commenta sobrement Mattei.

Morturier hocha la tête.

« Plutôt... Et pourtant il y a chez lui quelque chose qui me plaît. Je serais

bien embarrassé de dire à quoi ça tient, mais c'est un fait. Ce qui me paraît certain, c'est qu'il sait des choses... Il joue sans doute un rôle actif dans toute cette affaire... Ma35is pas forcément un mauvais rôle.

— N'empêche que nous ne sommes pas beaucoup plus avancés, surtout sur le sort de Godard. Je l'ai observé attentivement pendant que vous l'interrogiez, mais je suis incapable de dire s'il a une idée sur la question...

— Et pourtant... Tu oublies le macchab de la rue Baudricourt ? Ce macchab trouvé comme par hasard sur le trajet qu'ont emprunté Youkphan et Godard, celui-ci suivant l'autre... Tu ne m'enlèveras pas de l'idée que la découverte de ce macchab est la cause du comportement bizarre de Godard dans la boutique de Nguyen Duc. Et de sa disparition... Or Godard n'a pas pu découvrir ce cadavre tout seul. Il n'aurait eu aucune raison d'aller se balader au premier étage de l'immeuble. C'est parce qu'il a suivi Youkphan qu'il est tombé dessus ! Alors je n'arrive pas à imaginer que Youkphan, qui me paraît plutôt du genre rapide du côté de la cervelle, n'ait pas repéré Godard à un moment ou à un autre. On a beau être champion de la filature discrète, comme Godard, passer inaperçu dans un appartement ou une cage d'escalier, c'est plutôt coton !

— Donc il ment ?

— Disons qu'il y a de fortes présomptions qu'il ait vu Godard. Mais ça ne prouve pas qu'il soit pour quoi que ce soit dans sa disparition...

— Sauf dans l'hypothèse où Godard l'aurait vu assassiner le macchab... Dans ce cas, le pauvre Godard... »

Il ne finit pas sa phrase. Morturier secoua la tête.

« Bien sûr, c'est envisageable. Mais je n'y crois pas. Entre le moment où Godard t'a téléphoné et celui où il a fait irruption dans la boutique de Nguyen Duc, nous avons calculé de façon très précise qu'il s'était écoulé trente-cinq minutes. Le temps d'arriver à l'appartement puis d'aller jusque chez Duc, ça nous enlève bien quinze minutes. Ce qui veut dire que Youkphan aurait disposé de vingt minutes pour rencontrer la victime, discuter éventuellement avec elle, la buter, la débarrasser de tous ses papiers et autres marques de fabrique. Ça me paraît plutôt court comme timing... Non, je pense que le Cambodgien sait quelque chose de la disparition de Godard, mais qu'il n'en est pas responsable.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas parlé de ce deuxième cadavre, patron ?

— À partir du moment où il refuse de reconnaître qu'il a vu Godard, il vaut mieux ne pas dévoiler nos batteries... Car lui en parler revient à admettre qu'il est allé dans l'appartement, ce qui en fait le suspect n° 1 et nous oblige à le boucler pour suspicion de meurtre. Or je pense qu'il n'est pas l'auteur du crime et qu'il va nous être plus utile dehors qu'en cabane...

—Vous croyez qu'il commettra une imprudence qui nous mettra sur la voie ?

— Ça, je n'en mettrais pas la main au feu. Ce que je crois, c'est que la disparition de Sarun lui a flanqué un sale coup, et qu'il doit être déjà en train de gamberger à toute allure. Souhaitons lui bonne gamberge et attendons la réaction.

— Bien, patron. En attendant la réaction, je voudrais aller faire un tour du côté de chez Nguyen Duc. J'aimerais bien savoir comment cet animal a réussi à retrouver notre Cambodgien. »

« Quelque chose me disait que je ne tarderais pas à recevoir votre visite, inspecteur », dit Nguyen Duc d'une voix paisible. Il était debout derrière son comptoir, plongé dans la lecture d'un atlas de grand format. « Vous avouerais-je que je l'attendais avec une certaine impatience ? Toujours mon incorrigible curiosité... J'étais avide de savoir si le renseignement que je vous ai donné hier avait pu vous être de quelque utilité. »

Mattei sourit. Ce sacré petit antiquaire forçait la sympathie.

« Très utile, monsieur Duc. Le Cambodgien était bien dans la discothèque, et nous avons pu avoir avec lui, ce matin, une conversation qui a fait avancer nos affaires...

— Vous m'en voyez très heureux, inspecteur. Ainsi, il s'agissait bien d'un Cambodgien ? Je m'en doutais, à la vérité. Un physique typique, bien que certains Thaïs des provinces limitrophes avec le Cambodge aient souvent des caractéristiques semblables. Quoi qu'il en soit, je suis heureux d'avoir pu vous rendre ce petit service. »

Mattei saisit la balle au bond.

« Croyez que je vous en suis très reconnaissant. Mais j'ai besoin d'en savoir plus. Par exemple, connaître les circonstances qui vous ont mis en présence de cet homme. Nous n'avons pas eu le temps d'en parler hier soir. C'est important. Nous pouvons en tirer des indications utiles... »

Ce fut au tour de Duc de sourire.

« Je crains de vous décevoir, inspecteur. Mon histoire ne va rien vous apporter que vous ne sachiez déjà... Si j'ai retrouvé cet homme, c'est par l'effet combiné de ma curiosité coupable et d'un petit raisonnement.

— Un raisonnement ?

— Voyez-vous, inspecteur, le métier d'antiquaire comporte de longues périodes d'inactivité passées à attendre le client dans la boutique. Alors, pour meubler ces heures, je me livre à deux occupations principales : je lis et je réfléchis. Je lis un peu de tout, y compris des romans policiers. Maigret, Hercule Poirot, Miss Marple et bien d'autres limiers m'ont souvent tenu compagnie. Si bien que je me suis tout naturellement exercé à observer des faits, à essayer de les ajuster et à en tirer des conclusions. Un passe-temps qui m'apporte de menues satisfactions... »

Il se frotta les mains puis ajouta :

« C'est ce que j'ai fait pour ce Cambodgien.

— J'aimerais que vous me racontiez cela. »

Duc invita l'inspecteur à prendre place auprès du petit guéridon, extirpa la théière de son panier rembourré et remplit deux tasses.

« En réalité, inspecteur, je n'ai pas eu à déployer des ressources intellectuelles démesurées. Il m'a suffi de trois indices : l'un fourni par vous, l'autre par la photo, et le troisième par l'irruption de Godard dans ma boutique...

— Un indice fourni par moi ? Vous m'intriguez, monsieur Duc.

— Oh ! ce n'était de votre part qu'une remarque bien anodine ! Et qui aurait dû passer inaperçue. Mais il se trouve que, lorsque vous m'avez reçu dans votre bureau (quand je vous ai remis le rouleau de pellicule), j'ai porté à tout ce que vous m'aviez dit une attention particulière, probablement en raison de la circonstance dramatique que constituait la disparition de Godard. Et de retour ici, me remémorant notre conversation, je me suis rappelé que vous m'aviez demandé si ma boutique se trouvait à proximité de l'église Saint-Hippolyte. L'utilité de cette précision ne m'avait pas paru évidente, et c'est pourquoi elle m'avait légèrement surpris sur le moment. Toutefois, je n'y aurais probablement plus pensé si les photos du Cambodgien, que vous m'avez présentées et que j'ai examinées avec attention, ne m'avaient pas remis cette réflexion en mémoire. Ces photos, en effet, montrent de la façon la plus claire, derrière le portrait de l'homme, les marches particulièrement raides, très caractéristiques, de l'église Saint-Hippolyte. Dernier indice enfin, nous avons ensemble mis en évidence le fait que Godard, lorsqu'il est arrivé chez moi, venait de la direction générale de l'avenue de Choisy, où se trouve l'église Saint-Hippolyte. Alors, poussé par quelque démon de cette fatale curiosité, je n'ai pu résister à la tentation d'aller faire un petit tour du côté de l'église. Voilà l'explication, très banale comme vous pouvez le constater, de ce petit mystère. Le reste est affaire de hasard, je suppose... »

Mattei avala une gorgée de thé. Il n'était pas spécialement amateur de ce breuvage, plutôt habitué, tout au long de la journée, à s'imbiber de café. Mais il reconnut que ce thé-là, léger et parfumé, se laissait boire agréablement...

« Vous me voyez ébloui par vos talents de limier, monsieur Duc. Et je les trouve même infiniment plus remarquables que votre modestie ne veut bien l'admettre... Mais je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous lorsque vous parlez de hasard. La présence du Cambodgien dans l'église ce jour-là n'avait rien de fortuit, j'en suis persuadé. Il s'y trouvait parce qu'il devait y

rencontrer quelqu'un... »

Il s'interrompit.

« Quelqu'un qui n'est pas venu », termina l'antiquaire avec un demi-sourire.

L'inspecteur acquiesça de la tête.

« C'est l'évidence même, continua Duc. Cet homme a attendu pendant une heure. Il est vrai que certaines personnes aiment à demeurer longtemps assises à méditer dans les églises. Mais dans ce cas particulier, la piété n'était pour rien dans l'insistance montrée par notre homme. Ce Cambodgien, très probablement bouddhiste, ne se trouvait pas dans un temple catholique pour prier, mais pour un rendez-vous. Un rendez-vous manqué... »

Mattei hocha la tête sans rien dire. Ce rendez-vous, Youkphan ne pouvait l'avoir eu qu'avec Sarun. Saint-Hippolyte était leur point de rencontre habituel. Ce qui prouvait, comme Morturier l'avait pressenti, que le Cambodgien ignorait tout, la veille, de la disparition de Sarun. Cette disparition qui l'avait affecté, quand il l'avait apprise, au point de lui faire perdre pendant un instant un flegme jusque-là inébranlable...

Mattei finit sa tasse de thé et se leva.

« Merci pour votre collaboration, décidément précieuse, monsieur Duc. Et pardonnez-moi d'avoir interrompu votre lecture. Je vois que vous vous intéressez à la géographie ?

— C'est effectivement une de mes petites manies... J'étais justement en train de consulter la carte du Sud-Est asiatique. On apprend tellement de choses en regardant simplement une carte ! »

Il posa son index sur l'atlas.

« Tenez, puisque nous parlions de ce Cambodgien, voici précisément le Cambodge, ce petit pays fait pour la paix et la sérénité, et pourtant si déchiré aujourd'hui... »

Du bout du doigt, il suivit la frontière entre le Cambodge et la Thaïlande.

« Une région bien difficile. Que de drames se sont déroulés par ici. Et sans doute encore aujourd'hui... »

Il raccompagna Mattei jusqu'à la porte.

« Oui, dit-il, une carte vous apprend bien des choses... »

« Un bonhomme d'un modèle pas très courant, ton Nguyen Duc, dit Morturier. Ce que tu m'en rapportes commence à m'intéresser sérieusement.

— J'ai été frappé par l'insistance qu'il a mise à me montrer cette carte du Cambodge. Comme s'il avait voulu me faire comprendre quelque chose.

— C'est possible...

— Vous savez à quoi je pense, patron ? Je me demande si nous ne devrions pas mettre à contribution sa connaissance des moeurs et coutumes du monde asiatique. Je suis persuadé qu'il ne demanderait qu'à nous aider. Visiblement, cette affaire titille son intellect, bien qu'il n'ait jamais essayé de tirer de moi la moindre information. Je suis persuadé qu'il est arrivé, sans avoir beaucoup d'éléments, à se faire une idée de l'affaire. Il ne m'a d'ailleurs pas caché qu'il aimait bien jouer les Sherlock Holmes ou autres Hercule Poirot amateurs. Rien ne nous oblige à lui dévoiler le fond de l'affaire, mais il peut avoir une idée qui nous mette sur la voie.

— On va y penser. Pour le moment, ce qui m'intéresse, c'est ce qu'il nous a appris : que Youkphan attendait Sarun hier à l'église Saint-Hippolyte. Pourquoi ? Pourquoi ce nouveau rendez-vous, alors qu'il s'étaient vus l'avant-veille et qu'ils ne se rencontraient d'habitude qu'une fois par semaine ? La seule explication, c'est qu'il s'est passé pendant ces quarante-huit heures quelque chose de grave dont l'un des deux voulait faire part à l'autre. Et qu'il a dû lui envoyer un message pour lui demander de venir à l'église. Mais le message n'a pas atteint son destinataire. Pourquoi ? Pour la simple raison que celui-ci avait disparu entre-temps. Et que l'autre ne le savait pas... Puisque c'est nous qui avons appris la disparition à Youkphan, la conclusion vient d'elle-même : c'est Youkphan qui a cherché à joindre Sarun, et pas le contraire. Je suis prêt à parier qu'il y a en ce moment, rue Cadet, un message qui traîne, dans lequel Youkphan demandait à Sarun de le rejoindre à Saint-Hippolyte. Il a dû forcément lui écrire puisque l'autre ne répondait pas au téléphone. Et pour cause ! J'aimerais que tu fasses un saut là-bas pour vérifier si je ne me fous pas le doigt dans l'oeil.

— J'y vais, patron.

— Avant de partir, attrape ton téléphone et demande à Nguyen Duc s'il veut bien passer ici cet après-midi pour une conférence au sommet, lui, toi et moi. Et surtout explique-lui que nous n'avons pas l'intention de le faire croupir sur la paille humide des cachots, mais qu'au contraire nous avons besoin de ses lumières... »

Il prit une cigarette.

« Autre chose : les gars que tu as postés devant chez Belle-Allure ont réussi à la photographier pendant qu'elle sortait de chez elle. Pendant que l'un la filait, l'autre rapportait la photo ici dare-dare. Elle doit être tirée maintenant. Passe la prendre et vois si elle éveille les souvenirs du concierge. »

Quand le concierge ouvrit la porte de la loge, une aimable odeur de cuisine chatouilla les narines de Mattei. Il essaya de deviner et opta pour un petit salé aux lentilles. Il se dit que le métier de gardien d'immeuble avait des aspects sympathiques, et il se prit un moment à envier le gros homme. Les plats mijotés figuraient moins souvent qu'il ne l'aurait souhaité au menu d'un inspecteur de la PJ, plutôt voué, à l'heure du déjeuner, au régime baguette-jambon-beurre. Le concierge, qui avait d'abord adopté une attitude de méfiance, devint nettement plus coopératif quand il reconnut l'inspecteur.

« Désolé de vous déranger pendant votre repas, dit celui-ci, mais j'aurais aimé éclaircir un ou deux points. Je n'en ai que pour quelques minutes.

- Mais vous ne me dérangez pas, monsieur l'inspecteur. Nous n'avions pas encore commencé... »

Un bruit de vaisselle venait de la cuisine. La femme du concierge, bien sûr. Celle qui de temps en temps allait donner un coup de plumeau dans l'appartement du journaliste...

« Bien entendu vous n'avez pas revu Sarun ?

— Il est jamais revenu. Je passe deux fois par jour devant son appartement pour vérifier, mais rien. Les scellés sont toujours à leur place, intacts.

— Qu'est-ce que vous faites de son courrier ? Vous le passez sous la porte ?

— Mais y a pas de courrier ! Il en reçoit pour ainsi dire jamais, à part des pubs qu'il me demande de foutre directement au panier. »

Il hocha la tête, prit un air pensif.

« Sauf avant-hier... Ouais, une lettre qui est arrivée au courrier du matin. Même que j'savais pas trop c'que j'devais en faire...

— Vous l'avez passée sous la porte ?

— Non, non. J'l'ai gardée ici dans la loge. Tenez, la v'là. »

Le cachet, bien visible, portait la marque d'un bureau de poste du onzième arrondissement, rue Bréguet. « Bravo, patron », pensa Mattei.

Il sortit de sa poche les photos de Youkphan.

« Regardez bien ce type et dites-moi si par hasard vous ne l'auriez pas vu en compagnie de Sarun. »

Le concierge alla chercher des lunettes dans le tiroir du buffet et examina longuement les clichés. Il secoua la tête :

« Jamais vu ce gars-là. J'dis pas qu'il est pas venu chez Sarun, mais ça ne me dit rien. »

Mattei montra les photos de Belle-Allure, prises au téléobjectif, dont quelques-unes en pied.

Le concierge hocha la tête.

« Ça, c'est la fille qui venait chez Sarun à un moment donné. Remarquez que pour la figure, des blondes comme celle-là, c'est assez courant, et je pourrais peut-être me tromper vu qu'elle se manifestait seulement le soir à la nuit tombée. Mais côté silhouette, ça j'peux vous dire : y a pas d'erreur possible...

— De l'allure, hein ?

— C'est ça, une allure du tonnerre. »

Mattei remit les photos dans sa poche.

En même temps que la lettre.

« M'sieur l'inspecteur, bafouilla le concierge, vous ne pouvez pas emporter cette lettre !

— Une lettre ? Quelle lettre ? Vous vous souvenez d'avoir vu une lettre, vous ? Moi non. »

« Vous avez mis dans le mille, patron. »

Mattei tendit la lettre à Morturier. Le mot était bref : « La situation devient très dangereuse. Il faut que je vous voie. Je vous attends absolument demain mercredi à la même heure au même endroit. Y. »

Morturier fit la moue.

« J'espérais mieux... Ça ne nous apprend rien. Sacrement prudent, ce Youkphan !

— J'ai montré sa photo au concierge. Ça n'a pas fait tilt dans sa cervelle.

À mon avis, le Cambodgien ne s'est jamais pointé rue Cadet.

— Et la fille?

— Le concierge n'a pas hésité. C'est bien elle qui a fréquenté l'appartement de Sarun à une certaine époque.

— Voilà qui est fort intéressant ! On va s'en occuper... Tu as pu convoquer Nguyen Duc ?

— Il devrait être ici dans dix minutes. »

Morturier reprit la lettre de Youkphan et la relut.

— De quelle "situation très dangereuse" peut-il s'agir ? Que s'est-il passé entre le lundi soir, moment où Youkphan et Sarun se sont rencontrés à Saint-Hippolyte, et le mercredi, jour où cette lettre a été postée ? Répondez, Watson...

— Le cadavre de la rue Baudricourt, patron.

— Ça me paraît en effet plus que probable. Si c'est bien ça, quelque chose me dit que la combinaison cadavre-disparition de Sarun va amener l'ami Youkphan à se découvrir très bientôt... »

Le mobile de Mattei couina. C'était Rachid, qu'il avait chargé de la filature de Belle-Allure.

« J'ai les coordonnées de la fille. Elle s'appelle Stéphanie Girardin et travaille dans une entreprise de composants électroniques, boulevard Saint-Jacques. Elle y est en ce moment... »

Mattei répercuta l'information à Morturier.

« Bon. On arrête la filature pour l'instant, et tu passes un coup de fil au fichier pour qu'ils vérifient si on a quelque chose sur elle. »

Le planton passa la tête à la porte.

— Y a ce chinetoque qui est déjà venu avant-hier qui vous demande, monsieur le commissaire principal. Il dit qu'il a rendez-vous.

— Faites-le entrer. »

Mattei fit les présentations. Morturier admira l'élégance de l'homme :

costume gris clair, chaussures grises aussi mais d'une nuance plus foncée, cravate bleu marine sur une chemise rayée bleu et blanc. Et la discrète rosette rouge à la boutonnière...

« Monsieur, dit Morturier, vous nous avez déjà rendu des services considérables dans une enquête qui se révèle très difficile, et je tenais d'abord à vous en remercier profondément. »

L'antiquaire s'inclina, son éternel demi-sourire aux lèvres. Le commissaire poursuivit :

« Néanmoins, cette enquête ne progresse pas comme nous l'aurions souhaité. La cause en est sans doute notre inexpérience des choses de l'Asie. Nous nous sommes dit que personne mieux que vous ne pouvait éclairer notre lanterne, et que vos conseils nous seront précieux si nous voulons mener nos investigations à leur terme. »

Nguyen Duc hocha la tête.

« L'Asie est très diverse, monsieur le commissaire. Et il est difficile à un Vietnamien comme moi de se mettre dans la peau d'un Malais, d'un Laotien, d'un Birman. »

Il ajouta après un court silence :

« Ou d'un Cambodgien... »

Il accentua un peu son sourire puis continua :

« Si donc vous pensez que je peux disposer d'informations du fait de l'environnement dans lequel je vis, je crains fort de vous décevoir. Je peux être assez bien renseigné sur les affaires vietnamiennes, mais les petits secrets cambodgiens ne parviennent pas jusqu'à moi.

— Donc vous estimez ne pas pouvoir nous aider ?

— Je ne dis pas cela. Si je ne bénéficie pas des confidences de la colonie cambodgienne de Paris, l'évolution des événements dans le Sud-Est asiatique est suivie par moi avec la plus grande attention. Je relève avec soin, dans les nombreux journaux que je lis chaque jour, tout ce qui a trait à cette région du monde à laquelle je reste profondément attaché. Et je suis donc en permanence bien informé de ce qu'il s'y passe. »

Mattei intervint.

« Je m'explique pourquoi je vous ai trouvé tout à l'heure plongé dans l'étude de cette carte de la région. Sans doute aviez-vous relevé dans la presse quelque information la concernant ? »

Nguyen Duc secoua la tête, l'air soudain grave.

« Eh bien non, inspecteur. Aujourd'hui, précisément, je n'ai rien trouvé

d'intéressant dans les journaux sur ce sujet. »

Il demeura un moment silencieux.

« C'est une tout autre raison qui m'a conduit à consulter cette carte...

— Une autre raison ?

— Oui, inspecteur. Souvenez-vous... Je vous ai dit qu'une carte pouvait vous apprendre beaucoup de choses.

— Vous aviez une idée spéciale en me disant cela ? »

L'antiquaire acquiesça d'un hochement de tête.

« Une idée précise. Vous avez en effet déjà eu l'occasion de constater à quel point j'étais habité par le démon de la curiosité. Et quel plaisir je prenais à mettre des faits côte à côte pour en tirer des conclusions. L'enquête qui vous occupe actuellement m'a donné une belle occasion de me livrer à ma petite manie, bien que je ne sache rien du fond de l'affaire.

— Ce sont donc vos déductions qui vous ont conduit à consulter la carte du Sud-Est asiatique ? » demanda Morturier.

Nguyen Duc accompagna de la main une mimique de modestie.

« Le mot "déductions" est bien présomptueux en ce qui me concerne, commissaire. Une conclusion logique et facile, tout au plus. »

Il ajouta, faussement confus :

« Je n'ai qu'une lointaine parenté avec Sherlock Holmes.

— Et quelle est cette conclusion, monsieur Duc ? Et comment y êtes-vous parvenu ?

— Vraiment de la façon la plus simple. En rapprochant deux des éléments dont je disposais : j'ai considéré, pour commencer, le fait que les protagonistes de cette affaire étaient des Cambodgiens, à savoir l'homme de la photo et le cadavre trouvé dans l'immeuble de la rue Baudricourt (ce dernier, je ne l'ai pas vu, mais l'inspecteur Mattei me l'a décrit comme un Asiatique au teint foncé, et il y a tout lieu de penser qu'il s'agit aussi d'un Cambodgien, ou à la rigueur d'un Thaï de la frontière, ce qui ne change rien à mon raisonnement.) Cela est le premier élément. »

Il s'interrompt, et Morturier en profita pour allumer une cigarette.

« Et le second ?

— Le second élément est cette liste que vous avez trouvée sur le cadavre de la rue Baudricourt. Curieuse liste, en vérité, formée d'une simple énumération de pierres précieuses, uniquement rubis et saphirs...

— Eh bien ?

— Eh bien, il est connu que le Cambodge demeure, avec la Birmanie et la Thaïlande, l'un des grands producteurs de ces pierres dans la région...

— Et, étant donné que les protagonistes sont cambodgiens, vous pensez que nous sommes en présence d'un trafic de pierres en provenance du seul Cambodge. C'est bien ça ?

— Ça me paraît l'hypothèse la plus solide... Mais je suppose que vous étiez vous-mêmes parvenus sans peine à cette conclusion. »

Morturier approuva de la tête, une légère expression de déception sur le visage. L'antiquaire poursuivit :

« Seulement, ce point-là admis, le problème reste entier : nous sommes toujours dans l'ignorance de l'identité des trafiquants. Qui sont-ils ? Peut-on le savoir ? Peut-on répondre à cette question ? »

Son regard alla d'un policier à l'autre. Tous deux étaient soudain très attentifs.

« Voyez-vous, les lieux de production de bijoux au Cambodge se situent dans des zones très précises, assez limitées, bien que cette production soit importante. On les trouve essentiellement dans une région du Nord-Ouest, à la frontière qui sépare ce pays de la Thaïlande. »

Il ouvrit sa serviette et en sortit une carte détaillée de la région, celle qu'il était en train d'étudier lors de la visite de Mattei, quelques heures plus tôt.

« Lorsque vous m'avez dit au téléphone que vous souhaitiez avoir mon avis, j'ai pensé qu'il était indispensable que je me munisse de cette carte. Je crois qu'il serait bon que nous l'examinions ensemble. »

Il la déploya sur le bureau de Morturier, puis désigna un point de l'index.

« Ici. »

Le point était effectivement sur la frontière.

« C'est un endroit difficile d'accès lorsque l'on vient du Cambodge, car la région est couverte d'une forêt très dense et très étendue. Au cours de ces dernières années, elle a été totalement séparée du reste du pays. Et elle l'est pratiquement encore...

— Et elle ne l'est pas de la Thaïlande ?

— Non, la Thaïlande est un pays qui possède un excellent réseau routier, un pays où règne la paix, et où l'on circule en toute liberté. »

Il prit un crayon sur le bureau et en posa la pointe sur la carte.

« Regardez cette petite route qui part de la frontière pour aller rejoindre, une vingtaine de kilomètres plus loin, une nationale qui conduit directement à Bangkok. Rien de plus facile pour des trafiquants expérimentés que de

faire filer des pierres précieuses directement vers l'Europe. »

Morturier hochla la tête.

« Mais est-ce le seul endroit du Cambodge d'où peut partir ce genre de trafic ?

— Non, il y en a d'autres. Mais j'ai de bonnes raisons de penser que, dans le cas qui nous occupe, il s'agit de celui-là.

— Pourquoi ?

— Parce que là sont les gisements les plus importants. Là, des milliers de mineurs fouillent la montagne. Mais j'ai une autre raison.

— Laquelle ? »

L'antiquaire ne répondit pas directement mais demanda.

« Auriez-vous une loupe ? »

Morturier en prit une dans le tiroir de son bureau et la lui tendit. Duc la plaça avec soin au dessus du point précis qu'il avait déterminé sur la carte.

« J'aimerais que vous examiniez la localité qui sert de point de départ à la petite route que je viens de vous montrer. »

Le commissaire s'exécuta, puis lança à Duc un regard interrogateur.

« Je la vois, oui. Eh bien ? »

Duc se tourna vers Mattei.

« Inspecteur, si vous vouliez bien vous reporter à avant-hier, après la découverte du cadavre de la rue Baudricourt, lorsque vous êtes venu me demander si je pouvais traduire le papier rédigé en chinois trouvé dans la poche de celui-ci, je vous ai dit qu'il s'agissait d'une liste de pierres précieuses... »

Mattei acquiesça.

« Mais il y avait autre chose. Il y avait un mot, qui apparaissait comme une sorte de signature, et dont je ne comprenais pas la signification. J'ai dû me borner à vous donner une transcription en français de ce que représentaient ces caractères chinois.

— C'est exact.

— Vous souvenez-vous de cette transcription ?

— Je m'en souviens d'autant mieux que j'ai fait faire des recherches sur ce nom. Des recherches qui n'ont d'ailleurs rien donné.

— Voulez-vous maintenant examiner à votre tour le nom de la localité ?

»

Mattei prit la loupe et déchiffra.

— Ban Pakkard... Bon sang, comment avez-vous fait pour trouver ça ?

— Exactement ce que vous venez de faire, inspecteur. J'ai étudié cette partie de la carte à la loupe.

— Le hasard, à nouveau ? » demanda Morturier.

— Pas tout à fait... Ce n'est pas par hasard que j'ai étudié cette partie du territoire avec une attention particulière. Je vous l'ai dit, monsieur le commissaire, je suis de très près l'évolution historique du Sud-Est asiatique. Tout de suite, la conjonction protagonistes cambodgiens-pierres précieuses m'a conduit à ce point précis du monde et du Cambodge.

— L'évolution historique ?

— Reprenez la loupe, monsieur le commissaire. Je vous ai montré la petite route qui, partant du village ("Ban") de Pakkard, va vers l'ouest, en Thaïlande. Regardez maintenant en direction de l'est. La route, plus petite encore, marquée en rouge. Suivez-la.

— Je vois qu'elle aboutit à une indication "Temples", marquée également en rouge.

— Mais il y a aussi un autre nom, à côté, celui d'une toute petite localité, le voyez-vous ? »

Morturier déchiffra : « Pailin. »

— Exactement, monsieur le commissaire, Pailin, la capitale des rubis et des saphirs. »

Il laissa passer un court instant.

« Et aussi le sanctuaire des Khmers rouges. »

« Les Khmers rouges. Ceux qui ont perpétré le génocide du peuple cambodgien », dit Morturier.

Nguyen Duc hocha la tête.

« L'idéologie la plus meurtrière qu'ait jamais connue le Sud-Est asiatique.

— Mais je croyais qu'ils avaient été liquidés, dit Mattei.

— Oh non! Pas tous... Quand ils furent chassés du pouvoir, après avoir, pendant trois ans, sous le prétexte de créer un homme nouveau, massacré deux millions d'êtres humains, ils se réfugièrent sur la frontière dans des lieux difficilement accessibles, où ils organisèrent la résistance contre le nouveau régime. Cela dura des années, pendant lesquelles ils ne cessèrent de s'affaiblir. Mais ils tiennent encore quelques points sur la frontière, dans des endroits protégés par la jungle où les forces régulières n'ont guère envie de s'aventurer. Certains d'entre eux restent animés de la même folie fanatique et n'ont pas renoncé à reconquérir le pouvoir. D'autres cherchent surtout à changer de vie... Pour les uns et les autres, l'argent est nécessaire, et le trafic de pierres précieuses leur fournit en l'occurrence un énorme revenu. »

Nguyen Duc ramassa sa carte et la rangea dans sa serviette.

« Je pense vous avoir apporté tout le concours dont j'étais capable. Le reste dépasse ma compétence. Bien entendu, je demeure à votre disposition si vous avez besoin de renseignements sur des points de détail. Mais je crois que désormais mon rôle de détective amateur est terminé. Vous seuls êtes en mesure de mener cette affaire à son terme. Je ne doute pas que vous y arriviez rapidement. Il le faut. Mais soyez vigilants. À moins que je ne me sois complètement trompé dans mon raisonnement, les gens à qui vous avez affaire sont des assassins de l'espèce la plus sanguinaire... »

« Vous avez remarqué, patron, dit Mattei lorsque l'antiquaire se fut retiré. Duc a employé la même expression que Youkphan : "assassins de l'espèce la plus sanguinaire".

— J'ai remarqué... Et ça me tord les tripes quand je pense à Godard. Mais plus ça va et plus je crois que Youkphan n'est pas du côté des tueurs. Reste à savoir quel rôle il joue dans toute cette affaire...

— Si vous voulez mon avis, patron, j'ai comme une idée qu'on ne va pas tarder à entendre parler de lui. »

Il leur fallut attendre jusqu'au milieu de l'après-midi. Lorsque le téléphone de bureau sonna, Mattei eut l'intuition que Face-Brune était à l'autre bout.

« J'ai réfléchi. Je pense que Sarun court un grand danger. Je suis prêt à en parler avec vous. Mais je préfère ne pas venir quai des Orfèvres.

— Nous pourrions nous retrouver chez moi ? »

Youkphan marqua une hésitation de quelques secondes avant de répondre.

« D'accord. Mais seulement vous et moi.

— Et aussi le commissaire Morturier. L'enquête, c'est lui qui la dirige. En dehors de nous trois, il n'y aura personne. Je vous le garantis. Pouvez-vous être là dans une demi-heure ? »

Mattei donna l'adresse et l'autre raccrocha aussitôt. L'inspecteur se précipita chez Morturier.

« Ça y est, patron. Il est prêt à venir à confesse, mais pas ici. J'espère que vous ne verrez pas d'inconvénient à pousser jusqu'à mon appartement. Il y règne un bordel inimaginable, mais Face-Brune s'y sentira peut-être plus à l'aise qu'ici pour les confidences... »

L'inspecteur habitait un deux pièces, rue des Chanoinesses, derrière Notre-Dame, non loin des bureaux de la PJ. Charmant, bien qu'il donnât l'impression de n'avoir jamais été rangé. D'un revers de main, Mattei débarrassa une table basse des bouquins qui l'encombraient, et transporta dans la chambre voisine une pile de vêtements accumulés sur le canapé.

Ils étaient là depuis quelques minutes lorsque le Cambodgien arriva. Il entra dans la pièce, le visage inexpressif, totalement indifférent au décor qui l'entourait.

« Avez-vous eu l'impression d'être suivi ? demanda Morturier.

— Je pense que non. J'ai commandé un taxi par téléphone devant l'entreprise où je travaille, et j'ai sauté dedans très vite. Si quelqu'un me surveillait, il n'aura sûrement pas eu le temps de réagir. Mais peut-être ne me surveillait-on pas.

— Qui pourrait vous surveiller ? » demanda Morturier.

Youkphan laissa passer un long moment avant de répondre.

« Les mêmes qui mettent la vie de Sarun en danger.

— Les Khmers rouges ? »

Le Cambodgien lança au commissaire un regard scrutateur puis haussa les épaules.

« Êtes-vous un Khmer rouge, monsieur Youkphan ? » demanda Morturier d'une voix lente.

Le Cambodgien demeura un moment figé sur son canapé, aussi immobile qu'un bouddha de pierre dans une pagode. Puis il sortit de la poche intérieure de sa veste une carte qu'il tendit au commissaire.

« Je suis un agent du ministère de l'Intérieur du gouvernement cambodgien. »

Morturier lut la carte, rédigée en deux langues, avant de la rendre à son propriétaire.

« Pourquoi ne pas me l'avoir dit ce matin ?

— Nous espérions avancer dans la connaissance de l'affaire avant de demander officiellement votre concours. Car il était prévu expressément que le gouvernement français serait entièrement informé dès que notre enquête aurait débouché sur des preuves tangibles. Mais il y a eu crime... J'ai failli vous dévoiler mon identité ce matin quand vous m'avez appris la disparition de Sarun, mais j'avais besoin de réfléchir...

— Tout ça contrevient aux règles généralement admises sur l'action des polices en pays étranger.

— Je le sais... Mais je ne pouvais pas faire autrement. Les Khmers rouges sont dangereux. Je courais des risques considérables.

— Et Sarun courait les mêmes risques ?

— Jusqu'à l'affaire du cadavre devant sa porte, il y a trois jours, j'aurais juré que non... Sarun n'avait, à aucun moment, eu de relations avec eux, et nous avions pris tant de précautions... Je ne comprends pas comment il s'est soudain trouvé mêlé à cette affaire. Pourquoi ce cadavre devant sa porte. Pourquoi lui.

— Mais l'affaire du cadavre n'a peut-être rien à voir avec les Khmers rouges ? » intervint Mattei.

Youkphan tourna la tête vers lui.

« Détrompez-vous, monsieur. Le cadavre trouvé devant la porte de Sarun était celui d'un homme qui travaillait pour eux... »

— Vous voulez dire que lui aussi était un Khmer rouge ?

— Je dis seulement qu'il était censé agir pour leur compte. Eux, du moins, le croyaient. En réalité, il travaillait avec moi...

— Et avec Sarun ?

— Je vous le répète, Sarun ne participait en aucune manière à l'opération. Pas encore, du moins.

— Pas encore ?

— Sarun devait contribuer à la toute dernière phase de l'opération. La phase médiatique. La révélation au grand jour de toute l'affaire... »

Morturier secoua la tête.

« Je crois, monsieur Youkphan, que nous gagnerions beaucoup de temps si vous nous exposiez la genèse de cette affaire, depuis le début.

— C'est mon avis aussi. Et je vais le faire, comme je l'aurais fait plus tard, si les choses n'avaient pas pris ce tour dramatique. Mais il faut bien vous dire que le mystère reste entier autour du cadavre de l'appartement de Sarun, de la disparition de celui-ci...

— ... et du cadavre de la rue Baudricourt et de la disparition de Godard, coupa Morturier.

— Godard ?

— Un de nos hommes, dont je vous ai montré la photo ce matin. Disparu aussi, lundi soir, quelque part du côté de la rue Baudricourt. Ça ne vous dit toujours rien ? »

Youkphan secoua la tête.

« Oui, je l'ai vu, je le reconnais. Je vous dirai tout à l'heure dans quelles circonstances. Mais j'ignorais qu'il s'agissait d'un policier, n'ayant aucune raison de penser que la police pouvait me surveiller. »

Morturier expliqua que la découverte du cadavre de la rue Cadet les avait amenés à s'intéresser aux faits et gestes de Sarun, et comment Godard, qui avait été chargé de la filature, avait été témoin de la rencontre de Saint-Hippolyte.

« Simple routine, conclut le commissaire. Mais Godard n'a plus donné signe de vie.

— Je ne sais pas ce qui lui est arrivé. »

Morturier serra les dents.

— Moi, je le retrouverai. Mort ou vif. Et pour ceux qui sont responsables de sa disparition, il vaudra mieux que ce soit vif ! »

Il respira un bon coup, puis alluma une cigarette.

« Bon. Reprenons les choses depuis le début. Nous vous écoutons.

— Au centre de cette affaire, il y a effectivement les Khmers rouges,

comme vous paraissez en avoir acquis la certitude, sans que je m'explique clairement comment. »

Morturier eut un léger sourire.

«Dédution de spécialiste particulièrement doué », dit-il.

Youkphan reprit:

« Tout a commencé voilà un peu plus d'un an, lorsque le gouvernement cambodgien reçut un renseignement inquiétant : des responsables khmers rouges de haut niveau, menacés de poursuites pour crimes contre l'humanité, projetaient d'organiser une filière qui, à travers la Thaïlande, leur permettrait de quitter leurs repaires de la frontière pour échapper au châtimeut et aller se refaire, sous de fausses identités, une nouvelle vie ailleurs. Un projet calqué, en quelque sorte, sur le modèle de ce que firent, après la Seconde Guerre mondiale, un certain nombre de dignitaires nazis. Ce projet supposant beaucoup de capitaux, la filière se doublait d'un trafic de pierres précieuses en provenance des filons inépuisables de la région de Pailin, dont ils avaient le contrôle. Selon nos renseignements, leur but était d'installer une sorte de tête de pont à Paris, d'où ils pourraient se disperser par la suite et disparaître à travers le monde.

— Pourquoi Paris?

— Parce que ces chefs khmers rouges ont pour la plupart été formés en France, qu'ils parlent tous le français, et que les choses ne pouvaient que leur être beaucoup plus faciles en France qu'ailleurs. De plus, l'immigration cambodgienne étant particulièrement abondante ici, ils pouvaient plus facilement se fondre dans la masse et passer inaperçu.

« Les renseignements provenaient d'un ancien Khmer rouge, travaillant secrètement pour le gouvernement cambodgien tout en feignant d'espionner celui-ci pour le compte des gens de Pailin. Il avait réussi à persuader ces derniers qu'il pouvait leur apporter une aide importante en assurant, grâce à des relations qu'il avait dans les milieux chinois de Paris, la liquidation des pierres précieuses. Cet homme était un métis et s'appelait Didot.

— Un métis ? intervint Mattei. Je croyais qu'il n'y avait jamais eu de métis parmi les Khmers rouges !

— Son cas était un peu particulier. Il les avait rejoints très jeune, à seize ou dix-sept ans, alors que leur mouvement était encore dans la clandestinité, et, parce qu'il avait participé activement à la guérilla, ils l'avaient définitivement accepté comme l'un des leurs. Quand ils avaient conquis le pouvoir, le tour génocidaire qu'avait pris aussitôt leur régime lui avait fait prendre conscience de l'erreur qu'il avait commise. Mais se rebeller revenait à signer son propre arrêt de mort. Il s'arrangea pour rester dans l'ombre pendant les trois années où le régime garda le pouvoir, puis,

quand celui-ci en fut chassé et contraint de se réfugier dans des sanctuaires sur la frontière thaïlandaise, il réussit à convaincre les dirigeants de lui confier ce rôle d'agent double qu'il exerça entre la capitale, Phnom Penh, et les camps de la résistance khmère rouge pendant vingt ans... Les Khmers rouges ne réalisèrent jamais qu'il travaillait d'abord et presque uniquement pour la partie adverse.

« Sur instruction du gouvernement cambodgien, je me suis mis en contact avec lui, et ensemble nous avons organisé la riposte. Le plan consistait à les laisser venir à Paris, puis à faire sortir dans la presse, quand les choses seraient suffisamment mûres, une information retentissante, dénonçant à la fois leur présence sur le sol français et le trafic de pierres précieuses auquel ils se livraient. Ce qui aurait entraîné leur arrestation immédiate et leur extradition vers le Cambodge.

« Le rôle de Didot consistait à s'intégrer totalement à eux. Il avait mis en avant le fait qu'il était en mesure d'écouler les pierres, grâce à des relations qu'il entretenait avec des milieux chinois de Paris. Leur acheminement ne posait pas de réels problèmes. Une filière avait été mise en place, à partir de Pailin, à travers la Thaïlande, par la route d'abord, depuis un village frontalier appelé Pakkard jusqu'à Bangkok, puis de là vers Paris, tout simplement par avion. Le passeur choisi était un Khmer rouge que l'on avait muni de faux papiers d'identité le présentant comme un homme d'affaires thaïlandais. »

Morturier interrompt :

« Les Khmers rouges sont donc capables de fabriquer de faux passeports ?

— Ils sont fabriqués en Thaïlande, où les Khmers rouges, grâce à l'argent qu'ils tirent des pierres, se sont acheté des complicités dans plusieurs domaines. Ils disposent même à Bangkok d'une société financière, officiellement de raison sociale thaïe, mais qui travaille pour eux. »

Les deux policiers échangèrent un regard. Éclairci le mystère des loyers de l'appartement de la rue Baudricourt, payés depuis Bangkok... Mais comme par un accord tacite, ils évitèrent tout commentaire. Youkphan poursuivit :

« Pour ma part, je devais travailler dans la discrétion. Les Khmers rouges ignoraient mon existence. Et il avait été convenu que je devais éviter d'attirer leur attention sur moi.

— Mais alors quel était votre rôle ?

— Il était triple : d'abord, en tant que représentant du gouvernement cambodgien, je devais suivre l'évolution de l'opération afin de décider du moment où je prendrais contact avec vous pour vous la révéler. Ensuite,

organiser le scoop journalistique qui la ferait connaître à l'opinion publique française et internationale.

— Vous teniez à ce coup médiatique ?

— Pour nous, c'était la partie essentielle du plan. Il fallait que le monde entier prenne conscience du scandale qu'aurait constitué l'impunité de ces tuteurs, responsables d'un des plus grands génocides de l'humanité.

— Je comprends.

— Mon troisième rôle... »

Il demeura un instant silencieux. Morturier demanda :

« Votre troisième rôle ?

— Mon troisième rôle consistait à surveiller Didot. Parce que, voyez-vous, un doute plane toujours sur un agent double. Et, dans une affaire aussi délicate, la méfiance était plus que jamais de rigueur. Après tout, la révélation des intentions des Khmers rouges provenait de lui seul. Aucune confirmation ne nous était venue d'une autre source. Et bien que son comportement, au cours des vingt dernières années, n'ait jamais donné lieu à soupçons, la vigilance s'imposait...

« Dès que ces dispositions ont été bien arrêtées, je suis venu m'installer en France et j'ai pris un emploi dans une entreprise khméro-thaïlandaise d'import-export, à qui je cachais soigneusement — et qui continue d'ignorer — ma véritable identité et la raison réelle de ma présence à Paris. Elle fait des affaires prospères et m'a tout de suite engagé au vu de ma connaissance de la langue française.

— Le fait est que vous maniez cette langue avec une aisance rare !

— Mes parents étaient des notables qui la parlaient déjà très bien. Et le lycée Descartes de Phnom Penh, où j'ai fait toutes mes études, comptait parmi les meilleurs établissements français d'enseignement à travers le monde...

— Je le crois sans peine. Donc vous vous installez à Paris. Et Didot ?

— Pour éviter de nous faire repérer en voyageant ensemble, il a suivi une semaine plus tard, muni d'un passeport thaïlandais, et s'est employé à mettre sur pied, avec une organisation chinoise, la filière d'écoulement des bijoux. Moi, j'avais entre-temps pris contact avec Sarun et préparé avec lui notre "coup médiatique".

— Comment aviez-vous été amené à vous adresser à Sarun plutôt qu'à un autre journaliste.

— Sarun est très connu au Cambodge, où ses dépêches sur la situation dans le Sud-Est asiatique sont reproduites dans tous les journaux. Et ses

prises de position contre les Khmers rouges sont sans équivoque. Pour ce que nous voulions faire, c'était le meilleur choix !

— Ce choix, c'est vous qui l'avez fait ?

— Non, c'est le gouvernement. Mais Didot et moi l'avons proposé.

« Il ne restait plus aux Khmers rouges qu'à arriver à leur tour. Ce qu'ils firent il y a deux semaines. Un premier contingent de trois hommes. Des hommes importants de leur organisation, mais pas encore les très grands chefs : avant de se lancer dans l'aventure, ceux-là préféraient avoir l'assurance que le terrain n'était pas miné. Les trois se sont installés dans une villa découverte par Didot aux environs de Paris, et louée par l'agence financière de Bangkok.

— Vous connaissez l'endroit ?

— J'y suis allé avec Didot avant leur arrivée. Située au sud de Paris. J'ai les coordonnées exactes.

— Pour en revenir à ces Khmers rouges, vous savez qui ils sont ?

— Bien sûr. Ils sont fichés avec précision. Ce sont des hommes impitoyables, d'une cruauté froide, formés à tuer et par conséquent prêts aux pires extrémités sachant qu'ils n'ont plus rien à perdre...

— Vous les avez rencontrés ?

— Oh non! Je vous l'ai dit. Il ne fallait pas que j'apparaisse. Les contacts avec eux, il a toujours été convenu que c'était Didot seulement qui s'en chargeait... Mais je les ai vus, de loin, lorsqu'ils sont arrivés à l'aéroport Charles-de-Gaulle, où Didot est allé les accueillir. Je voulais être sûr de les reconnaître en cas de besoin...

— Et que s'est-il passé pendant ces derniers quinze jours ?

— Rien jusqu'à la fin de la semaine dernière. Et c'est là où tout a dérapé.

— Quel jour exactement ?

— Le samedi probablement... Le jour où devait arriver à Paris l'homme transportant les pierres. Il devait se rendre directement de l'aéroport jusqu'à la rue Baudricourt, où un appartement avait été loué spécialement, y déposer les pierres dans un coffre dont il avait la combinaison, et disparaître. Le scénario prévoyait que Didot, qui possédait également la combinaison, devait venir les prendre deux heures plus tard, et les livrer, dans la soirée, aux intermédiaires chinois en présence de l'un des Khmers rouges. Ces derniers avaient en effet exigé, probablement parce qu'ils n'avaient pas une entière confiance en Didot, d'assister à la transaction. Tout avait été prévu pour que des experts en gemmologie se tiennent prêts à examiner les pierres pour en certifier la qualité et donner le feu vert au

paiement... »

Il s'interrompt.

« Alors ? dit Morturier, le sourcil froncé.

— Alors je ne sais plus rien. Sinon que le cadavre de Didot lardé de coups de poignard a été retrouvé devant la porte de Sarun, celui du passeur dans l'appartement de la rue Baudricourt, et que Sarun a disparu...

— Vous dites que le cadavre trouvé par Sarun était celui de Didot ? Comment le savez-vous ?

— Sarun l'a reconnu sans peine. Je l'avais mis dans la confidence du rôle que Didot jouait dans l'affaire. Nous nous étions rencontrés à deux ou trois reprises au début, puis par mesure de sécurité nous ne l'avions plus fait.

— Sarun a affirmé qu'il ne le connaissait pas !

— Je sais. Il m'a dit pourquoi à l'église Saint-Hippolyte. Il ne savait que faire et voulait me consulter avant de reconnaître quoi que ce soit. Quand vous l'avez interrogé, il pensait avant tout à son scoop et tenait à rester éloigné de l'affaire le plus longtemps possible...

— Comment avez-vous appris l'assassinat du passeur ?

— Parce que j'ai vu son cadavre dans l'appartement de la rue Baudricourt...

— À quel moment ?

— Le lundi, après ma rencontre avec Sarun à Saint-Hippolyte, après que celui-ci m'eut raconté l'histoire de l'assassinat de Didot. Nous étions, l'un et l'autre, en pleine panique. Quelque chose avait mal tourné, et il fallait savoir ce que c'était. Je n'avais pas d'autre point de repère que cet appartement de la rue Baudricourt, où je savais que Didot devait prendre livraison des pierres. Je dois dire que depuis deux jours Didot ne m'avait plus donné signe de vie, mais je n'avais pas de raison de me faire de souci. Par mesure de prudence, il avait toujours été entendu que nous laisserions passer un peu de temps avant de nous rencontrer à nouveau pour qu'il puisse me rendre compte du déroulement de l'opération. Malgré tout, dans la journée du lundi, je commençais à trouver inquiétant ce silence prolongé, lorsque je reçus dans l'après-midi, à mon entreprise, un coup de téléphone de Sarun, très mystérieux et très angoissé, me donnant rendez-vous pour le soir même à l'église Saint-Hippolyte.

— Et c'est là que vous avez décidé d'aller voir si vous pouviez apprendre quelque chose rue Baudricourt...

— Je n'avais pas d'autre choix. Nous étions, Sarun et moi, complètement perdus, face à une situation incompréhensible. Nous avons pensé que je

trouverais peut-être là-bas, rue Baudricourt, l'explication du mystère !

— Vous preniez un drôle de risque !

— Je le savais bien, croyez-le ! Mais je vous le répète, je n'avais pas le choix... Et j'ai trouvé la porte entrebâillée, le coffre ouvert et vide, et le cadavre du passeur sur le plancher, dans la pièce du fond.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je suis resté un moment, évitant de toucher à rien, essayant de comprendre l'incompréhensible... Puis je me suis résigné à partir. Et dans l'escalier... »

Il s'interrompit.

« Dans l'escalier ?

— Dans l'escalier, il y avait votre homme, que j'ai croisé, et qui a peut-être été jeter un coup d'oeil dans l'appartement. Mais je ne peux l'affirmer. Ce qui est certain, c'est qu'il m'a suivi, puisque je l'ai vu entrer, presque sur mes talons, dans une discothèque où je m'étais rendu après ma découverte du corps du passeur. Il s'est installé au bout du bar.

— Et ensuite ? »

Mattei n'avait pu s'empêcher d'intervenir d'une voix énervée. Youkphan se tourna vers lui.

« Ensuite ? Malheureusement, là encore, je ne sais plus rien. Pendant un moment, j'ai évité de regarder dans sa direction, puis quand je me suis décidé à jeter un coup d'oeil, il n'était plus là...

— Il était peut-être ressorti ? »

Le Cambodgien secoua la tête.

« Impossible. J'étais tout près de la porte et je l'aurais vu passer... »

Morturier martela du poing le bras de son fauteuil.

« Mais, sacré nom d'un chien, il ne s'est pas évaporé !

— La seule explication, c'est qu'il a disparu à l'intérieur de l'établissement », dit lentement Mattei.

Le commissaire se leva, alluma une cigarette et se mit à marcher de long en large.

« Au fait, où se trouve cette discothèque ?

— Rue du Château. »

Les deux policiers échangèrent un regard. « Je pensais bien qu'il fallait s'occuper sérieusement de cette cabane », pensa Mattei. Le commissaire

demanda :

« Vous-même, aviez-vous une raison particulière d'aller dans cette discothèque ?

— Cet endroit joue un rôle essentiel dans l'affaire. C'est là que se sont menées les tractations entre Didot et les Chinois pour la liquidation des pierres.

— Comment ça ? Au bar ?

— Pas du tout. Il y a un appartement à l'étage, auquel on accède par un escalier qui part du fond du bar.

— Vous y êtes allé ?

— Jamais. Les Chinois ignorent mon existence. On ne me connaît qu'en bas, au bar, et pour tout le monde je ne suis qu'un habitué qui vient y prendre un verre tous les soirs depuis six mois. Didot, lui, n'y apparaissait que de temps en temps, ce qui nous permettait de garder le contact, tout en donnant l'image de deux simples relations de bistrot. Didot a toujours soigneusement évité de me rejoindre après une de ses entrevues à l'étage.

— Vous estimez donc que personne ne vous a soupçonné d'être dans le coup des pierres précieuses ?

— Rien ne me l'a jamais donné à penser. »

Il y eut un silence qui se prolongea longtemps. Ce fut Youkphan qui le rompit.

« Comment Godard était-il sur mes traces ? »

Morturier expliqua l'enchaînement des faits : la filature de Sarun, la photo, la pellicule jetée à Nguyen Duc, les recherches rue Baudricourt aboutissant à la découverte du corps du passeur.

« Jusqu'à ce matin, vous étiez notre principal suspect.

— Comment m'avez-vous retrouvé ? »

Le commissaire eut un vague sourire et se rassit dans son fauteuil.

« Par les photos que Godard avait prises de vous. Et hier, Saint-Hippolyte était sous surveillance.

— Et voilà comment j'ai fait connaissance avec la discothèque, dit Mattei. Vous n'avez guère fait attention à moi. Il faut dire que j'étais à l'autre bout du bar. Et vous étiez en si agréable compagnie... »

Le Cambodgien haussa les épaules.

« Stéphanie ? Bah ! Une rencontre de bar, elle aussi. Elle vient assez souvent à la discothèque le soir... Et nous bavardons en prenant un verre.

Rien de plus.

— Elle connaissait Didot ?

— Oui, de la même façon.

— Et Sarun ? »

Youkphan réfléchit.

« Je pense que oui... Oui, j'en suis même sûr... Pendant un certain temps, juste après mon arrivée ici, Sarun est venu quelquefois à la discothèque. Je me souviens que Stéphanie et lui s'y sont rencontrés... Mais il y a longtemps qu'il n'y a plus mis les pieds... »

Morturier se leva.

« Il va falloir agir. Et vite. Je pense que Sarun et Godard sont en grand danger, s'ils ne sont pas déjà morts. À votre avis, monsieur Youkphan, qu'est-ce qui a pu se passer ? Vous avez bien une théorie là-dessus ? Une hypothèse ? »

Le Cambodgien secoua la tête.

« Je n'en vois qu'une, malheureusement. C'est que Didot a cherché à détourner les pierres et que les Khmers rouges l'ont assassiné. »

Morturier hocha la tête.

« C'est l'explication qui vient logiquement à l'esprit. Mais elle laisse des points sans réponses. Pourquoi le cadavre de Didot devant la porte de Sarun ? Pourquoi la disparition de Sarun ? On le saura peut-être en allant explorer l'étage de la discothèque et la villa des Khmers rouges. »

Il consulta sa montre.

« Nous avons quatre heures de jour devant nous. Pour la discothèque, nous pouvons opérer avec nos moyens propres. Le temps d'informer le juge Devauchelles de tous ces développements, de prendre les commissions rogatoires nécessaires, et toi, Mattei, tu fonces là-bas avec deux ou trois gars. Pour le repaire des Khmers rouges, il faudra être prudents. Pensez-vous qu'ils soient armés ?

— C'est possible, mais je n'en ai pas la preuve. Je doute qu'ils aient pu franchir les contrôles d'aéroport avec des armes automatiques. S'ils en ont, il a fallu qu'ils se les procurent ici...

— Ne courons pas de risques. Il faut y aller en force. À tout hasard je vais demander au juge une commission rogatoire générale et l'appui de la BRI. Pouvez-vous m'indiquer exactement le lieu où se trouve leur villa?

— Oui, si vous me donnez une carte de la région parisienne. »

Il désigna un point, au sud, sur une petite route, après un embranchement avec la nationale.

« Vitry-sur-Seine, constata Morturier, très proche banlieue, à dix minutes du treizième arrondissement.

— C'est une grande maison, entourée d'un grand jardin, avec quelques arbres, mais mal entretenu, plein d'herbes folles, expliqua le Cambodgien. Elle est un peu en retrait de la route. Je vous y conduirai. »

Morturier fronça le sourcil.

« Je ne crois pas qu'il soit souhaitable que vous participiez à cette opération. Il y a danger, et il peut arriver n'importe quoi !

— Je n'y participerai pas. J'estime toujours que ces hommes doivent continuer d'ignorer mon existence et la façon dont ils ont pu être découverts. Mais la maison n'est pas facile à trouver. Je sais comment y aller, mais je ne peux pas vous donner d'indications précises. Et on ne peut plus perdre de temps. Je resterai à l'abri, c'est promis. »

Morturier se gratta le crâne.

« Soit. Mais dès que l'action commencera, vous resterez planqué au fond de la voiture, et vous n'en bougerez plus. Je ne tiens pas à subir les foudres de ma direction générale, du Quai d'Orsay, de l'hôtel Matignon et de l'Élysée parce qu'un agent étranger se fait buter au cours d'une opération de police dans la région parisienne. »

Il alluma une cigarette.

« Mattei et moi allons retourner quai des Orfèvres et nous préparer à agir en deux phases. Discothèque d'abord : Mattei fonce là-bas, perquisitionne tambour battant et revient au Quai apporter les résultats. Pendant ce temps, je m'occupe de la deuxième phase, celle d'Ivry, qui demande une préparation sérieuse. Il faudrait que dans deux heures au plus tard nous prenions le chemin de la maison des tueurs... Vous, monsieur Youkphan, puisque vous ne souhaitez pas trop être vu quai des Orfèvres, je propose que vous vous mettiez en faction dans une heure au début de la rue Saint-Jacques. Nous vous prendrons au passage. Il faudra peut-être vous armer, mais seulement de patience. »

Ils sortirent du petit appartement et commencèrent à descendre l'escalier. Morturier s'arrêta.

« Au fait, monsieur Youkphan, une petite question qui me vient à l'esprit. Est-ce que Didot connaissait l'appartement de Sarun ?

— Non. Sarun tenait beaucoup à ce que ses relations avec Didot restent le plus discrètes possible. Ils ont dû se rencontrer une ou deux fois à la discothèque, et encore, dans les débuts, mais pas ailleurs... »

Ils se séparèrent au bas de l'escalier. Les deux policiers partirent rapidement, à pied, vers le quai des Orfèvres. Youkphan hésita, se demandant comment il allait tuer cette heure. Il remonta la rue des Chanoinesses, pénétra dans le square Jean-XXIII et alla s'asseoir sur un banc. Il était cambodgien et possédait l'art d'attendre sans s'énervier.

Mattei, suivi de trois inspecteurs, fit irruption dans la discothèque, à peu près vide à cette heure. Il traversa la grande salle, alla directement au bar et exhiba carte de police et commission rogatoire, pendant que l'un des adjoints passait derrière et venait se placer à hauteur du barman.

« On garde son calme. On se montre coopératif. Et tout ira bien », conseilla Mattei.

Dans le visage bouffi, les petits yeux du barman étincelèrent de fureur.

« C'est vous qui étiez ici hier soir, fumier de flic ! »

Mattei resta impavide.

« Un bon point pour vous : vous êtes physionomiste. Dans les activités qui paraissent être les vôtres, c'est très certainement un don précieux. En revanche, je déplore que vous soyez si grossier, ce qui peut compromettre la bonne qualité de nos relations. Alors, pour ne plus me faire de la peine, vous allez gentiment, sans un mot et sans geste intempestif, nous conduire à l'appartement situé à l'étage et que nous brûlons du désir de visiter.

— Il n'y a personne.

— Nous nous passerons de comité d'accueil. Votre gracieuse présence nous suffira. Et il faudra que vous nous ouvriez les portes. Toutes les portes.

— Je n'ai pas les clés.

— Comme c'est fâcheux ! Nous allons être obligés de faire sauter les serrures... Mais mon petit doigt me dit qu'en cherchant bien vous allez trouver un double quelque part. »

Le regard du barman se fit de plus en plus meurtrier. Il tendit la main vers un tiroir sous le bar, un geste que l'inspecteur placé à côté de lui ne lui laissa pas le loisir d'achever. Il ouvrit lui-même le tiroir, en examina le contenu et sortit un trousseau de clés qu'il agita devant le nez du barman. D'un geste violent, celui-ci le lui arracha des mains, puis gronda :

« Je ne peux pas abandonner mon bar !

— Vous devez être présent lors de la perquisition. C'est la loi. Mais la loi me laisse aussi la possibilité de vous substituer deux témoins. Il me suffira de les réquisitionner parmi les soiffards qui se les roulent à votre bar. Croyez-moi, je n'aurai pas de mal à trouver des amateurs ! Si vous préférez

cette solution, vous pourrez redescendre immédiatement après nous avoir ouvert les portes, et reprendre votre travail, comme si de rien n'était, mais sous la surveillance d'un de mes inspecteurs. Choisissez.

— Je viens avec vous. Mais vous perdez votre temps. Il n'y a rien qui vous intéresse là-dedans.

— C'est ce que nous allons vérifier. Passez devant. Nous vous suivons. »

L'appartement était composé de trois pièces. Dans la première, la plus vaste, ils trouvèrent une batterie complète d'instruments informatiques, plusieurs ordinateurs, poste de télécopie, photocopieuses, et deux téléphones posés sur un vaste bureau comportant de nombreux tiroirs.

La deuxième contenait trois bureaux, chacun pourvu d'un ordinateur et d'un téléphone.

La troisième était une chambre à coucher, réduite à un lit, une table de nuit et une armoire.

« Qui couche ici ?

— Moi... C'est ma chambre.

— Vous occupez tout l'appartement ? »

Le Chinois haussa les épaules.

« Bien sûr que non ! Les deux autres pièces sont les bureaux de la société.

— La société ?

— La société propriétaire de la discothèque.

— Et pour faire marcher une discothèque cette société a besoin de six ordinateurs, de cinq téléphones, d'une télécopie, et de trois photocopieuses ?

— Elle fait d'autres affaires.

— Quelle genre d'affaires ?

— Des affaires... Je ne sais pas lesquelles. Je ne suis que le barman ici. »

« Tu parles, pensa Mattei, le chien de garde, oui... » Il demanda tout haut :

« Et en dehors de ces trois pièces, rien d'autre ?

— Une petite salle de douche et une kitchenette. »

Ils revinrent dans la pièce principale, Mattei ouvrit les tiroirs du bureau. Ils étaient vides. Il fit le tour de la pièce.

« Et ça, qu'est-ce que c'est ? »

Il désignait une porte fermée. Il ne l'avait pas repérée tout de suite, parce qu'elle était dissimulée par un repli de la tapisserie.

« Un débarras.

— Vous avez la clé ? »

Le Chinois prit un air excédé et ouvrit lentement la porte.

Mattei entrevit des caisses vides et beaucoup de poussière.

« Vous pourriez allumer ?

— Il n'y a pas l'électricité. »

Mattei prit une lampe de poche et en promena le faisceau tout autour du réduit. Il l'arrêta sur un objet sombre derrière une des caisses. Il le ramassa. C'était un couvre-objectif d'appareil photo.

« C'est à vous ?

— Non, je ne l'ai jamais vu. C'est peut-être à l'un des employés. »

Mattei hocha la tête, le regard soudain durci.

« Peu soigneux, ces employés, pour laisser traîner un truc comme ça dans un débarras. Vous ne croyez pas ? »

Il tendit l'objet à l'un des inspecteurs.

« Garde-le et inscris-le sur ton procès-verbal de saisie. C'est tout ce qui m'intéresse pour le moment. »

Ils redescendirent au rez-de-chaussée. Mattei envoya l'un des inspecteurs visiter le sous-sol. Le policier revint au bout de quelques minutes.

« Rien que des toilettes, un téléphone à carte et un placard à balais. »

L'inspecteur établit rapidement le procès-verbal et le fit signer par le barman. Celui-ci reprit sa place derrière son comptoir, suant la rage par tous les pores de son visage empâté.

« Vous voyez, dit Mattei, qu'on finit toujours par s'entendre entre gens de bonne volonté. J'ai pris beaucoup de plaisir à votre compagnie, monsieur le barman, un plaisir si grand que je sens que je vais revenir vous voir très, très, très bientôt... »

« Alors ? demanda Morturier.

— Pas de Godard. Mais j'ai trouvé ça, et je veux bien être pendu si ça ne fait pas partie de sa panoplie de photographie.

— Bon... Envoie-ce machin au labo, et qu'ils voient si ça dit quelque chose. »

Mattei fit le compte rendu de sa descente à la discothèque.

« Le nombre des appareils informatiques suppose une grande activité. Or il n'y avait personne...

— Le ratage de l'affaire Khmers rouges a dû les inciter à la prudence. Ils doivent avoir préféré se mettre en sommeil jusqu'à ce que les choses se tassent. Il est clair qu'on a affaire à une officine de trafics louches et probablement de blanchiment d'argent sale. Il va falloir que les financiers s'occupent d'eux, et sérieusement. Mais auparavant il faudra qu'ils me rendent des comptes pour Godard.

— J'ai demandé aux fichiers de nous préparer tout ce qu'ils ont sur eux. Et surtout sur le boss qui pilote l'ensemble. »

Morturier éteignit sa cigarette et se leva.

« Maintenant, il est temps d'aller voir du côté de ces messieurs de Vitry-sur-Seine.

— Je viens avec vous, patron ?

— Non, mon petit, tu ne viens pas avec moi ! J'ai un autre boulot pour toi. »

Mattei tomba des nues.

« Un autre boulot ?

— Oui, et particulièrement délicat. »

Il regarda sa montre.

« Et il va même falloir que tu t'y mettes tout de suite. Voilà ce que tu vas faire. Tu vas prendre deux gars avec toi et aller te poster discrètement boulevard Saint-Jacques, à proximité de l'entreprise de composants électroniques où travaille Stéphanie, la mignonne de belle allure. Tu la files sans la lâcher,, où qu'elle aille, jusqu'à ce qu'elle se décide à rentrer chez elle. Alors tu l'alpagues devant sa porte, tu montes avec elle et tu passes son appartement au peigne fin... Et n'aie pas peur de retourner les tiroirs et de regarder sous les lits... Fonce là-bas. On se retrouvera ici après accomplissement de nos missions respectives. » .

Mattei resta bouche-bée.

Morturier avait déjà mis la main sur son téléphone, et demandait au juge Devaucelles de délivrer une commission rogatoire au nom de Stéphanie Girardin.

Les quatre voitures de la PJ traversèrent le centre de Vitry et continuèrent leur route pendant un kilomètre. À bord de la première avaient pris place Morturier, Youkphan, et les inspecteurs Flohic et Rachid, chacune des trois autres n'étant occupées que par deux inspecteurs.

Le minibus banalisé de la BRI était garé au bord de la nationale, juste avant l'embranchement que Youkphan avait indiqué à Morturier sur la carte. La voiture du commissaire passa devant, et le minibus se mit en marche, suivant à une certaine distance. Les trois autres voitures de la PJ se placèrent derrière le minibus. Le petit convoi tourna à droite à l'embranchement et roula encore pendant cinq cents mètres.

« C'est tout près, dit Youkphan, sur la gauche, à cinquante mètres. »

Morturier passa le bras par la portière, l'agita puis fit stopper la voiture. Les autres véhicules s'immobilisèrent, conservant la même distance.

Morturier prit son micro.

« On ne voit pas encore la maison. Ma voiture va s'approcher jusqu'à ce qu'elle soit visible. Nous stopperons à nouveau pour vous permettre de vous rapprocher. Monsieur Youkphan va quitter mon véhicule et rejoindre la voiture n° 4. À partir de là, le plan peut entrer en action. »

Ce plan avait été mis au point pendant l'heure précédente entre le commissaire et le lieutenant Courtade, qui commandait les huit hommes de la BRI.

Les hommes sortirent de leur véhicule et six d'entre eux se postèrent autour de la maison, mais à une certaine distance, de façon à tenir sous leur feu, sans être vus eux-mêmes, la porte d'entrée et les fenêtres de la façade. Les deux autres allèrent prendre position à l'opposé, pour couvrir l'arrière de la construction.

C'était une villa d'assez grande dimension, pourvue probablement de plusieurs pièces, à en juger par le nombre des fenêtres, six au rez-de-chaussée et autant à l'étage. La présence des arbres et des hautes herbes dans le jardin offrait aux policiers d'excellentes possibilités de camouflage.

Dès qu'ils furent en place, Morturier fit avancer sa voiture et la fit garer quelques mètres après la maison. Il en jaillit, suivi des deux inspecteurs qui allèrent se coller contre le mur, de part et d'autre de la porte, tous deux armés d'un pistolet-mitrailleur 9 mm. Morturier sortit son automatique du

holster de poitrine et se servit de la crosse comme d'un heurtoir.

Il n'y eut pas de réaction. De l'intérieur ne parvenait aucun bruit. Morturier attendit un instant et frappa à nouveau. Sans résultat.

Il appela Courtade sur son talkie- walkie.

« Nous allons forcer la porte.

— Je ne vous quitte pas de l'oeil.

— Mais n'intervenez qu'à ma demande. Il y a peut-être deux otages là-dedans et il ne faut pas mettre leur vie en péril. »

Il fit signe à Flohic, qui, d'une rafale de HK, fit sauter la serrure, ouvrit la porte d'un coup de pied et se rabattit vivement sur le côté.

Rien ne se passa.

« Nous allons entrer, dit Morturier dans le talkie. À vous de jouer si ça canarde. »

Les deux inspecteurs se précipitèrent à l'intérieur, se positionnant, Rachid vers la droite, Flohic vers la gauche. Morturier entra sur leurs talons, et d'un coup d'oeil prit la mesure des lieux. Il se trouvait dans un hall, avec au fond un escalier montant vers l'étage, à gauche un grand living, à droite une sorte de salle à manger-cuisine. Il sautait aux yeux qu'il n'y avait personne au rez-de-chaussée... Morturier eut un moment d'inquiétude. La maison était-elle vide ? Les trois hommes auraient-ils décidé de filer ?

Il entendit soudain des coups sourds provenant de l'étage, des coups répétés, comme si quelqu'un frappait du poing sur une porte.

Il emboucha son mégaphone.

« Nous sommes la police française. Nous sommes nombreux et puissamment armés. Vous n'avez aucune chance de nous échapper. Descendez mains en l'air ! »

Il ne se passa rien pendant deux ou trois minutes. Puis il y eut le bruit d'un pas en haut de l'escalier, précédant l'apparition d'un Asiatique, un pistolet à la main. Flohic se précipita, mais la balle le cueillit avant qu'il eût atteint le bas de l'escalier. Il tomba sur les genoux. Le fusil d'assaut de Rachid et l'automatique de Morturier crachèrent en même temps. L'Asiatique s'écroula et roula dans l'escalier. La maison fut envahie par les hommes de la BRI, qui, enjambant son corps, gagnèrent l'étage. Rachid et l'un des gendarmes transportèrent Flohic à l'extérieur et l'installèrent dans le minibus, qui, comme les trois autres voitures, était venu se placer devant la maison au moment du déclenchement de la fusillade.

Morturier avait rejoint les gendarmes en haut de l'escalier. Il emboucha de nouveau son mégaphone.

« Votre camarade a été abattu. Vous ne vous en tirerez pas. Sortez dans le couloir, mains en l'air. »

Les fusils d'assaut des hommes de la BRI prenaient en enfilade le couloir sur lequel donnait, de part et d'autre de la cage d'escalier, plusieurs portes, toutes fermées.

« S'ils ne se décident pas à sortir, il va falloir nettoyer ces pièces une à une », dit Courtade.

Morturier secoua la tête et répondit à voix basse :

« Trop risqué. Toujours à cause de la présence éventuelle des otages dans l'une de ces pièces. »

Il reprit son mégaphone.

« Nous avons dû abattre votre camarade parce qu'il était armé et avait tiré le premier sur un de nos policiers. Nous n'en ferons autant pour vous que si vous vous montrez menaçants. Sortez mains en l'air et il ne vous arrivera rien. Sinon, dans trois minutes nous donnerons l'assaut.

— J'espère qu'ils comprennent le français, dit Courtade toujours à mi-voix.

— C'est parce qu'ils parlent français qu'ils sont venus chercher refuge en France. »

Il emboucha son mégaphone.

« Deux minutes ! »

Un silence épais s'installa. Tous se figèrent dans une immobilité absolue, le regard concentré sur les portes.

« Une minute ! »

Un léger grincement, venu de la partie droite du couloir, indiqua qu'une porte était en train de s'ouvrir. Très lentement. Les gendarmes ajustèrent leurs armes.

« Nous sommes prêts à sortir. Ne tirez pas. »

La voix avait un fort accent asiatique.

« L'un après l'autre et mains en l'air », dit Morturier.

Deux hommes avancèrent lentement dans le couloir sous la menace des fusils d'assaut puis descendirent l'escalier encadrés par les gendarmes, sans un regard pour le corps de leur camarade. Morturier leur passa les menottes et les fouilla.

« Où sont les clés des chambres ? »

L'un des deux désigna d'un geste du menton le cadavre dans l'escalier.

Morturier les poussa dehors, en fit monter un dans la voiture n° 2, l'autre dans la voiture n° 3. Il demanda à Rachid :

« Et Flohic ? »

— Une balle dans la jambe. Pas trop grave, je pense. On lui a mis un garrot et fait une morphine. L'ambulance va être là dans une minute. »

Le commissaire alla jusqu'au minibus où Flohic était allongé sur une banquette.

« C'est ma faute, patron. J'aurais dû me méfier, pas me jeter en avant. Je ne pensais pas qu'il aurait été si rapide. »

— T'inquiète pas. Tu t'en sors bien. Et le salopard n'aura plus jamais l'occasion de tirer sur un flic... »

Il se tourna vers Rachid.

« Amène-toi. On va aller voir les chambres. »

Dans l'escalier, il retourna le cadavre du mort, explora les poches et trouva sans peine un trousseau de clés. Il monta à l'étage suivi de Rachid, son H-K sous le coude.

« Vous entendez, patron ? »

Les coups sourds qui s'étaient manifestés avant l'assaut reprenaient avec insistance, paraissant provenir de la dernière pièce, à l'extrémité de la partie gauche du couloir. Dès qu'ils l'atteignirent, la voix leur parvint à travers la porte.

« Patron, j'aimerais bien que vous me sortiez vite de cette putain de chambre. Je suis en train de développer un syndrome de claustrophobie aiguë. »

Morturier poussa un soupir de soulagement et commença à essayer les clés. En quelques secondes il avait ouvert la porte, libérant un Godard jovial.

« J'ai tout de suite reconnu votre voix au mégaphone, patron. J'avais jamais remarqué qu'elle était si harmonieuse... »

— Ah oui ! Ben laisse-moi te dire une bonne chose. Tu m'as fait crever d'inquiétude pendant quatre jours. Si tu ne me sers pas une histoire qui se tient, je t'enferme pendant deux ans à faire du travail de bureau ; tu pourras développer tout à loisir ton syndrome de claustrophobie...

— Aïe ! J'angoisse ! Surtout que si je me suis trouvé dans ce pétrin, c'est par une connerie que j'ai faite, ça c'est vrai. Mais j'aurai quand même des choses à vous raconter, et ça devrait rétablir l'équilibre.

— On verra... Pour le moment, nous allons vérifier toutes les chambres.

— Indispensable, patron. Parce qu'il y a encore un résident, là-bas, de l'autre côté, dans la pièce du fond. »

Ils trouvèrent Sarun, allongé sur le lit, plongé dans une sorte de torpeur.

« Ils lui ont fait absorber des drogues, pour l'abrutir et tenter de le faire parler, dit Godard.

— Parler de quoi ?

— De pierres précieuses. Ils le soupçonnaient de les avoir volées.

— Et il a parlé ?

— J'en sais rien. Mais j crois pas. Je pense que s'il avait révélé où elles étaient, ils s'en seraient débarrassés en l'envoyant aussi sec faire un tour du côté du paradis de Bouddha. C'est pas des affectueux, les mecs... Mais si vous voulez mon avis, Sarun ne savait rien de cette histoire de pierres.

— Comment sais-tu qu'ils l'ont drogué ?

— Ils m'ont confronté une fois avec lui. J'ai bien vu qu'il était à moitié dans les vapes.

— Et toi, ils t'ont drogué ?

— Non... Ils n'avaient pas besoin de ça. En fait, ils ne m'ont jamais soupçonné d'avoir trempé dans l'histoire des pierres. Ils voulaient seulement savoir si Sarun et moi nous nous connaissions. Moi j'étais surtout pour eux une source d'emmerdements et je suis persuadé qu'ils auraient fini par se débarrasser de moi. Il a mieux valu que vous ne tardiez pas trop à me retrouver, patron !

— Tu sais qui sont ces gars ?

— J'en ai une vague idée. Et vous ?

— On en reparlera tout à l'heure, dans mon bureau. Pour le moment, il faut emmener Sarun dans l'ambulance, et qu'on nous le réveille. J'ai besoin d'entendre ce qu'il a à nous raconter. »

« Est-ce que Mattei est rentré ? » demanda Morturier au planton.

Le planton secoua négativement la tête. Le commissaire s'assit derrière son bureau et alluma une cigarette. Il avait fait boucler les deux Khmers rouges sous le motif d'enlèvement et de séquestration. Toutes ses tentatives d'interrogatoire s'étaient heurtées à leur silence obstiné, et il avait fini par renoncer. L'ambulance avait conduit Flohic à l'hôpital, et il était acquis, sauf incident imprévisible, qu'il s'en sortirait sans dommage.

Dans le bureau du commissaire se trouvaient maintenant Godard, Youkphan et Sarun. Celui-ci avait reçu une injection intraveineuse dans l'ambulance, avalé deux comprimés d'un médicament dopant, et semblait à peu près sorti de sa léthargie. Mais il était pâle et visiblement épuisé. Morturier l'avait fait installer dans l'unique fauteuil du bureau, les deux autres se contentant des chaises.

« Il y a quelques heures, dit Morturier, je n'aurais pas donné cher de votre peau, la vôtre, Sarun, et celle de Godard. Quand nous avons découvert à quelle espèce de tueurs nous avons affaire, nous avons réalisé le danger qui pouvait vous menacer, si vous étiez entre leurs mains, ce dont nous n'avions aucune preuve... Et c'est pourquoi il fallait agir à toute allure pour les neutraliser avant qu'ils ne commettent l'irréparable. Nous sommes arrivés à temps, mais je pense qu'il s'en est fallu de peu.

— C'était quoi exactement, ces affreux, patron ? » demanda Godard.

Ce fut Youkphan qui répondit.

« Des tueurs d'une espèce particulièrement sanguinaire. Ceux qu'a fabriqués l'utopie la plus meurtrière que notre siècle ait connue. Mes frères de race, hélas...

— Les miens aussi, en quelque sorte, dit Sarun. Jusqu'à mon propre frère qui a été suborné par elle... »

Morturier se leva de sa chaise.

« Votre frère ? Je croyais que vous n'aviez pas de famille !

— L'homme assassiné devant ma porte était mon frère. »

Youkphan intervint.

« Un demi-frère, en réalité. Beaucoup plus âgé. Né d'un premier mariage du père de Patrick avec une Cambodgienne. Renié par toute la famille pour

avoir rejoint les Khmers rouges dès les débuts de la formation du mouvement.

— Vous avez affirmé ne pas le connaître. Pour quelle raison ?

— J'avais peur...

— Peur ?

— Peur des Khmers rouges. Peur de leurs représailles... Le cadavre devant ma porte était un avertissement, comprenez-vous ?

— Vous y avez vu un avertissement ?

— Pour moi, c'était un avertissement limpide. Indiscutable. Clair comme le jour... Il faut avoir étudié de près, comme je l'ai fait toute ma vie, l'abominable phénomène khmer rouge pour n'avoir pas de doute là-dessus !

— Et que signifiait cet avertissement, d'après vous ?

— Je savais qu'il s'agissait d'un avertissement, mais je n'en connaissais pas la signification. Voilà pourquoi il fallait que je me taise, parce que le moindre faux pas de ma part aurait signé mon arrêt de mort. Une seule chose était évidente pour moi, à ce moment-là : ils avaient découvert que mon frère les avait trahis et ils l'avaient tué pour ça... »

Morturier se contenta de hocher la tête. Il y eut un silence prolongé.

« Youkphan nous a mis entièrement au courant du plan qu'il avait élaboré avec votre frère, dit Morturier. Et du rôle que vous étiez appelé à y jouer, en assumant, le moment venu, la responsabilité du "coup médiatique". Vous aviez donc renoué avec votre frère ? Depuis quand ?

— Pendant des années, j'ai refusé de penser à ce frère. Jusqu'à me persuader qu'il n'avait pas existé. Je n'avais que cinq ans lorsqu'il a rejoint les Khmers rouges, et son nom n'avait plus jamais été prononcé dans la maison de mes parents. Mais lui connaissait mon existence, par les articles qui paraissaient sous ma signature dans la presse cambodgienne. C'est même lui qui avait suggéré à Youkphan de s'adresser à moi pour le montage du "coup". Quand Youkphan a pris contact avec moi, il m'a raconté sa "conversion". À partir du moment où il travaillait contre ses anciens maîtres, je n'avais plus de raison de lui tenir éternellement rigueur. Et pourtant je n'ai jamais pu, pendant ces derniers six mois, me départir d'une certaine méfiance à son égard, et ne suis pas arrivé à le considérer comme mon frère.

— Je vois... Essayons de reprendre les choses depuis le début. Vous trouvez le corps de votre demi-frère devant votre porte. Vous n'avez pas d'hésitation : pour vous, c'est un avertissement des Khmers rouges. C'est bien ça ?

— Ça ne pouvait être rien d'autre. L'arrivée du passeur était prévue pour la veille. Il devenait évident que quelque chose avait mal tourné et que les Khmers rouges avaient découvert le complot. La suite me l'a confirmé.

— La suite ?

— Quand ils m'ont enlevé et enfermé dans leur villa, ils n'ont cessé de me harceler : "Où sont les pierres ? Où avez-vous caché les pierres ?" C'est bien la preuve qu'ils me considéraient comme le complice de Didot et qu'ils pensaient que je savais où elles étaient cachées !

— Et ce n'est pas le cas ? »

Morturier avait posé la question d'une voix calme. Les mains de Sarun agrippèrent le bras du fauteuil.

« Comment pouvez-vous me soupçonner ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Je n'ai pas dit que je vous soupçonnais. Je me suis borné à vous poser la question. Vous m'avez répondu. Restons-en là. Parlez-nous des circonstances de votre enlèvement.

— Je ne sais pas comment ça s'est passé...

— Vous dites ?

— Il y a un trou dans mes souvenirs. J'étais chez moi en train de lire mon journal... Et puis je me suis retrouvé enfermé dans cette chambre là-bas, sans savoir comment j'y étais arrivé ! Je ne parviens pas à retrouver ce qui s'est passé dans l'intervalle. J'ai dû être assommé, parce que j'ai une contusion à la tête.

— Amnésie temporaire... Laissons cela pour le moment », dit Morturier.

Il alluma une cigarette.

« Voyez-vous, il y a quelque chose qui m'intrigue dans les agissements de ces hommes. Pourquoi ont-ils commencé à vous balancer cet "avertissement" le dimanche soir, puis attendu deux jours avant de vous enlever pour essayer de vous arracher la cachette des pierres. Ça ne vous paraît pas curieux ?

— Si... Mais je n'ai pas d'explication.

— Lorsqu'ils vous ont interrogé, ne vous ont-ils pas dit pourquoi ils vous avaient lancé cet avertissement ?

— Ils ne m'ont jamais parlé de ça. Ils ne m'ont parlé que des pierres. Je ne sais même pas bien quand ils ont commencé à m'interroger, dans la villa. J'avais perdu la notion du temps. Ils m'avaient forcé à absorber une horrible mixture qui me donnait d'atroces nausées, entre coupées de somnolences

dont j'étais incapable de mesurer la durée...

— Je connais cette substance, intervint Youkphan, c'est un produit employé par les bonzes cambodgiens pour le traitement des toxicomanes. Il vide la personne de toute volonté, et affaiblit considérablement sa résistance aux pressions...

— C'est le seul moyen de coercition qu'ils aient employé contre vous ? demanda Morturier.

— Le seul...

— Pas de tortures ?

— Non.

— Combien de fois vous ont-ils soumis à ce traitement et interrogé ?

— Deux fois, la dernière fois hier...

— Rien aujourd'hui ?

— Non... Ils ont dû comprendre qu'ils faisaient fausse route et que je n'étais pour rien dans la disparition des pierres. Je pense que si vous n'étiez pas intervenu, ils n'auraient pas tardé à me liquider... Il ne leur restait pas d'autre choix... »

La voix goguenarde de Godard s'éleva.

« Vis-à-vis de moi, ils n'avaient pas d'autre choix non plus...

— Je sais, tu me l'as déjà dit. Et je crois que le moment est venu que tu m'expliques pourquoi...

— Pourquoi ? Parce que j'ai vu trop de choses que je n'aurais pas dû voir, patron... D'abord en suivant ce monsieur (il désigna Youkphan du doigt), comme j'en avais reçu la mission, et en tombant en même temps que lui sur un beau macchabée au premier étage d'un immeuble...

— Ça, nous le savons. Comme nous savons que tu es entré à sa suite dans la discothèque. Ce qui nous intéresse c'est ce qui s'est passé après, au bar, quand tu as disparu...

— C'est là où j'ai fait une grosse connerie, patron. Un geste malheureux...

— Un geste ?

— J'ai sorti mon téléphone mobile. Pour rendre compte à Mattei, lui dire où j'étais et comment, par précaution, j'avais remis le rouleau à l'antiquaire. Seulement, je n'étais pas dans un bar ordinaire ! Je n'ai pas eu le temps de finir mon numéro que deux Chinois m'ont attrapé sous le bras et amené à l'étage au-dessus...

— Pourquoi ?

— Un gars vêtu comme un clochard qui se sert d'un téléphone mobile, ça éveille des soupçons, surtout dans un lieu où les gens n'ont pas précisément la conscience tranquille. Et ce jour-là particulièrement... Parce qu'il faut vous dire que là-haut se tenait une conférence au sommet d'un type tout à fait particulier. Quatre personnes réunies dans une salle pleine d'informatique, dans une atmosphère plus que tendue, et qui m'ont immédiatement catalogué comme un gars de la police. Ils m'ont flanqué dans un cabinet noir en attendant de statuer sur mon sort, mais après m'avoir soulagé de mon mobile et de mon Leica.

— Quatre personnes, dis-tu ?

— Il y avait deux des tueurs, dont celui qui est mort, le plus teigneux des trois, un autre Asiatique, probablement un Chinois, genre play-boy armoire à glace, et... »

La sonnerie du téléphone sur le bureau de Morturier l'interrompit. Le commissaire écouta longuement, puis il dit :

« C'est bien... Viens directement à mon bureau. Je crois que les choses sont claires désormais... »

Il reposa le combiné, alluma une cigarette.

« C'est Mattei. Il sera là dans quelques minutes. Nous allons l'attendre. »

Sarun se redressa brusquement dans son fauteuil. Il était devenu d'une pâleur effrayante.

« Le téléphone, dit-il. La sonnerie de votre téléphone. Elle a déclenché le dé clic. Je me souviens, maintenant.

— Vous vous souvenez de quoi ?

— De ce qu'il s'est passé le soir de mon enlèvement. »

Il se mit à raconter, soudain prolix et la voix râpeuse.

Ce soir-là, il y avait eu un appel téléphonique. Un appel qu'il avait reçu juste avant. Le chaînon manquant dans la séquence de ses souvenirs. Comment avait-il pu l'oublier ? L'agression qu'il avait subie, peut-être... Il avait entendu dire que les gens victimes de traumatismes violents perdaient souvent la mémoire de ce qui s'était passé dans les moments qui les précédaient immédiatement...

Et maintenant, c'était si clair dans son esprit ! Il se souvenait de sa surprise en entendant au téléphone cette voix naguère familière. Elle appelait d'une cabine publique à proximité de chez lui, avait-elle expliqué. Elle voulait le voir tout de suite. Elle se trouvait dans une situation critique et avait besoin d'aide.

Il avait eu un moment d'hésitation, se demandant pourquoi elle s'adressait

à lui, après toutes ces semaines de silence. Il avait tenté de poser des questions, mais elle s'était dérobée, estimant l'affaire trop délicate pour en parler au téléphone. Il avait fini par céder. Quelques minutes plus tard, le carillon d'entrée avait sonné. Et, sans méfiance, il avait laissé là son journal et était allé ouvrir...

Oui, sans méfiance. Leur liaison avait pris fin depuis plusieurs mois, éteinte de mort naturelle, sans drame. Par consentement mutuel, en quelque sorte. Pourquoi se serait-il méfié ?

Mais il n'aurait ouvert à aucun inconnu à cette heure de la nuit. Et cela, elle le savait, bien évidemment. D'où le recours à cette mise en scène.

Elle avait été leur complice.

Il n'en ressentait pas de réelle désillusion. Elle n'avait jamais représenté dans sa vie qu'un épisode, une aventure qui s'était un peu prolongée, un souvenir agréable, sans plus. Une rencontre d'un soir dans cette discothèque du treizième arrondissement, où il allait de temps à autre boire un verre et rencontrer Didot...

« Vous étiez avec Didot quand vous avez fait sa connaissance ? demanda Morturier

— Oui, le hasard a voulu que nous soyons à côté d'elle au bar. Nous avions lié conversation. Elle avait trouvé que nous nous ressemblions et nous lui avions dit que nous étions frères.

— Je vois », dit simplement Morturier.

Sarun continua : au bout de quelques jours, Stéphanie avait accepté de le suivre rue Cadet. Par la suite elle venait l'y rejoindre, de temps en temps... Une jolie fille, belle silhouette, de la simplicité... Mais il n'avait jamais su grand-chose d'elle. Elle lui avait dit qu'elle était secrétaire dans une entreprise de composants électroniques, et qu'elle n'avait plus de famille. Le sentiment n'avait occupé qu'une part très exiguë dans leur aventure, et il n'y avait trouvé que des avantages. Il était le contraire d'un romanesque ou d'un obsédé sexuel, et redoutait par-dessus tout les complications. Cette femme agréable, sans problèmes, sans exigences financières, gaie et intelligente, représentait pour lui un modèle féminin tout à fait acceptable. Lorsqu'elle lui avait dit que sa société l'envoyait faire un stage de quelques mois en Espagne et qu'elle lui téléphonerait à son retour, il n'en avait pas fait une maladie. Elle ne s'était plus jamais manifestée depuis. Il pensait qu'elle avait dû revenir, mais il n'avait pas fait d'effort particulier pour renouer le contact, se disant qu'elle avait sans doute trouvé ce moyen pour mettre fin à une aventure dont elle s'était lassée. Lui-même n'avait plus véritablement eu envie de recommencer. Il n'était même jamais retourné à la discothèque où ils s'étaient rencontrés...

Il s'arrêta brusquement et se renfonça dans son fauteuil, l'air épuisé.

« Donc, dit Morturier, elle ne vous a jamais beaucoup parlé d'elle-même ?

— Parce qu'il n'y avait pas grand-chose à dire ! Elle m'a raconté qu'elle avait tout le temps vécu à Paris, avait fait des études normales, avant de trouver ce travail dans cette boîte de composants électroniques.

— Et vous, lui parliez-vous de votre travail ? coupa Morturier.

— Bien sûr ! Je n'avais pas de raisons de lui cacher que j'étais journaliste !

— J'imagine qu'elle connaissait votre spécialisation dans les questions cambodgiennes ?

— Oui, nous en avons souvent parlé !

— Et de la question des Khmers rouges ? »

Sarun ne répondit pas. La voix de Morturier se fit pressante.

« Fouillez vos souvenirs, monsieur Sarun... Ne lui auriez-vous pas laissé entendre par hasard que vous étiez sur un coup fumant, un scoop mondial dont les Khmers rouges seraient la vedette ? Même si, comme je le pense, vous avez évité de lui donner aucune indication sur ce que serait ce scoop ? »

Sarun baissa la tête.

« Peut-être... Je ne me rapelle plus très bien...

— Je crois que vous ne tarderez pas à vous en souvenir, monsieur Sarun. Laissons cela pour le moment. Que s'est-il passé quand vous avez ouvert la porte ?

— Deux des Khmers rouges étaient là. J'ai reçu un violent coup sur la tête, et j'ai repris connaissance dans la maison où vous m'avez trouvé.

— Et où j'étais depuis déjà vingt-quatre heures, dit Godard... »

Un coup fut frappé à la porte et Mattei entra.

« Voilà la récolte, patron. »

Il posa sur le bureau une petite valise. Morturier demanda :

« Et la fille ? »

Mattei se contenta de désigner la porte du doigt.

« Amène-la. »

Elle entra, guidée par l'inspecteur Béchaud, les mains immobilisées dans le dos par des menottes. Elle était vêtue d'une robe verte, portait au cou un collier de perles et aux oreilles de gros anneaux de turquoise. « C'est vrai qu'elle a une sacrée silhouette, pensa Morturier. Malheureusement pour elle. Si elle avait eu moins d'allure, elle ne serait peut-être pas là... »

La voix narquoise de Godard s'éleva :

« Tiens, tiens ! Voilà le quatrième convive de la réunion de lundi.

— Flic de merde », dit la fille.

Puis ses yeux tombèrent sur Youkphan et elle eut une sorte de haut-le-corps. Youkphan ne broncha pas.

Morturier prit dans son tiroir une paire de gants, les enfila, et tira la mallette devant lui.

« La clé ? »

Mattei sortit un petit trousseau de sa poche.

« Tu les a trouvées facilement ?

— Dans son sac. »

Morturier essaya une des clés, puis une autre, leva le couvercle et tourna la mallette vers les assistants.

« Regardez bien, dit-il. Car il est probable que de toute votre vie vous ne reverrez pareil spectacle. »

Les pierres, en vrac dans la mallette, la remplissaient entièrement, en un fabuleux scintillement de rouge, de bleu, de jaune, de rose.

Morturier referma le couvercle devant les regards fascinés des autres, décrocha son téléphone et pianota un numéro.

« Vous m'envoyez trois hommes, avec tout ce qu'il faut pour envelopper et sceller un objet d'une importance capitale. Il faudra ensuite le placer au coffre, jusqu'à ce que le greffe du tribunal le prenne en charge, probablement à bref délai. »

Il raccrocha et alluma une cigarette.

« Stéphanie Girardin, vous serez présentée demain au juge d'instruction Devaucelles, qui décidera de votre sort. »

Il fit un signe à Béchaud qui entraîna la jeune femme. Avant de sortir, elle se tourna vers Youkphan.

« Toi, tu m'as bien eue. Qui aurait pu croire que tu étais dans le coup ?

Un bon vieux souldard, c'est tout ce que tu représentais pour moi... Crois-moi, tu as eu du pot !

— Vous aussi, vous m'avez eu... Pas une minute je ne vous ai suspectée. Inquiétant manque de flair, pour un policier ! » répondit Youkphan.

« Un dure journée, dit Morturier, pour nous tous. Alors chacun va maintenant rentrer chez soi et prendre du repos, moi y compris. Mais il est certain que le juge d'instruction voudra nous voir tous demain matin. Je vais l'appeler pour le tenir au courant de la situation et lui demander de nous réunir. Soyez donc prêts à répondre à une convocation sur préavis très court. »

Mattei demeura dans le bureau, après que les autres furent partis.

« Tu n'as pas eu trop de problèmes, demanda Morturier.

— Aucun. Elle a été tellement surprise qu'elle s'est laissé cueillir sans résistance.

— Et les objets ?

— Dans le dernier tiroir de la commode de sa chambre !

— Ça prouve qu'elle ne se méfiait pas du tout. Tu as cherché partout ?

— Rien d'intéressant en dehors du fait qu'il y avait deux valises ouvertes sur le lit. Et puis je peux vous dire, patron : la demoiselle est plutôt bien logée ! Aucun rapport avec un HLM. Un petit cent cinquante mètres carrés, meublé façon antiquaire... Pour une employée d'une entreprise de composants électroniques, c'est pas mal du tout !

— Faudra qu'elle explique ce léger détail au juge d'instruction, avec le reste... »

Mattei alla vers la porte, sembla hésiter, puis se retourna.

« Patron, j'aimerais quand même bien savoir ce qui vous a fait soupçonner cette fille... »

Morturier sourit.

« Un détail, petit. Un simple détail. Tu le sauras demain. Essaie de trouver par toi-même. Mais que ça ne t'empêche pas de dormir... »

Samedi

« Une belle prise, monsieur le commissaire, mais plutôt inattendue. Lorsque vous m'avez dit hier, au téléphone, que vous aviez de sérieuses raisons de penser que cette jeune femme était liée à l'affaire, je vous avoue avoir été légèrement surpris. Vous m'aviez certes tenu régulièrement informé de l'état d'avancement de l'enquête, et hier en particulier, où les choses s'étaient accélérées, avec les révélations de monsieur Youkphan sur l'affaire des Khmers rouges. Mais cette femme n'apparaissait qu'à peine dans vos comptes rendus et j'étais à cent lieues d'imaginer que les choses prendraient brusquement pareille tournure... »

Derrière son bureau, le juge Devaucelles, blond et massif, posait sur Morturier un regard de myope derrière des lunettes aux verres épais et à la lourde monture. Autour du commissaire étaient assis Mattei, Godard, Sarun et Youkphan. Dans une autre salle se trouvait Stéphanie Girardin, gardée par deux policiers. Les deux Khmers rouges avaient été conduits dans une troisième salle, sous une surveillance semblable.

« En réalité, tout s'est joué dans la journée d'hier, dit Morturier. »

Il mourait d'envie de fumer, mais l'absence de cendrier dans le bureau du juge rendait l'entreprise impraticable. Il pesta intérieurement contre les non-fumeurs fanatiques. Le juge était apparemment de ceux-là... Il continua :

« Parce que, pendant trois jours, nous avons navigué dans une obscurité totale. C'était, il faut bien dire, une drôle d'affaire ! Un cadavre impossible à identifier, un policier disparaissant inexplicablement après s'être débarrassé d'un rouleau de pellicule, un journaliste au comportement bizarre s'évaporant de chez lui en laissant sa porte ouverte, un deuxième cadavre mystérieux dans un appartement vide, mais avec en poche une liste de pierres précieuses rédigée en chinois... Pas facile de relier entre eux des éléments aussi disparates ! Le seul commencement de piste dont nous disposions était ce rouleau de pellicule pris par Godard et remis par lui à l'antiquaire Nguyen Duc.

— Un homme dont la collaboration occasionnelle vous fut bien utile, m'avez-vous dit ? interrompit le juge.

— Déterminante... Notre tâche se compliquait du fait de l'environnement, un milieu asiatique très difficile à pénétrer... Grâce à cet homme, à son intelligence, à son esprit d'observation et à sa curiosité foncière, nous avons

pu retrouver la trace de Youkphan et connaître l'existence de la filière Khmers rouges.

— C'était une avancée considérable pour votre enquête...

— Tout à fait considérable, dans la mesure où elle nous permettait désormais d'envisager des hypothèses, dont l'une à première vue paraissait la plus solide : puisque le cadavre déposé devant chez Sarun était celui de Didot, puisque celui trouvé dans l'appartement de la rue Baudricourt était celui du passeur, puisque les pierres avaient disparu, la conclusion venait tout naturellement à l'esprit : Didot, homme du double jeu, donc pas entièrement crédible, avait tué le passeur pour s'emparer des pierres, et les Khmers rouges l'avaient liquidé pour cela !

— Une hypothèse qui paraissait effectivement envisageable...

— Mais ça laissait bien des points dans l'obscurité : pourquoi le cadavre de Didot avait-il été déposé devant l'appartement de Sarun ? Pourquoi celui-ci avait-il été enlevé deux jours plus tard ?

— Ne m'avez-vous pas dit que le corps de Didot portait des traces de torture ?

— C'est exact.

— L'explication ne pourrait-elle pas être alors que Didot, sous la torture, aurait raconté qu'il les avait confiées à son demi-frère...

— Et qu'il l'aurait fait pour échapper à la torture... Et dans l'espoir de les récupérer un jour, là où il les avait réellement cachées... C'est une possibilité que je n'ai pas manqué d'examiner. Mais elle ne répondait pas à toutes les interrogations. »

La voix de Sarun, un peu trop aiguë, s'éleva :

« En tout cas, ils étaient persuadés que j'étais en possession des pierres. Ils ne cessaient de me les demander... »

Le commissaire se tourna vers lui.

« Monsieur Sarun, une chose est acquise : les Khmers rouges n'avaient pas les pierres, la suite l'a amplement démontré. Et ils étaient persuadés qu'elles étaient en votre possession. Nous sommes entièrement d'accord sur ce point. Ce que j'aimerais que vous m'expliquiez, c'est pourquoi ils ont éprouvé le besoin de venir déposer le corps de Didot devant votre porte...

— Mais c'était un avertissement, je vous l'ai dit ! Un avertissement très clair !

— Très clair ? Vraiment ? Mais de quoi auraient-ils voulu vous avertir ? D'avoir à vous préparer à leur livrer les pierres dès qu'ils seraient décidés à se manifester ? Histoire de vous laisser le temps de prendre la poudre

d'escampette avec le fabuleux magot, pour aller mener la belle vie en Amérique du Sud ? »

Il se retourna vers le juge.

« Comment les Khmers rouges auraient-ils pu agir ainsi ? Lancer un avertissement le dimanche soir puis attendre deux jours avant de venir enlever leur victime ! Qui aurait l'idée de faire une chose pareille ? Alors qu'ils n'avaient qu'à flanquer le corps de Didot dans un terrain vague et kidnapper Sarun dès ce même dimanche soir pour le soumettre sans attendre à la torture... »

Il s'adressa de nouveau à Sarun.

« Au fait... Puisque nous parlons de torture... Vous nous avez expliqué que vos geôliers avaient essayé de vous arracher des aveux en vous forçant à avaler une mixture détestable. C'est bien ça ?

— Oui, une mixture horrible !

— Ont-ils usé d'autres sévices ? »

Sarun lui jeta un regard interrogateur.

« D'autres sévices ?

— Pas de courant électrique, pas de brûlures de cigarette sur le corps ?

— Non, seulement la mixture, à trois reprises. »

Morturier se tourna vers Mattei.

« Que disait le rapport d'autopsie de Didot ?

— Qu'il portait des traces de brûlures de cigarette sur tout le corps, patron.

— Ce qui tendrait à prouver que les Khmers rouges auraient employé des méthodes différentes pour Didot et pour Sarun. Possible... Mais je ne vois pas clairement pourquoi... Le système utilisé pour Sarun, dit système des bonzes, paraît être, au dire même de Sarun confirmé par Youkphan, d'une redoutable efficacité. Il flanque à la victime une espèce de super-mal de mer qui la transforme en une loque prête à tous les aveux... Pourquoi dans ces conditions utiliser la cigarette ? »

Le juge, qui avait, tout au long de la discussion, griffonné des notes sur son bloc, se redressa dans son fauteuil.

« Alors, commissaire, la conclusion de cette analyse ?

— Je crois qu'on peut la résumer ainsi : s'il ne fait pas de doute que les Khmers rouges sont bien ceux qui sont venus enlever Sarun dans la nuit du mardi, il me paraît tout aussi évident qu'ils n'ont rien à voir avec la mise en

scène macabre du dimanche précédent ; ce ne peut être eux qui ont déposé le corps de Didot devant la porte de Sarun ! »

Le juge hocha la tête :

« Brillante démonstration jusque-là, commissaire. Mais alors qui l'a fait ?

— Je crois qu'il convient, pour répondre à cette question, d'avoir recours au bon vieil adage : à qui profite le crime ? Le trésor que constitue l'énorme quantité de pierres précieuses en jeu n'est-il pas une tentation à laquelle peu de gens sont capables de résister ? Et encore moins des gens aussi douteux que le gangster auquel le malheureux Didot s'était adressé pour l'écoulement des pierres ? Comment le projet de s'emparer purement et simplement des pierres — au lieu de ne retirer de l'opération qu'un simple pourcentage — n'aurait-il pas presque automatiquement germé dans la cervelle de gens de cette espèce ?

— Vous parlez du patron de la discothèque ?

— J'ai fait enquêter. C'est un Chinois, dont le nom est Chen Gi, venu de Hongkong voilà quelques années et fortement suspect de trafics en tout genre. Probablement lié aux triades, la version chinoise de la Mafia.

— Vous l'avez interpellé ?

— Il a disparu. Des instructions ont été envoyées à tous les points de sortie du territoire pour tâcher de l'intercepter...

— Très bien. En cherchant à s'enfuir, Chen Gi prouve sa culpabilité. Crime, vol, association de malfaiteurs, les motifs de l'inculper ne manqueront pas si on l'arrête. Une canaille, avec un cerveau bien organisé. »

Morturier approuva de la tête.

« Sans aucun doute, monsieur le juge... »

Il resta silencieux quelques secondes.

« Mais dans cette affaire, Chen Gi a disposé du concours d'un autre cerveau tout aussi bien organisé : celui de Stéphanie Girardin. »

« Le personnage de Stéphanie est apparu dès le début de notre enquête, reprit Morturier. Le lundi, lorsque Mattei a interrogé le concierge sur les habitudes de Sarun. D'après lui, Sarun ne recevait personne. Toutefois, à une certaine époque, quelques mois auparavant, une femme venait le rejoindre de temps en temps, le soir, et ne repartait qu'au matin. Ça n'avait pas duré très longtemps. Le concierge ne l'avait plus revue. Il se souvenait assez vaguement de son visage, mais une caractéristique chez elle l'avait frappé : elle avait beaucoup d'allure...

— Oui, murmura Sarun, vraiment beaucoup d'allure...

— Je n'avais pas attaché, sur le moment, d'importance à cette réflexion du concierge. Or, hier, l'inspecteur Mattei, me rapportant sa soirée au bar de la discothèque, m'a parlé d'une femme qu'il avait vue en compagnie de Youkphan, et qu'il me décrivit comme une jolie blonde aux yeux bleus... Mais ce qui paraissait avoir quelque peu suscité son admiration, c'était son allure... »

Le juge esquissa une moue un peu sceptique.

« Ça aurait pu n'être qu'une coïncidence. Beaucoup de femmes dans Paris peuvent répondre à cette description !

— Certes... Aussi, avant de m'intéresser plus avant à cette piste, ai-je pris la précaution de vérifier. J'ai envoyé Mattei présenter la photo de Stéphanie au concierge de la rue Cadet. Celui-ci a été formel : il s'agissait bien de la femme que Sarun recevait parfois chez lui quelques mois auparavant.

— Admettons... Mais ça n'en faisait pas pour autant une coupable.

— Non... Mais, à partir du moment où nous avons appris par Youkphan qu'elle fréquentait assidûment la discothèque, il n'y avait plus tout à fait coïncidence...

— Elle y venait pratiquement tous les soirs, intervint Youkphan.

— Saviez-vous qu'elle avait été la maîtresse de Sarun ? demanda le juge au Cambodgien.

— Je savais qu'ils s'étaient rencontrés à la discothèque, mais j'ignorais qu'ils étaient allés plus loin. Je ne m'intéressais guère à elle, à dire vrai, n'ayant aucune raison de la suspecter.

— Et je n'avais aucune raison d'en parler non plus, dit Sarun.

— Poursuivons, dit le juge. Donc, commissaire, vous commencez à penser que Stéphanie a pu jouer un rôle dans toute cette affaire. Un rôle que vous jugez tellement important qu'avant même de lancer l'opération contre la villa des Khmers rouges vous envoyez l'inspecteur Mattei procéder à la fouille de son appartement.

— J'avais une sérieuse raison de le faire. Mais pour cela il faut remonter au premier jour, quand tout a commencé. Je veux dire le dimanche, lorsque Sarun a trouvé dans la nuit un corps devant sa porte. En dehors du mystère que constituait cette découverte, il y avait des points purement matériels qui soulevaient des interrogations.

« D'abord la question du transport. Je veux parler du transport du cadavre jusque devant la porte... On peut admettre qu'en pleine nuit, dans un quartier assez paisible, l'opération ait pu se faire sans trop de difficultés : sortir le corps d'une voiture, surtout celui d'un poids plume comme l'était Didot, le porter jusqu'au premier étage, ça comporte un risque, bien sûr, mais pas immense, somme toute. Seulement, il y avait le portail d'entrée de l'immeuble, et ça, c'était beaucoup plus compliqué. Parce que, ce portail, il avait fallu qu'ils l'ouvrent... »

Le juge acquiesça de la tête.

« Alors, deux possibilités. La première : les assassins ont bénéficié de complicités à l'intérieur de l'immeuble.

— Et vous avez enquêté ?

— Évidemment. Et le résultat a été négatif. Les résidents sont des gens sans histoire, honorablement connus, pas vraiment du genre à semer des cadavres lardés de coups de couteau devant la porte de leurs voisins...

— Donc ?

— Donc on en vient à la deuxième hypothèse, la bonne... Les gens qui ont transporté le corps ont pu ouvrir le portail parce qu'ils connaissaient le code d'entrée. »

Il fit une courte pause.

« Mais à ce moment-là cette observation ne me servait pas à grand-chose. Ni deux jours plus tard quand il fut encore évident que l'enlèvement de Sarun ne pouvait avoir été conduit que par des gens qui connaissaient le code.

« Ce n'est qu'hier, dans l'après-midi, que j'eus la révélation que Stéphanie pouvait bien avoir été l'un des protagonistes les plus agissants de l'affaire. Cette révélation m'est venue quand j'ai mis côte à côte deux indices : d'abord, le fait désormais prouvé qu'elle avait bien été la maîtresse de Sarun, ce qui signifiait qu'elle connaissait le code puisqu'elle l'utilisait les

soirs où elle venait rue Cadet ; ensuite, et surtout, la considération qu'elle était très probablement la seule à le connaître : nous savons, par le concierge, que Sarun, homme très solitaire, ne recevait jamais personne. Stéphanie avait été l'exception. Il n'avait jamais accepté, par exemple, que Didot et Youkphan eux-mêmes mettent les pieds chez lui...

— Vous n'aviez quand même pas une certitude ?

— Non, mais de très fortes présomptions, étayées par la présence constante de Stéphanie dans cette discothèque où s'étaient nouées les tractations pour la liquidation des pierres, et où Godard avait disparu...

— Vous avez quand même pris une responsabilité en faisant procéder à une perquisition chez elle !

— Je n'avais pas le choix ! Je ne pouvais pas courir le risque qu'elle disparaisse. La perquisition à la discothèque avait sûrement donné l'alerte...

— Et la suite a montré que vous ne vous étiez pas trompé. La question est de savoir si Stéphanie a travaillé en accord avec Chen Gi ou pour son propre compte.

— Je crois que la disparition de Chen Gi ne laisse aucun doute sur ce point. C'était bien une entreprise commune. D'ailleurs, l'assassinat de Didot et celle du passeur portent la marque d'un tueur chevronné. Je doute qu'il s'agisse d'une femme. En revanche, il est certain que Stéphanie a participé à la mise en oeuvre du plan, et peut-être à sa conception.

— Et vous avez une idée de ce qu'était ce plan.

— Je crois qu'il est facile de reconstituer la genèse de l'histoire, à partir de ce que nous savons. On peut sans risque d'erreur admettre que l'idée de s'emparer des pierres a très tôt germé dans l'esprit de Chen Gi, après que Didot eut pris contact avec lui. Chen Gi est un truand. Et pour un individu de son espèce, l'occasion est trop belle. Mais, comme tous les truands, Chen Gi est méfiant. Et Didot ne lui inspire aucune confiance. Alors, il met Stéphanie sur sa route.

— Et Didot, lui, ne se méfie pas de Stéphanie ?

— Il n'a pas de raison de se méfier. Il ne la connaît pas. Elle n'a jamais été présente lors de ses tractations avec Chen Gi !

— Je vois.

— Nous savons, tant par nos fichiers que par l'enquête que nous avons menée hier soir et ce matin, que Stéphanie est la maîtresse du Chinois, lequel est particulièrement généreux avec elle, comme en atteste l'appartement somptueux qu'elle occupe rue Monge. Il est évident qu'elle lui

est toute dévouée. Il la charge d'essayer d'en savoir plus sur le Cambodgien et de découvrir s'il mijote quelque chose.

« Didot vient parfois boire un verre au bar de la discothèque, et Stéphanie n'a guère de mal à lier connaissance. Mais apparemment Didot n'est guère prodigue de confidences et reste insensible à la séduction de Stéphanie.

« C'est alors que Sarun apparaît à la discothèque, et Didot, toujours sans méfiance, le présente comme son frère. Et là, pour Stéphanie, les perspectives changent. Parce que Sarun, lui, est attiré par elle, et ne tarde pas à succomber à son charme. Et, innocemment, il lui raconte, sur l'oreiller, qu'il s'intéresse au problème des Khmers rouges et qu'il prépare un coup médiatique qui lui vaudra une célébrité internationale. Sans lui révéler toutefois la nature de ce coup.

« Stéphanie n'a aucune peine à faire le rapprochement avec l'affaire des pierres et voit aussitôt le parti qui peut en être tiré. Elle met au point avec Chen Gi un plan qui leur permettra de s'approprier les bijoux tout en neutralisant les Khmers rouges. Car il faut vite se débarrasser de ces mauvais Khmers rouges, qui ne se satisferont pas longtemps de l'hypothèse d'un Didot définitivement envolé avec les pierres, et qui risquent de devenir très, très dangereux...

« Alors, ce plan, samedi dernier, jour prévu de l'arrivée du passeur venant de Thaïlande, ils le mettent à exécution. Ils ont très exactement calculé l'heure à laquelle le passeur doit parvenir rue Baudricourt. Chen Gi se poste dans la cage de l'escalier, puis lorsque arrive le passeur, le pousse à l'intérieur de l'appartement, le tue avec une arme munie d'un silencieux, laisse le cadavre dans la dernière chambre, s'empare de la mallette avec les pierres et s'esquive.

« Pour les heures qui suivent, on en est réduit aux hypothèses. Il est certain en tout cas qu'ils ont liquidé Didot...

— Comment pouvez-vous être sûr que ce sont eux ? Pourquoi pas les Khmers rouges ?

— Nous avons là-dessus un témoignage déterminant. »

Il se tourna vers Godard.

« Dis-nous exactement ce qui s'est passé le lundi soir lorsque tu t'es retrouvé embarqué manu militari au premier étage de la discothèque.

— On m'a littéralement jeté dans une pièce où il y avait quatre personnes : deux des tueurs qui m'ont séquestré par la suite, un autre Asiatique athlétique et sapé comme un prince, et la fille...

— Stéphanie Girardin ?

— Exactement. Les deux types qui m'avaient empoigné au bar m'ont palpé sous toutes les coutures et ont découvert mon Leica. Ce qui a déclenché un chabanaïs de première grandeur. Le Chinois a dit : "C'est sûrement un flic." L'un des tueurs a répondu : "Alors il faut le liquider. On ne peut pas se permettre de voir la police mettre le nez dans nos affaires." Ils se sont concertés un moment, puis ont décidé de me boucler en attendant de statuer sur mon sort. Ils m'ont sucré mon mobile et mon appareil photo, et m'ont balancé dans une espèce de réduit sans lumière. Je n'étais pas à la fête. Je dirais même que je pelais de trouille. De l'autre côté de la porte, les gens ont repris leur conversation et je me suis aperçu qu'en tendant l'oreille je pouvais saisir à peu près tout ce qu'ils se disaient...

— Alors ?

— J'ai reconnu la voix du tueur, parce qu'il parlait le français avec un fort accent. Il était extrêmement menaçant et ne cessait de répéter que Didot avait sûrement volé les pierres, qu'il fallait le retrouver, et il accusait presque ouvertement le Chinois d'être complice... »

Morturier reprit la parole :

« Cela exonère les Khmers rouges de l'assassinat de Didot mais aussi de celui du passeur. L'assassin ne peut être que Chen Gi.

« La deuxième partie du plan sera exécutée dans la nuit du dimanche, et ce sera le cadavre de Didot déposé devant la porte de Sarun.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'ils savent que Sarun ne pourra voir dans cette mise en scène que la main des Khmers rouges ! Sarun ne peut pas être au courant de ce qui s'est passé, quelques heures auparavant ; il ignore tout de la disparition des pierres. Devant le cadavre de Didot, il ne peut alors avoir qu'une seule réaction : les Khmers rouges ont découvert le piège que Didot, Youkphan et lui-même leur ont tendu. Et ils lui lancent un avertissement sanglant. Sanglant et signé : le cadavre est lardé de coups de couteau et constellé de brûlures de cigarette, pour bien montrer que le crime ne peut être que l'oeuvre des assassins sadiques que sont les Khmers rouges. Et nous savons, parce qu'il nous l'a dit lui-même, que Sarun a effectivement réagi comme prévu.

— Mais quel était le but ?

— Le but était de le terroriser suffisamment pour qu'il aille tout raconter à la police et que les Khmers rouges soient mis à jamais hors circuit, non seulement à cause du meurtre de Didot, mais aussi sous l'accusation de génocide ou de crime contre l'humanité pour les horreurs commises par eux lorsqu'ils étaient au pouvoir au Cambodge !

— Mais Sarun n'a pas parlé ?

— En tout cas, le premier jour, il n'a pas parlé... Quand je l'ai interrogé, il a affirmé qu'il ignorait tout de ce qui lui arrivait... »

Le juge s'adressa à Sarun :

« Vous aviez une raison pour cela ?

— Mon premier mouvement avait été de tout raconter. Mais comme je ne savais pas ce qui s'était passé, je voulais auparavant me concerter avec Youkphan. Je l'ai retrouvé le lundi soir à l'église Saint-Hippolyte pour découvrir que lui aussi était depuis deux jours dans la plus grande inquiétude, n'ayant eu aucune nouvelle de Didot. Nous avons décidé qu'il valait mieux attendre un jour encore pour essayer d'y voir plus clair avant d'aller tout dire à la police.

— Youkphan a été le grain de sable dans un rouage apparemment bien huilé, dit Morturier. Parce que Stéphanie n'a jamais réalisé qu'à côté de Didot et de Sarun il existait un troisième larron, et que ce troisième larron était ce Youkphan qu'elle voyait souvent à la discothèque, avec qui il lui arrivait de prendre un verre, et qui parfois même la déposait chez elle en taxi... On doit à la vérité de dire que Youkphan, de son côté, n'a jamais soupçonné la collusion de Stéphanie avec le gang de Chen Gi !

— Donc le plan du gang a échoué ?

— À ce stade, il n'avait pas encore échoué ! Si Stéphanie et Chen Gi avaient su attendre un jour ou deux de plus, Sarun et Youkphan auraient fini par tout raconter à la police et les Khmers rouges se seraient retrouvés à l'ombre jusqu'à la fin de leurs jours...

« Mais le lundi soir, les deux Khmers rouges, qu'ils croyaient déjà dans les locaux de la police, font une arrivée fracassante à la discothèque et commencent à se montrer extrêmement soupçonneux. Pour Chen Gi et Stéphanie, la réalité est amère. Pour une raison ou pour une autre, leur plan n'a pas marché : Sarun n'a pas dénoncé les Khmers rouges.

« Et là-dessus, autre coup de théâtre. Alors qu'ils subissent la pression des Khmers rouges, Godard entre en scène. Un soi-disant clochard sur qui l'on trouve un téléphone mobile et un Leica ultraperfectionné ? Pour eux, c'est l'évidence : la police a flairé quelque chose et la situation devient critique.

« Ils paniquent. Mais ce sont des professionnels et ils ont prévu une position de repli. Elle consiste à neutraliser provisoirement les Khmers rouges en les lançant sur une fausse piste. Juste le temps pour eux de préparer leur propre fuite, sans tambour ni trompette, vers des cieux plus cléments, munis du gigantesque trésor que représentent les pierres.

« Alors ils révèlent aux Khmers rouges l'existence de Sarun, sa parenté avec Didot, en laissant entendre que le journaliste ne peut pas ignorer où se

trouve son frère ; qu'il est probablement de mèche dans le détournement des pierres. Ils suggèrent de le kidnapper et de le conduire à la maison de Vitry, histoire de le faire parler. Stéphanie achève de les convaincre en s'offrant à persuader Sarun d'ouvrir sa porte. Ils se mettent d'accord pour fixer l'opération à la nuit du lendemain, mardi. »

La voix gouailleuse de Godard s'éleva :

« Et les Khmers rouges ont marché ! Ils sont repartis pour Vitry. Mais ils ne sont pas repartis seuls, les salauds ! Ils m'ont embarqué avec eux. J'étais un homme dangereux aux yeux de tout le monde. Bon à être liquidé à la première occasion. Ils ne pouvaient pas courir le risque que j'aie pu entendre leur conversation... Ils n'avaient pas tort, d'ailleurs : je l'avais entendue! »

Morturier alluma une cigarette et s'envoya une énorme bouffée dans les poumons. Un vrai délice, après les trois heures de martyre dans le bureau du juge Devaucelles. Mattei passa la tête par la porte de communication.

« Chen Gi vient d'être interpellé à Charles-de-Gaulle. Il avait sur lui deux billets à destination de Hongkong.

— Il s'est fait prendre au contrôle de police ?

— Non. Il ne s'est pas présenté à l'embarquement. Les gars l'ont identifié par son signalement. Il n'avait même pas fait enregistrer ses bagages. Il était dans le hall et paraissait attendre quelqu'un.

— Il l'attendait, elle. Et les pierres avec...

— Oui, les pierres. Justement, il y a une chose qui me tracasse. Pourquoi les pierres étaient-elles chez Stéphanie ?

— Parce que c'est elle qui devait les transporter. Non pas dans la mallette, qui aurait pu éveiller les soupçons, mais sur elle, dans des sachets répartis un petit peu partout sur sa gracieuse personne. Une richesse énorme mais qui ne tient pas beaucoup de place, et qui échappe à l'indiscrétion des portiques de détection des aéroports. »

Ils restèrent un moment silencieux. Puis Mattei demanda :

« Dites, patron, à votre avis, ces pierres, qu'est-ce qu'on va en faire ?

— J'imagine qu'on va les renvoyer au gouvernement cambodgien, à qui elles appartiennent légitimement puisqu'elles ont été extraites du sol national...

— Et les deux Khmers rouges ?

— Ce sera à la justice de décider. Le gouvernement cambodgien demandera probablement leur extradition pour crimes contre l'humanité. »

Mattei hocha la tête et repartit pensivement vers son bureau. Le commissaire l'entendit murmurer :

« De l'allure... Oui, vraiment beaucoup d'allure... »

Morturier alla à la fenêtre, l'ouvrit et laissa son regard s'attarder sur le paysage familier de la rive gauche, le quai des Grands-Augustins, l'hôtel de la Monnaie, le dôme de l'Institut. En bas, une légère brume de chaleur flottait sur la Seine et une volée de moineau sembla s'y perdre un instant

avant de remonter très haut vers le ciel, au-dessus de Notre-Dame.

PRIX DU QUAÏ DES ORFÈVRES

LE PRIX DU QUAÏ DES ORFÈVRES, fondé en 1946 par Jacques Catineau, est destiné à couronner chaque année le meilleur manuscrit d'un roman policier inédit, oeuvre présentée par un écrivain de langue française.

- Le montant du prix est de 5 000 F, remis à l'auteur le jour de la proclamation du résultat par M. le Préfet de police. Le manuscrit retenu est publié, dans l'année, par la Librairie Arthème Fayard, le contrat d'auteur garantissant un tirage minimal de 50 000 exemplaires.

- Le jury du Prix du Quai des Orfèvres, placé sous la présidence effective de M. le Directeur de la Police judiciaire, est composé de personnalités remplissant des fonctions ou ayant eu une activité leur permettant de porter un jugement sur les oeuvres soumises à leur appréciation.

- Toute personne désirant participer au Prix du Quai des Orfèvres peut en demander le règlement à M. Éric de Saint Périer, secrétaire général du Prix du Quai des Orfèvres, 53, rue de Babylone, 75007 PARIS, Téléphone : 01 47 05 87 84. E-mail : p.q.o@wanadoo.fr. La date de réception des manuscrits est fixée au 15 avril de chaque année.